

8.1. Éléments de philosophie 1 ère année 1990/1991

Première année : éléments de pensée et de méthode.

Institut supérieur de pédagogie

VII- Avenue Olympique 25

2020 Anvers

Contenu : voir p. 125

Le titre

Le terme “élément(s)” vient du grec ancien “stoicheion”, stoicheia” (lat. : “elementum/ elementa”), littéralement : “constituants explicatifs” de quelque chose (le thème). Est - au sens du grec ancien - “élément” tout ce qui, dans son ensemble ou en tant que partie, rend quelque chose compréhensible (“significatif”, “explicable”).

Modèles d'application (exemples)

(i) Le Grec ancien *Eukleides d'Alexandreia* (Lat. : Euclide d'Alexandrie ; -323/-283) a nommé son célèbre ouvrage géométrique “*Stoicheia gèometrias*” (Éléments de géométrie).

(ii) *Saint Paul* (5/67), l’“Apôtre des Gentils”, mentionne, entre autres, dans ses lettres *aux Galates et aux Colossiens*, “les éléments du monde”, -- par quoi il entend “tout ce qui, en tout ou en partie, rend intelligible le monde, tel que nous le vivons”.

Il pense, apparemment dans le contexte des théosophies de l'Antiquité tardive (c'est-à-dire des philosophies qui présupposent un royaume transrationnel (extra-naturel)), principalement à un certain nombre d’“esprits” (entités (êtres) élevés qui aident à contrôler le cours de notre monde, tel qu'il est.

(iii) Proche de nous : *Bourbaki, Éléments de mathématiques*, Paris, Hermann, 1939+. Bourbaki” est un groupe de jeunes mathématiciens français qui, inspirés par la théorie des ensembles infinis de Georg Cantor (1880), ont contribué à fonder “les nouvelles mathématiques”.

Propédeutique.

Au sens strict, les Grecs anciens entendaient par “éléments” les faits de base (connaissances élémentaires) qui rendent quelque chose - par exemple la géométrie, la logique ou la pensée - compréhensible.

Ce cours est “propédeutique”. Pro.paideia” ou même “pro.paideuma” signifie “enseignement introductif ou élémentaire”. Par exemple, dans *Politeia* 536d (un des nombreux dialogues de *Platon* d'Athènes (-427/-347 ; fondateur de l' *Akadèmeia* (Lat. : ‘academia’, Académie)).

Le propédeutisme convient à un public qui n'a pratiquement jamais entendu parler sérieusement de logique (philosophie).

Or, il y a plus d'une façon de rendre compréhensible la logique philosophique (la doctrine de la pensée et de la méthode).

1 -- Ce cours fournit avant tout de l'information, de l'intelligence, c'est-à-dire un aperçu des données. Pas au sens du dilettante (superficiellement, avec enthousiasme, le dilettante croit savoir quelque chose sur tout), ni au sens du spécialiste (le spécialiste, par opposition au généraliste, est censé "tout savoir sur quelque chose").- Mais dans le sens généraliste, -- ce que l'Université de Harvard appelle "le principe de Harvard" : les spécialistes -- par exemple, dans le domaine de l'éducation -- sont censés prendre soin de leur éducation générale afin de ne pas tomber dans -- ce que MacLuhan appelait -- "l'idiotie professionnelle" (connaissance unilatérale des sujets).

2.-- Ce cours fournit, en outre, une méthode, c'est-à-dire une approche ou un traitement raisonné d'un domaine culturel. Pas de mode (c'est-à-dire une vague d'intérêt qui, même dans certains cercles philosophiques, va et vient), ni d'"idéologie" (c'est-à-dire une construction de pensée convaincue, mais étrangère à la réalité).

Note - En prévision de ce qui sera expliqué plus tard, nous pouvons déjà dire ceci sur la méthode. A.N. Whitehead (1861/1947 ; avec B. Russell, l'un des fondateurs de la logique formalisée) a dit un jour que "l'ensemble de la philosophie occidentale n'est qu'une série de notes de bas de page de Platon". Cela n'est pas surprenant, si l'on connaît bien le style de pensée de Platon : la méthode de Platon, après tout, est la méthode hypothétique.

(i) Soit Platon, avec Socrate d'Athènes (latin : Socrate ; 369/-399 ; le professeur de Platon), rencontre des hypothèses préexistantes (en grec : "hupotheseis", hypothèses, principes) et les soumet à un examen (par exemple les "hypothèses" de ses adversaires les plus notoires, les Protosophistes (-450/-350)) ;

(ii) soit il se promène, avec son professeur, dans Athènes par exemple, prélève des échantillons de la réalité et, pour les rendre compréhensibles ("expliquer"), Platon émet des hypothèses (postulats, axiomata), -- qui peuvent ensuite être elles-mêmes testées.

Le cours.

Nous procédons comme les anciens mathématiciens, en résolvant des problèmes.

Donné. -- La pensée réelle (raisonnement) et les théories (logiques) qui existent autour d'elle.

Quels sont les "éléments" (totalités ou parties) qui rendent compréhensibles la pensée actuelle des gens (y compris la nôtre) et les théories du méta-langage (le "méta-langage" est un langage sur le langage, par exemple le langage des logiciens) ? L'ensemble du cours présente cette double structure, le donné et le demandé, le recherché.

Logique philosophique.

Cette théorie de la pensée et de la méthode fait partie de la philosophie.

Remarque linguistique.

Les linguistes affirment que le mot néerlandais “sage” signifiait à l’origine “savoir, informé, connaissant”. Un “sage” est une personne qui sait, qui est informée et qui a une vision (de la vie et du cosmos). Le verbe “enseigner” peut être compris dans ce sens.

Note d’histoire religieuse.

Selon certains spécialistes des religions, notre mot néerlandais “wijs” (sage) est lié (“analogue”), par exemple, au mot anglo-saxon “witch”, au russe “viëtii” (wijnman, sorcier masculin) et “viëdma” (wij-woman, sorcière féminine). - En effet, les magiciens/magiciennes, au sein d’une civilisation archaïque (primitive), étaient ceux qui passaient pour “connaissants” (informés). - Oui, le sanskrit “Veda” (le nom des livres sacrés en Inde) aurait une signification similaire. Veda” signifie “savoir”.

Note - La lecture postmoderne (surtout New Age) C. Castaneda, *De lessen van don Juan (Les leçons de don Juan)*, Amsterdam, 1972, qui traite d’un Américain qui fut l’apprenti d’un magicien indien, témoigne encore de ce fait historico-religieux : don Juan est celui qui sait et, en même temps, communique cette “connaissance” (en tant que “sage”, il “montre”). Dans la culture archaïque (primitive), après tout, le magicien en sait beaucoup plus que le primitif ordinaire, à la fois grâce à son don (capacité psychique) et à sa formation sous la direction d’un instructeur.

Philo.sophia” (Philosophie)

On dit que Puthagoras de Samos (Lat. : Puthagoras ; - 580/-500 ; fondateur de l’ancienne école pythagoricienne (paléopythagorisme)) a introduit le terme “philo.sophia”, intérêt pour la sagesse. Les termes grecs “sophos” (resp. “sophia”, sagesse), c’est-à-dire “sage”, d’une part, et, d’autre part, “filos”, c’est-à-dire amical ou avide (qui cherche), sont, chez les Paléopythagoriciens, réunis en un seul mot.

(i) Selon E. Dodds, un expert anglais de l’Antiquité, Pythagore aurait présenté les caractéristiques d’un chaman sibérien (“we man”).

(ii) En tout cas, l’école paléopythagoricienne était convaincue que notre “savoir” est très limité, -- que, par conséquent, la philosophie est un “savoir” avancé, également “très limité”.

L'homme sur cette terre n'a fait que prélever, étape par étape, des échantillons de la totalité de la réalité, -- pas la totalité elle-même. C'est l'aspect inductif. Ces échantillons sont "expliqués" et rendus intelligibles par des hypothèses (suppositions), qui sont elles-mêmes sujettes à l'erreur... C'est le fallibilisme paléopythagoricien (croyance en la faillibilité).

Or, dans une culture archaïque-primitive, l'opinion publique, les magiciens en particulier, sont convaincus que l'essence (le noyau) de la "connaissance" provient d'êtres supérieurs (divinités, âmes). -

Dans le même ordre d'idées, les Paléopythagoriciens étaient convaincus que seules les divinités possèdent la sagesse totale et que celle-ci ne réussit que lorsqu'elle est complétée par la perspicacité supérieure d'êtres supérieurs.

À un moment donné, ce type de philosophie sera appelé "théo.sophia", théosophie, philosophie guidée par Dieu. On peut également parler de philosophie "mystique" ou "mystique". Le terme "mystique" renvoie alors au fait que l'homme (y compris le penseur) travaille de manière autonome, mais pas sans le correctif (moyen d'amélioration) d'un être supérieur, bien plus doué de perspicacité. Le culte, par les écoles de philosophie, des Muses ("Mousai"), à l'origine esprits des montagnes, en est l'un des nombreux signes.

Mythe et philosophie.

Ne vous méprenez pas sur les paléopythagoriciens : ils sont connus pour le fondement de leur type de.. :

(1) La musique, c'est-à-dire la "choreia", l'art de la danse (qui comprenait à la fois le chant (poésie) et la musique instrumentale et surtout la danse),

(2)a. Cosmologie, c'est-à-dire description de l'univers ("astro.nomia", science céleste),

(2)b. Les mathématiques des nombres ("arithmètikè", arithmétique) et les mathématiques de l'espace ("geomètria", géométrie).

De la séquence d'énumération, il ressort que les Paléopythagoriciens étaient avant tout des penseurs musicaux, qui s'engageaient dans l'univers, le cosmos, à travers la "choreia". Le nombre et l'espace n'étaient que des instruments, des infrastructures.

Au fait : Si Dodds a raison (Pythagore était un chaman), cet aspect musical est tout à fait naturel. Les chamans sibériens, en tant que porteurs de culture, étaient également musicaux, mais aussi au service de la communauté. Peu importe ce qu'étaient les Paléopythagoriciens.

Ce que l'on appelle aujourd'hui "le stade mythique de la culture" repose sur une métonymie : le mythe, l'histoire sacrée, est l'un des principaux éléments de la vie archaïque-primitive, qui lui a donné son nom. Au sens strict, le mythe est l'histoire dans laquelle la force vitale surnaturelle, appelée "dunamis" (lat. : virtus) par les Grecs anciens, est centrale, -- oui, l'histoire, pour ceux qui connaissent les religions primitives, contrôle.

On peut traduire "dunamis" par "âme", mais il s'agit alors principalement de "force de l'âme" ou "énergie de l'âme". L'expression "substance de l'âme" est également bonne, à condition de savoir que "substance de l'âme" ou "fluide" ne signifie pas seulement substance (matière), mais aussi et même surtout énergie, puissance, force.

Tout ce qui est force vitale et va de pair avec elle (les divinités en tant que porteurs de la force vitale ; la magie en tant que manipulation de la force vitale (magie)), est abordé dans le mythe. Êtres, processus, énergies, - tel est le triple contenu.

Analyse des mythes

est la prise en compte rationnelle du mythe. L'analyse des mythes actuels repose sur trois grands principes.

(i) Certains considèrent que le conte de sagesse (= mythe) est simplement dépassé (un stade infantile de la culture, purement pré-scientifique).

(ii) D'autres les considèrent comme des hypothèses, qui, de toute façon, doivent être testées par rapport à la réalité.

(iii) D'autres encore supposent que certains mythes sont le seul moyen de connaissance dans les cas où la philosophie purement "rationnelle" (et la science professionnelle) ne suffit pas. Par exemple, Platon d'Athènes : lorsque sa philosophie ne parvient pas à lui donner un aperçu, il se tourne vers un mythe (qu'il prend alors pour une simple hypothèse).

Chez Thalès de Miletos (-624/-545 ; premier philosophe grec), figure de proue de l'école milésienne, on trouve des signes clairs de critique des mythes traditionnels des Grecs.

En effet, à la place de certains mythes, vient maintenant la recherche rationnelle, la "fusikè historia", la recherche de la vraie nature. L'étape dite mythique est dépassée, voire surpassée, par l'étape rationnelle de la philosophie, de la rhétorique et de la science professionnelle.

Les Paléopythagoriciens, eux, vivaient à la fois dans le stade mythique (très musical) et dans le stade rationnel initial, naissant. D'où l'ambivalence de leur philosophie. Platon et une partie du platonisme (les néoplatoniciens en premier lieu) présentent la même dualité, mythe et "raison" ("rationalité").

Les Grecs anciens comme un berceau.

Vous avez peut-être remarqué : les Grecs anciens ! En effet, nous l'avons fait.

(i) Certains contemporains souhaitent que la matière "Histoire" soit supprimée. Ils veulent même oublier tout ce qui est "ancien" et, en particulier, "grec ancien".

(ii) D'autres, dont l'existentialiste Martin Heidegger (1889/1976 ; connu pour ses convictions nazies), voient notamment dans la pensée grecque antique, pour la révolution socratique-platonicienne, un exemple culturel jusqu'alors inégalé. Ce qui est une forme de "pristinisation" (tendance à retourner dans le passé).

Alors, quelle est la vérité ? C'est que si l'on ne connaît rien des Grecs anciens (et de leur histoire culturelle), on trouvera beaucoup de choses - même aujourd'hui - incompréhensibles. En d'autres termes, la Grèce antique est l'une des principales prémisses de notre façon d'être.

a.1. *O. Willmann, Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959-5, 13, dit : La racine de notre théorie actuelle de la pensée (logique) là théorie appliquée de la pensée (méthodologie) est le grec ancien.

a.2. *E. W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Anvers/Nijmegen, 1944, démontre de manière convaincante que nos mathématiques suivent, dans une large mesure, les traces des Grecs anciens.

a.3. *J. Rosmorduc, De Thalès à Einstein (Histoire de la physique et de la chimie)*, Paris - Montréal, 1979, fait commencer notre physique et notre chimie avec les Grecs anciens.

a.4. La médecine, précurseur de nos sciences humaines actuelles, commence avec les Grecs anciens : *O. Willmann, Geschichte des Idealismus, 1 (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus)*, Braunschweig, 1907-2, 302, dit : "Pythagore appelait la 'science de la guérison' (c'est-à-dire la médecine) 'le plus haut degré de sagesse propre à l'homme' parmi les réalisations humaines (*Iambl.Vi. Py.*, 82)". Maintenir et rétablir la "santé" est, selon Pythagore, la tâche de la sagesse.

À l'inverse, la "sagesse", par exemple sous la forme de "sofrosunè", la santé de l'âme, est à la fois la condition principale de la santé. Les Paléopythagoriciens, de leur point de vue musical, considéraient la philosophie comme une grande science de la santé et même de la médecine.

a.5. *R. Barthes, L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, vrl. o.c., 86/165 (L'ancienne rhétorique), prouve comment, aujourd'hui encore, dans le domaine de la théorie des signes (sciences de l'information et de la communication, par exemple dans nos techniques de persuasion), nous sommes à la fois influencés par les mêmes Grecs anciens et les traditions d'éloquence qu'ils ont fondées, et pouvons en tirer des leçons.

En ce qui concerne la philosophie, le rôle fondateur des Grecs est évident. Même les fameux “dékonstruktionnistes” (les penseurs qui “détruisent”, comme le dit Heidegger, toute la tradition occidentale) admettent que nous pensons toujours “grec” de part en part.

Somme finale.

Les Grecs de l'Antiquité - leur rhétorique (théorie de l'éloquence), leur science, -- leur philosophie - ainsi que la Bible constituent l'élément de base qui rend nos problèmes actuels beaucoup plus compréhensibles.

Note -- Historia Spécial (Paris), 1990 : juillet/ août, est intitulé “La Grèce antique”. Voici comment l'éditorial s'exprime.

“La Grèce antique remise au goût du jour” (Figaro littéraire, 02.04.1990), --

“Les mille et un Parthénon” (L'Express, 1990 : avril),--

“Pas si bêtes pourtant, ces Antiques” (Le Nouvel Observateur, 1990 : mai),--

“La présence cachée de la jeunesse du monde” (Le Quotidien de Paris, 1990 : avril).

Lorsque l'on trouve de tels titres dans les magazines, le fait que l'ancienne Hellas exerce toujours une fascination est indéniable.

Quinze siècles de civilisation judéo-chrétienne n'ont pas réussi à effacer de la mémoire le lourd héritage des Grecs anciens. Zeus, Athéna et Poséidon, -- le Parthénon et les Caryatides, -- les Jeux olympiques et l'Oracle de Delphes, -- Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, -- Hippocrate.

La pensée rationnelle,

qui est encore la nôtre, au début du XXI^e siècle, trouve ses racines directement dans la mentalité grecque. Mathématiques, astronomie, -- méthodes médicales, (...).

Ils sont arrivés avec des axiomes et des théorèmes, avec l'histoire, -- avec la philosophie. Avec des tragédies et des comédies, avec leur propre alphabet, avec des diagnostics médicaux et des fractions de réglage. Ils ont construit des temples et des théâtres, des routes et des colonnades, des gymnases et des écoles....-- C'est l'éditorial.

Conclusion.

Après ce qui précède, nous pourrions déjà situer le sujet de la première année de philosophie : la pensée, à la fois théorique (logique) et pratique (appliquée) (méthodologie), telle que nous l'ont enseignée surtout - et pas seulement - les Grecs anciens.

Exemple 1.-- Ontologie. (08/11 - 08/71)

Avant d'aborder la logique et la méthodologie proprement dites, il faut en découvrir les "fondements" (= présupposés, hypothèses). Un premier fondement - nous voulons dire : de la logique et de la méthodologie traditionnelles - est ce que l'on appelle la théorie de la réalité ou ontologie. Également appelée "métaphysique".

L'école éléatique.

Parménide d'Élée (Lat. : Parmenides of Elea) (-540/ ...) est le fondateur.

a. Nos sens peuvent nous tromper. Mais notre "vision de l'être" (esprit et raison, ainsi que l'esprit) ne le peut pas. Du moins pas si l'on travaille méthodiquement.

b. Seul "l'être(de) est", tandis que "le non-être(de) n'est pas". Cet "être" est singulier et intérieur, un, indivisé, oui, indivisible. Également dans le temps : il est éternellement maintenant. Alors que tout ce qui survient et périt n'est pas "est", mais plutôt "est".

Voici quelques-unes des principales réflexions.

Élève : Zénon d'Élée (Lat. : Zenon, -500/...). Connue comme le défenseur de son maître à penser. Une des techniques logiques de Zénon est : "Ni vous ni moi ne prouvons quoi que ce soit".

Conséquence : les deux parties opposées ont des arguments pour mais aussi des arguments contre. Indécidabilité. Indécidabilité.

Ontologie.

En grec ancien, "être" signifie "sur". Son génitif est "ontos". D'où le nom de "onto.logie", c'est-à-dire l'évocation de "l'être".

Une doctrine de la réalité qui utilise les termes "être" et "être" (être) introduit une nuance, à savoir qu'elle pense en termes d'identité totale ou partielle. C'est ce qu'on appelle la "pensée identitaire".

Modèle d'application (exemple).

Lorsque je dis "Cette fille là-bas est si belle", j'identifie "cette fille là-bas", (sujet, original) avec "pourtant si belle". Le mot "est" indique une identification, une identification. Mais ici, ce n'est que partiel : en tant qu'apparence féminine, cette fille là-bas est "pourtant si belle".

En dehors de cette apparence féminine, "cette fille là-bas" peut être tout sauf "si jolie".

À propos, l'identité partielle - c'est-à-dire tout ce qui est en partie identique en partie différent (non identique) - est également appelée "analogie". Ainsi, ontologiquement parlant, il existe une analogie entre "cette fille là-bas" et "pourtant si belle".

Il peut sembler inhabituel de voir les choses sous l'angle de l'"identité", mais cela en vaut la peine.

Le caractère identitaire du discours ontologique est encore plus évident lorsque l'on s'intéresse à ce que l'on appelle la "tautologie". T'auto, la même chose. La "tautologie" consiste à dire la même chose plus d'une fois. Par exemple, "La vérité est la vérité". Ou plus mathématiquement : "a est a" ($a = a$). Celui qui parle de cette manière a clairement besoin d'un discours identitaire : quelque chose, après tout, coïncide totalement avec elle-même ("relation réflexive", relation en boucle), -- est totalement identique à elle-même. Ce n'est plus "analogique".

La réalité comme testabilité. Resp. trouvabilité.

Pourquoi la philosophie en premier lieu, mais aussi et très fortement la logique ou l'enseignement des méthodes, se préoccupent-ils de la "réalité" - de "l'être ou des êtres" ? Parce que le souci d'enquêter, d'examiner, domine les deux branches de la connaissance. Recherchables, vérifiables, ce ne sont que des "réalités". Tout ce qui est réel est en tout cas testable (vérifiable (confirmable) ou falsifiable (déniable)). Par quoi ? Pourquoi ? Car tout ce qui est prouvable et, après examen, trouvable, est quelque part réel.

En d'autres termes, quelque chose qui n'est pas un "quelque chose" (réel) (quelle absurdité !), on ne pourrait jamais le trouver et le trouver ainsi ou ainsi. Enquêter sur la valeur réelle d'une telle chose s'avérerait impossible.

Ontologie,

Comme les Éléates l'ont fondée, la réalité (testabilité, trouvabilité, donc examinabilité) est considérée sous un seul point de vue, l'identité (l'ensemble ou l'analogie).

Explication.

Parménide, parce qu'il a trop identifié "l'être" et l'immuabilité (l'éternité), en arrive à étiqueter tout ce qui devient (= surgit et, éventuellement, périt), comme plutôt "non-être", irréel. Une chose contre laquelle Platon, qui est pourtant un fort élétiste, a protesté. L'ontologie définit la "réalité" comme "pas-rien", comme "quelque chose". Dans tous les cas. "Le devenir n'est pas l'être" ne peut donc être dit que dans un langage non ontologique. L'ontologue dira que le "devenir" est une forme possible de l'"être".

On peut entendre les gens dire : "J'ai rêvé la nuit dernière. Mais quelle irréalité que ce rêve ! Et pourtant : ontologiquement, le rêve est un "non-rien", mais d'une manière stupéfiante (pour notre conscience quotidienne).

On dit que le concept d'être est "englobant" ("transcendenteel"). Rien ne tombe en dehors d'elle. Tout et tout de tout... c'est l'être (le).

Conclusion.

Est “vraiment” tout ce qui est “pas-rien” au sens le plus strict du terme. Encore une fois : le langage ontologique n’est pas un langage de mœurs, qui a des règles de jeu différentes. Analyser ce “non-rien” comme étant testable, récupérable et trouvable en termes identitaires, -- telle est l’ontologie traditionnelle dans certaines de ses principales caractéristiques.

Note.-- Le terme “ontologie” a été introduit tardivement : Johannes Clauberg (1622/1665 ; cartésien) a formé le mot ... pour une chose qui existait depuis longtemps et qui était connue.

Aristote sur le sujet.

Aristote de Stagira (Aristote de Stagira, surnommé “le Stagirite” (-384/-322)) était l’un des nombreux élèves de Platon. Il dit que la métaphysique est “la doctrine de l’être en tant qu’être”. Autrement dit : “ la doctrine de l’être en tant qu’il est lui-même, c’est-à-dire “être” “. Le langage courant : “ la doctrine de l’être comme réalité “. On peut aussi dire : “ la doctrine de la réalité en tant que telle ou en tant qu’être “. -- Qu’est-ce qu’on entend par là ?

(a) l’original (sujet) est l’être, la réalité.

(b) A partir de cet “original” ou “sujet”, on cherche un modèle (mental), c’est-à-dire quelque chose qui fournit des informations sur l’original ou le sujet. Le modèle ici et maintenant est l’essence même de l’être ou de la réalité.

(c) Cela ressemble à la tautologie que nous venons de mentionner : on cherche dans l’être ce que cet être lui-même peut être, l’essence, la forme d’essence de l’être. On cherche un aperçu de ce que l’être pourrait être. Ce modèle est alors un proverbe (ce qui est dit du sujet).

Caractéristique aristotélicienne.

Dans les treize livres (A/N) de son ontologie, il typifie ce qui, pour lui, est l’ontologie.

1. La “première philosophie” -- Ce qu’il appelle, au sens antique, “physique” (tout ce qui étudie la “nature” (“fisis” en grec ; “natura” en latin) extra-humaine et humaine, -- ce que nous appelons aujourd’hui “psychologie” inclus), est à ses yeux la “deuxième philosophie”. C’est sur cette base qu’Aristote construit sa “ première philosophie “, c’est-à-dire une théorie de l’être.

2.a. “Doctrine de l’arche (= hypothèse)”.

Les premiers penseurs, à Milesia, avec Thalès, ont cherché un ou plusieurs “ archai “, principia, “ principes “ (mieux : propositions), qui permettent de comprendre la réalité de la nature. Aristote fait de même : sa métaphysique est une théorie des prépositions, mais plus large et plus profonde que celle des premiers “philosophes naturels” (en grec ancien : “fusio.logoi” ou “fusikoi”).

À *propos* : tous les philosophes ont cherché un ou plusieurs “archaïsmes”, des présupposés, qui leur permettaient de comprendre ce qu’ils vivaient dans la nature (= l’ensemble de la réalité). Platon, en particulier, a mis l’accent sur la méthode hypothétique.

2.b. “Sagesse” ou “Philosophie”. - *EDM 03*, nous avons déjà clarifié ce point. L’ontologie, au sens le plus pur, est la sagesse ou l’amour de la sagesse. C’était l’une des principales thèses du paléopythagorisme et du platonisme.

L’être, aux yeux de Parménide (*EDM 08*), était quelque chose de divin. Aristote préserve également ce fait déjà traditionnel à son époque. -- “S’appuyer sur la tradition est, chez Aristote, une méthode” (Otto Willmann). Nous le voyons clairement dans sa caractérisation du sujet principal de sa philosophie.

Aristote est le grand systématicien de l’ontologie. Dans ce domaine, il a été un pionnier. L’Antiquité tardive, le Moyen Âge (S. Thomas d’Aquin en tête), les Modernes, -- tous se réfèrent, en termes de théorie de la réalité, au géant Aristote.

À *propos*, le premier manuel systématique sur l’ontologie a été écrit par *Franciscus Suarez* (1548/1617 ; l’une des figures de proue de la scolastique espagnole) : *Metaphysicarum disputationum tomi II*, Salamanque, 1597.

Note : II n’était pas prévu que nous allions, comme cela arrive souvent, présenter une énième ontologie systématique. Non : en tant que platoniciens, nous rejetons tout systématisme radical.

Pourquoi ? Parce que nous n’avons que des échantillons (méthode inductive) de la réalité, -- pas la totalité de la réalité elle-même. Il est donc inutile de construire un système d’ontologie radicalement fermé.

Conclusion générale.

Ceci conclut la section historique précédente.

(1) C’est clair : l’ontologie est une théorie sur la réalité. La réalité sans plus. - La science spécialisée traite d’un ou de plusieurs points de la réalité totale et est, par ce mode de faire, spécialisée. Oui, si spécialisée jusqu’à et y compris la “vakidiotie” (MacLuhan). Une telle chose est impossible pour le véritable ontologue.

(2) L’“être” est global, car il signifie tout ce qui n’est pas rien (“quelque chose” au sens le plus large du terme). Même l’absurde est toujours “quelque chose”, c’est-à-dire quelque chose qui n’a pas de sens, qui est incongru, et donc impossible. C’est sur cela que se fondent les preuves de l’absurde (par exemple en mathématiques).

Exemple 2.-- La méthode ontologique. (12/15)

On peut appliquer l'une ou l'autre méthode de recherche de l'être (analyse de la réalité) de plus d'une façon. Nous nous en tiendrons ici et maintenant au pragmatique américain Charles Sanders Peirce (1839/1914).

Echantillon bibliographique.

-- K. Oehler, *Uebers, Ch.S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken* (Comment rendre claires les idées de Dur), Frankf. a. Main, V. Klostermann, 1968, vrl. 105ff ;

-- Elisabeth Walther, Hrsg, *Ch.S. Peirce, Die Festigung der Ueberzeugung und andere Schriften*, Baden - Baden, s.d., vrl. 49ff ...

Peirce, quant à lui, parle du fondement (justification) d'une opinion. Il distingue trois mauvaises méthodes et une bonne méthode. Le bon n'est pas fondé sur des opinions idiosyncratiques, ni sur des opinions cultivées vertueusement (qui acceptent ce que d'autres, contemporains ou prédécesseurs, prétendent), ni sur ce qui nous semble "raisonnablement justifiable" (ce qui signifie cultiver des propositions préconçues, "aprioristiques"). Non, la bonne opinion est fondée sur le "réel" (ce qui est réel). Ce qui revient à l'ontologie.

A.1.-- Méthode de la ténacité.

Exemple de Peirce : "Je me souviens qu'un jour, très sérieusement, on a essayé de me persuader de ne pas lire un certain journal, de peur que, influencé par ce journal, je ne change d'avis sur le libre-échange (...).". (E. Walther, o.c., 49).

En effet, l'égaré s'y entraîne.

(i) un problème

(ii) 1 invariablement

(ii) 2 exactement de la même manière. Il ou elle considère alors sa propre vision comme "la (vraie) réalité". Cette méthode fondamentalement simple l'est, car - selon Peirce - elle renforce le narcissisme (l'importance de soi), celui de beaucoup.

Peirce cite ici l'attitude de l'autruche : elle repousse les stimuli désagréables en enfouissant sa tête dans le sable. De même que l'obstiné : il prend sa ténacité pour la "réalité". Cela le rend "irréel", c'est-à-dire déconnecté de la réalité.

A.2.-- Méthode d'autorité.

En néerlandais, on ne confond pas "sincère" (pour que l'on se confesse honnêtement) et "orthodoxe" ("rechtgelovig"). Les orthodoxes estiment que la seule justification sûre de leur opinion personnelle se trouve dans le sens social ou "commun" (partagé). Comme le dit Peirce, la disposition sociale, présente chez tout être humain, quel qu'il soit, est la source de l'orthodoxie.

1. Synchronie.

Prenez, par exemple, l'État totalitaire (État nazi, État soviétique) : les citoyens individuels renoncent à leurs propres opinions - ils renoncent même au droit à leurs propres opinions - dès qu'ils pensent totalitaire. Les contemporains qui appartiennent, par exemple, au "Parti" ou à une "Nomenklatura" (liste des citoyens soviétiques les plus importants), sont "aux commandes" (= autorité).

Ceux qui sont au pouvoir excellent par un moyen frappant : la suppression des informations (sources) ! Ainsi, inconsciemment, ils refoulent les vérités qui dérangent. Ainsi on supprime, surtout, consciemment les mêmes vérités gênantes.

Les livres - avoir et lire des magazines, des livres -, les émissions de radio, en un mot, tout ce qui pourrait apporter des informations gênantes, pourrait avoir précisément le même effet que celui que craignent les obstinés, à savoir, créer le doute (sur ceux qui sont "en charge"). Les inquisitions, aujourd'hui tant déplorées par l'Église romaine - il y en a eu trois - sont une forme de droiture ou d'orthodoxie. Quiconque n'affiche pas la "doctrine" correcte est ipso facto suspect, -- explicable, condamnable.

"La méthode de l'autorité - disait un Peirce résigné - dominera toujours la grande masse des gens".

2. Diachronique.

Dans ce cas, nous ne parlons pas de contemporains "exemplaires" - par exemple des fêtards - mais de prédécesseurs dans le temps : des ancêtres dans une culture archaïque-primitive, de grandes figures ou de grands mouvements dans les cultures classique, moderne ou post-moderne. Le pouvoir de l'habitude (l'établi) pousse simplement les gens à s'accrocher à ce qu'on leur a appris.

Que ce soit de manière synchrone ou diachronique, l'homme d'autorité - l'homme "autoritaire" - voit ce que le groupe, dirigé par les autres (qui savent), pense, comme "réalité". Mais - toujours le même paradoxe - c'est précisément en s'enfermant dans un groupe (un "pilier" dirait-on maintenant) que l'homme "orthodoxe" risque de devenir irréel (aliéné de la réalité). Nous l'avons vu, par exemple, dans les systèmes autoritaires, qu'ils soient religieux ou simplement politiques.

A.3.-- Méthode d'apriorité. Méthode a priori.

Le terme “ a priori “, en tant que présupposé, est un terme ancien, que Peirce actualise dans un nouveau contexte. Écoutons comment il la caractérise.

(1) Les préférences dites “naturelles” (évidentes, du moins vécues comme évidentes) sont autorisées en toute tranquillité. Mais que les gens, “sous l'influence” de leurs préférences, en viennent à dialoguer entre eux. Les préférences sont unilatérales. Mais dans le dialogue, ces différentes préférences apparaissent comme un grand faisceau de perspectives (pensez au Perspektivisme de Nietzsche) sur un seul et même thème (Elis. Walther, o.c.,52).

(2) Aucun problème jusqu'à présent. Des réserves plus sérieuses surgissent dans l'esprit de Peirce quand il constate que les adeptes de la méthode aprioritaire qualifient leurs opinions - même sous forme de dialogue et collectivement - de “réalité”,-- quand ils identifient (c'est-à-dire assimilent) leur type de pensée à la “raison” sans se poser de questions.

Peirce reproche non seulement à Platon (*remarque* : dans certaines pages, Platon donne effectivement cette impression), mais aussi aux grands Modernes que sont Descartes (fondateur de la philosophie moderne ; René Descartes (1596/1650)), Leibniz (le cartésien ; Gottfried W. Leibniz (1646/1716)), Kant (le grand critique du nationalisme des Lumières ; Immanuel Kant (1724/1804)), Hegel (le dialecticien, professeur de Marx ; Georg Fr. Hegel (1770/ 1831)) qu'ils survalorisent leurs propres idées préférées comme “agréables à la raison”.

Nous laisserons ouverte la question de savoir dans quelle mesure Peirce a raison dans sa critique des quatre plus grands penseurs modernes : Peirce établit que, sous une forme ou une autre, même ces célèbres penseurs succombent à des notions “préconçues” (mais jamais testées, et encore moins vérifiées (jugées correctes)).

Par exemple, l'affirmation selon laquelle l'homme agit toujours de manière égoïste. Égoïste” (égoïste) signifie, ici et maintenant, que certaines actions procurent à l'homme plus de plaisir que d'autres... Cette affirmation ne repose sur aucun fait établi dans notre monde. Pourtant, elle passe pour “la seule théorie ‘rationnelle’” auprès de nombreuses personnes. (Elis. Walther, o.c.,53).

Conclusion - Comme dans les deux cas précédents, il y a un risque que, malgré tout le dialogue, on devienne “ irréal “, platonicien : “ paraphrasé “, pensant à côté de la réalité. Cfr *Platon, Dialogue des lois* 649d, *Sophistes* 228d (parafrosunè).

Note. - Ce que l'on appelle "pluralisme" (égalité des droits des opinions et des cultures) ou "démocratie" (égalité des droits dans tous les domaines, y compris celui de la pensée) trouve ici son fondement : les idées préférées individuelles ou privées - de préférence universelles - ont valeur d'absolu. Le terme "multiculture", si populaire dans les cercles postmodernes et, surtout, dans les cercles de New Amsterdam, exprime peut-être le mieux, à ce stade (1990), la méthode privilégiée.

B.-- Méthode scientifique.

Les trois méthodes précédentes souffrent d'un défaut majeur : la réalité est interprétée par une forme de compréhension subjective (sujet individuel, je ; sujet collectif, nous). Ce qui peut être très correct. Mais qui manque d'examen (*EDM 09*). Platonique : l'intuition n'est d'abord, dans ces cas-là, qu'une hypothèse, une prémisse. Peirce : si nous qualifions quelque chose de "vrai", cela présuppose que nous nous appuyons sur quelque chose, c'est-à-dire sur une réalité.

1. est "réellement", selon Peirce, quelque chose sur lequel nos mouvements de pensée (concepts (imaginaires), jugements, raisonnements) n'exercent aucune influence, mais qui, à l'inverse, influence, voire détermine, nos mouvements de pensée. "Laissez la réalité être", a dit un jour Heidegger. Laisser la réalité être elle-même. Ce que l'on appelle aussi "objectivité", véricité. C'est ainsi que l'on sort de l'autisme des méthodes.

2. Est "réel" tout ce qui reste ce qu'il est en soi, indépendamment de nos mouvements de pensée. Peirce appelle cela la "permanence externe" (existence indépendante de notre vision subjective). Parménide, au passage, le formule ainsi : "être selon soi" (cath'heauto).

En bref : Peirce identifie la "réalité" à tout ce qui a des caractéristiques (faits), dans la mesure où celles-ci sont indépendantes de tout ce que nous imaginons qu'elles sont.

Cfr Kl. Oehler, o.c., 80 ff. (Reality/ Realität).

Il est clair que Peirce appelle "scientifique" ce qui est ontologiquement valide. Une ontologie plus ou moins inconsciente sous-tend ses propos.

Un commentaire : presque toutes les personnes présentent les quatre types de pensée (objective, - idiosyncrasique, directe, apriorique), - selon le point en question.

Echantillon 3.-- Phénoménal, rationnel, transempirique/transrationnel (16/19).

Nous avons vu, *EDM 09*, que tout ce qui est réel est, ipso facto (par ce fait même), testable (trouvable ceci ou cela). Aujourd'hui, il y a un grand débat sur ce qu'est ou devrait être la vérification. En gros, il y a trois propositions.

Échant. bibl. :

-- *I.M. Bochenski, Les méthodes philosophiques dans la science moderne* (// Dt. : *Die zeitgenössischen Denkmethode*), Utr./Antw., 1961, 77v. (Que signifie "vérifiable" ?);

-- *Augustin Cournot (1801/1877), Matérialisme, vitalisme, rationalisme (Etude sur l'emploi des données de la science en philosophie)*, 1875.

A. -- La thèse de Hans Reichenbach.

H. Reichenbach (1891/1953) est l'une des figures les plus connues du Néopositivisme (= Logique ou Languagepositivisme ; également Empirisme logique). En 1928, il fonde la *Gesellschaft für empirische Philosophie* à Berlin. En 1930, il a fondé avec *Rudolf Carnap* la revue *Erkenntnis* (*Annalen der Philosophie*)... Dans l'esprit empiriste, il a dressé une liste de possibilités d'essais qui, ontologiquement, est d'une grande importance.

a.-- L'examen technique.

Un Positiviste (= Empiriste) est très difficile à convaincre. Mais lorsqu'on lui offre la possibilité technique de tester quelque chose contre la réalité, il se laisse très facilement convaincre.

Dans certains cas, cependant, cela est impossible (pas "impossible" en théorie). Par exemple, la température du Soleil, comme de toute étoile de ce type, est très élevée, surtout dans le noyau. Mais la mesurer, avec un instrument quelconque (un thermomètre), est impraticable. Conclusion : la vérification technique est impraticable.

b.-- Le test physique.

Un Positiviste peut être convaincu, si l'on peut prouver que quelque chose est entièrement conforme aux lois de la nature.

Un exemple amusant : si vous vous allongez au soleil en tant que plagiste, vous découvrez rapidement que le soleil dégage effectivement de la chaleur. Jusqu'à présent, aucune loi naturelle ne l'a contredit. L'empiriste logique peut donc l'accepter comme "réelle".

c.-- L'examen logique.

Un Positiviste, bien que très empirique (les preuves matérielles le convainquent), ne dédaigne pas la logique et les méthodes. Lorsqu'il a été prouvé que quelque chose (concept, jugement, raisonnement) ne contient aucune incongruité (absurdités, contradictions, contredanses), il le croit "réel" - amusant : celui qui est bronzé au soleil ne présente, pour l'instant, aucune contradiction logique (est sans contredanse).

d.-- La revue transempirique.

Reichenbach lui-même - selon Bochenski - donne l'exemple suivant.

Un adepte d'une secte religieuse affirme : "Les chats sont des entités divines". Pour Reichenbach, en bon logico-empirique, c'est clair : celui qui veut prouver la "réalité" de quelque chose comme ça doit avoir des tests transempiriques quelque part. Quoi qu'il en soit, si elles n'entrent pas en conflit avec des certitudes techniques, physiques ou logiques, alors un logicien-empiriste peut - nous disons "peut" - supposer, en principe, qu'il existe une certaine "réalité".

Note... A.-A. Cournot - "le géomètre-philosophe" (dans le style du XIXe siècle scientifique) - a parlé un jour de "transrationnel", c'est-à-dire de ce qui dépasse tout ce que la raison, la raison, peut assurer.

Conclusion - L'intention du positiviste, dans cette théorie de la vérification, est de garder nos trains de pensée (concept, jugement, raisonnement) testables. Cela implique d'avoir la capacité (faisabilité) de déterminer si un tel mouvement de pensée est vrai (réel, vérifié) ou faux (faux, défalqué). Ce qui est tout à fait logique.

B. -- Phénoménal, rationnel, transempirique.

Qu'est-ce qui se cache derrière une telle attitude empirique ? La triade suivante,

1. -- Un point de vue phénoménal

Empeiria", expérience (perception) immédiate, disaient les Grecs anciens. Ce qu'ils appelaient "fainomenon" (phénomène, phénomènes, mieux : ce qui est immédiatement donné) - pluriel : "fainomena" - est la seule chose qui est assumée et déclarée "réelle" dans une attitude purement phénoménale.

Ainsi les sceptiques antiques, médiévaux et modernes : le sceptique doute de tout sauf des phénomènes (il est un Phénoméniste, un Phénoménaliste). Ceux-ci sont, comme on le voit immédiatement, "certains".

Les phénoménologues, dans le style d'Edmund Husserl (1859/1939), doutent de tout, sauf des "phénomènes" vécus dans leur propre vie spirituelle. Les béhavioristes américains (Thorndike, Watson) et les psychoréflexologues russes (Pavlov, Bechterev) doutent de tout sauf du comportement extérieur (et donc pour tous, en principe, observable).

Cette façon de penser est appelée, dans le langage biblique traditionnel, la pensée "terrestre". Cette terre et ses observables sont aussi bons que tout en termes de certitudes.

2.-- Point de vue rationnel.

Outre l'“empeireia” (observation directe), qui est à la base de tout empirisme (positivisme), il y avait, pour les Grecs anciens, le “logismos”, le raisonnement.

Le rationaliste, au sens strict, s'en tient, en dehors des phénomènes, à ce qui est rationnellement prouvable.

En effet, notre “ratio”, la raison, la rationalité, dépasse - et à juste titre - les phénomènes. La raison est, dans ce sens limité, à l'aise dans l'imperceptible. Le rationalisme cohérent a quelque chose de “surnaturel” en ce qu'il transcende les limites étroites de l'empirisme.

3.-- Point de vue transempirique (transrationnel).

Il est immédiatement clair que la secte, qui déclare que les chats sont des “êtres divins”, n'est certainement pas phénoménale, ni simplement rationnelle - ces deux attitudes sont, traditionnellement, “terrestres” (bibliques), “séculaires” (= séculières, mondaines) -, mais trans-empirique, trans-rationnelle dans son expérience et son raisonnement. Toutes les religions - dans la mesure où elles le sont encore aujourd'hui, compte tenu du rythme rapide de la modernisation - reposent, dans leur essence, sur des bases transrationnelles, des “réalités”.

Conclusion.

Le concept de “réel” a acquis, au cours de l'histoire de la philosophie, au moins trois variantes. Ce qui est clair pour quiconque peut percevoir est “réel” au sens phénoménal du terme. Ce qui est clair pour toute personne capable de raisonner est “réel” au sens rationnel du terme (l'empirisme peut être considéré comme un type de cette notion). Ce qui, cependant, est “évident” pour quiconque connaît la perception transempirique et le raisonnement transrationnel est “réel” au sens transrationnel.

Relisez l'ordre de la liste de Reichenbach : après le phénoménal (technique, physique), le rationnel (logique) ; après le logique (qui est déjà transempirique, en un sens), le transempirique.

L'actualité.

Certains, sous l'influence du rationalisme des Lumières, pensent que le transempirique n'a plus de rôle à jouer, -- compte tenu de la Modernité.

Mais nous écoutons, patiemment, ce que le professeur Pedru Radita, spécialiste de la culture et de l'histoire des Tsiganes, a révélé récemment (mi-1990). En particulier : Nicolae Ceausescu et sa femme Elena étaient des gitans. Elena, par exemple, était une analphabète réputée, qui vendait autrefois des graines de tournesol.

Selon le leader tzigane Pedru Radita (il est apparu, en Roumanie, après la chute de Ceausescu), la duplicité était un trait essentiel de Ceausescu.

Nicolae et Elena avaient honte de leurs origines. De plus, quand ils ont eu le pouvoir, ils ont essayé d'éliminer tout le monde gitan. Ils étaient soutenus par un commensalisme traditionnel anti-tzigane, présent en Roumanie depuis le XIIIe siècle.

b1.- Il est connu que beaucoup de gitans vivent encore, à un haut degré, dans le stade mythique et ont une praxis magique (*EDM 05*). "En 1964, Nicolae et Elena ont rendu visite à un magicien noir (*note*: un magicien qui, si nécessaire, ne recule pas devant des pratiques grossières, oui, immorales) en Égypte.

En échange d'une forte rémunération - dix mille dollars - il promettait, au moyen de travaux "occultes" (= surnaturels, paranormaux), de faire en sorte que le couple Ceausescu émette un pouvoir magique de sorte que, par exemple, les gens applaudissent automatiquement à la vue des Ceausescu". C'est ce que dit Radita. Le pouvoir magique a été, à cette occasion, promis pour un quart de siècle.

b2.-- Pour une prolongation d'un an, les Ceausescu ont visité le wjman. Maintenant - décembre 1989 - le conducteur (leader) était en visite officielle en Iran. Immédiatement, la visite au mage en Égypte a été reportée.

Conséquence - dit Radita - : lorsque Nicolae est apparu sur le balcon traditionnel le 20 décembre, la magie n'a plus opéré. "Telle est l'explication de sa chute". C'est ce que dit Radita.

Explication.

(i) Que les Ceausescu étaient des gitans, - qu'ils sont allés en Égypte, avec un présentateur météo, - qu'ils ont été régulièrement acclamés - tout cela est phénoménalement vérifiable et, en principe, prouvable (= testable). La planète entière sait qu'ils ont été renversés.

(ii) Que leur comportement - par exemple, la consultation de surnaturalistes - peut être expliqué rationnellement quelque part, je suppose. Que leur chute ait été causée par quelque chose est une sagesse historique, -- rationnelle.

(iii) Que l'acclamation régulière était due avant tout à l'homme et à son effet, -- que leur chute était due uniquement ou du moins principalement à la négligence des visites de renouvellement, -- cela transcende le phénoménal et le rationnel. Un fait transrationnel aurait pu fonctionner. Mais qui en apportera la preuve rationnelle et rigoureuse ?

Exemple 4.-- Tropologie (études tropicales) : métaphore, métonymie, synecdoque.
(20/27)

A l'origine, en grec ancien, "tropos", trope, signifie tourner. Dans un texte, le terme "trope" désigne une tournure de phrase,

Échant. bibl. :

- A. Mussche, *Nederlandse poëtica*, Bruxelles, 1948, 34/75 (L'image) ;
- H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981-2, 670/742 (*Métaphore*), 743/793 (*Métonymie*), 1102/1119 (*Synecdoque*) ;
- Nicoals Ruwet, trad., *Roman Jakobson, Essais de linguistique générale*, Paris, 1963 (*note* : analyse approfondie de la métaphore et de la métonymie ; R. Jakobson (1896/1982 ; linguiste américain, d'origine russe, a fondé, en 1915, le célèbre Cercle linguistique de Moscou, au sein duquel le formalisme russe (sur le texte) a pris son essor) ;
- *Groupe Mu* ('Mu' est une lettre grecque) (= J. Dubois et al.), *Rhétorique générale*, Paris, 1982-2 (vrl. 91/122 (*Les métrasèmes Synecdoche*1. (102/106),-- **2.a.** Métaphore (106/117) et **2.b.** Métonymie (117/120)).

Attention : au sens textuel, le métrasème est "une figure de style ou une figure verbale qui remplace un sémème (= expression linguistique) par un autre sémème".

Note -- Non seulement dans la science textuelle (langue et littérature), mais dans toutes les sciences humaines et les sujets philosophiques connexes, le trope est au premier plan. Pensez par exemple à Jacques Lacan (1901/1981 ; psychanalyste français, qui a réinterprété Freud de manière fortement idiosyncrasique), qui a adopté les définitions de Jakobson.

A.-- La métaphore.

C. Stutterheim, jr, *Het begrip 'metafoor'*, Amsterdam, 1941 (dans A. Mussche, o.c., 40, cité) indique, d'une manière splendide, la méthode cachée dans, par exemple, une métaphore, une métonymie ou une synecdoque.

Un dicton incolore est (i) remplacé et (ii) surtout condensé en une métaphore colorée.

a.-- Le colonel A. s'est battu, à Aceh, aussi courageusement qu'un lion.

Le colonel A. était, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

Une analogie (ressemblance partielle, différence partielle) fonctionne ici : le colonel A. présente au moins un trait (caractéristique commune), que l'on retrouve également chez le lion ("bravoure"). Identité partielle .

b.-- Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.

Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

L'analogie permet le remplacement par une expression abrégée.

c.-- Le colonel A., à Aceh, était un lion.

On voit ici à l'œuvre la nature identitaire du verbe " être " (*EDM 08*) : puisqu'il y a identité partielle (analogie), on peut substituer un raccourcissement du discours et dire : " Le colonel A. était un lion " .

Non seulement les verbes, mais aussi les noms sont identitaires.

d.-- Colonel A., le Lion d'Aceh.

Colonel A., le lion ! Colonel A., le lion !

Après une série de transformations, la métaphore, claire et logique, apparaît soudainement.

Modèle théorique.

La théorie du modèle parle en termes d'"original" (= sujet, thème) et de "modèle" (image ; -- dire, identifier). Cfr *EDM 10*.

Le "modèle" (image, représentation) fournit des informations sur l'original, que l'on cherche à caractériser.

Appliqué ici : sur l'original, Col. A., à Aceh, le texte parle de " lion " comme modèle (de l'original). En d'autres termes : le Col inconnu. A, à Aceh, l'original, devient plus connu grâce au connu, le modèle du lion.

Modèle applicable.

G. Fricke, Volksbuch deutscher Dichtung, Berlin, 1938, 372, cite, du P. Nietzsche (1844/1900 ; penseur nihiliste), un poème autrement inconnu, Ecce homo (les mots latins avec lesquels, selon l'Évangile, Pilate montre au peuple le Jésus torturé), -- "voici l'homme".

Ja, ich weisz woher ich stamme !
Oui, je sais où je veux en venir !
Ungesättigt, gleich der Flamme
Non saturé, tout comme la flamme,
Glühe und verzehr' ich mich.
Je rayonne et je me digère.

2.-- Licht wird alles, was ich fasse,
lumière devient tout ce que j'approche,
Kohle, alles was ich lasse :
Kool, tout ce que je laisse derrière moi :
Flamme bin ich sicherlich !
Je suis une flamme, c'est sûr !

L'analogie régit ce court texte poétique.

Nietzsche croit qu'il est comparable à une flamme qui se consume et ne laisse derrière elle que de la matière brûlée ("Kohle"), il croit qu'il "est" cette flamme. "Flamme bin ich". Bien qu'il mène à bien la "Destruktion" (Heidegger) de la grande tradition - surtout platonicienne -, il est néanmoins très traditionnel dans l'application des analogies, ici l'analogie métaphorique.

B.-- La métonymie.

Nous prenons le modèle d'Aristote.

a.-- La consommation de pommes est en partie responsable de la santé.

Manger des pommes est aussi une cause de santé.

L'analogie, ici, est métonymique : entre la consommation de pommes et la santé existe, après tout, un lien, voire un lien de causalité (causal). Non pas la ressemblance, comme dans la métaphore, mais le lien est ici l'analogie (identité partielle).

Note -- On voit que l'ensemble (un ensemble d'éléments ayant des traits identiques (propriétés communes), qui représentent invariablement la similarité) est la base de la métaphore.

Le système, c'est-à-dire un ensemble d'éléments ayant un trait identique (caractéristique commune), c'est-à-dire appartenant à une même totalité (ensemble), est la base de la métonymie. En particulier : les pommes, le fait de les manger, l'effet bénéfique sur la santé, -- ces trois éléments forment un système dynamique ou une cohérence.

b.-- Les pommes sont en partie responsables de la santé. Ou les pommes en font un produit sain.

Les pommes sont saines.

Les tropes sont **(i)** des remplacements (d'un sémème par un autre), **(ii)** qui comprennent des raccourcis. Ici : manger des pommes et ces pommes elles-mêmes forment une conjonction (de l'acte (le fait de manger) et de l'objet (les pommes mangées)) ; c'est une première métonymie ; manger des pommes et l'effet santé forment une conjonction (de cause et d'effet) ; c'est la deuxième métonymie.

c.-- La consommation saine (de pommes).

Les pommes saines.

Note. - Les transformations, dans le style de Stutterheim, aboutissent à un fondement parfaitement logique de la métonymie.

Remarquez comment le verbe "être" traduit non seulement la ressemblance, mais aussi la cohérence. "Être" est à la fois métaphorique et métonymique. En d'autres termes, le concept d'"être" comprend à la fois la collection et le système.

Modèle théorique. -- A propos des pommes, -- à propos de leur consommation (original, sujet) on parle en termes de santé (causatif) (modèle, proverbe).

Modèle applicable.

Heribert Menzel (1906/ ...), *Die Fahne der Kameradschaft* (in : G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 408). Ici, on montre à la fois la ressemblance et la cohérence, en mettant l'accent sur la cohérence.

Le poème en lui-même n'est pas si génial, mais il fait ressentir le lien métonymique (cohérence), d'une manière " existentielle " (fortement vécue, émue).

- | | |
|---|--|
| 1. Dans ce cas, Kamerad,
Sind du und ich verbunden.
Wo sie uns leuchtet, Kamerad,

Ist Deutschland auch verbunden. | Dans cette bannière, camarade,
Vous et moi sommes connectés.
Où cette (bannière.) est notre lumière,
camarade
L'Allemagne est également connectée. |
| 2. Wo, immer, die Fahne weht,
Kamerad trifft Kameraden.
Wer treu und froh zur Fahne steht,

Ist in den Kreis geladen. | 2. Partout, la bannière s'envole,
Un camarade en rencontre un autre.
Qui est fidèle et heureux autour de la
bannière
est le bienvenu dans notre cercle. |
| 3. So ist nicht einer heimatlos
Und ohne Ziel und Streben.
Wer schwor, der sucht die Fahne bloß

Und tritt ins helle Leben | 3. Ainsi, personne n'est sans maison
Ni sans but et sans effort.
Qui (le serment d'allégeance) a juré,
Il cherche juste la bannière
Et entre dans la vie brillante. |

Ce poème a un fond nazi : une idée principale, l'Allemagne ; un lien, la bannière (comme symbole). Dans ce poème, nous trouvons une métonymie qui est " en mouvement ". L'expérience est métonymique, car on vit le drapeau comme une unité - de - beaucoup, qui servent l'Allemagne comme des "camarades". Mais l'expression n'est qu'une métonymie en devenir : on dit "Dans la bannière, nous sommes unis" et non "Cette bannière, c'est nous". "Die Fahne der Kameradschaft" devient "Die Fahne" sans plus, lorsque la métonymie devient complète. Vu sous cet angle, le poème n'est pas très réussi : le remplacement raccourci est trop peu.

C.-- La synecdoque.

Ce terme grec ancien "sun.ek.dochè" signifie "coordination". La question est la suivante : qu'est-ce que le co-sens exactement ?

K.A. Krüger, Deutsche Literaturkunde (in Charakterbildern und Abrissen), Danzig, 1910, 155, le formule comme suit.

Soit l'ensemble est échangé avec un de ses éléments ("das Einzelne", le singulier, est l'élément). Ou bien le système (tout) est échangé contre un de ses sous-systèmes (parties). Mais de telle sorte que lorsque l'un est mentionné, l'autre est également signifié (= co-sens). Cette formulation abstraite, mais correcte, apparaît clairement dans les exemples.

Synecdoque métaphorique.

“Les pommes sont saines” peut tout aussi bien être interprété par “Une pomme est saine”. Pourquoi ? Parce que dans la phrase 2, “pomme” représente “pommes” (c’est-à-dire un élément de l’ensemble des pommes) de la phrase 1. Toutes les pommes non mentionnées (complémentation) sont, par analogie (analogie de similitude), incluses dans le terme “pomme”.

Un inspecteur, visitant l’école, déclare : “Un enseignant est, le matin, à l’heure à la porte de l’école”. Il veut dire, bien sûr, à travers ce seul cas (élément), la collection universelle des enseignants.

La synecdoque métaphorique peut également être inversée : l’inspecteur voit un enseignant, qui commet une erreur (le spécimen ou l’élément) et dit : “Eh bien, les enseignants sont comme ça”. Dans la collection universelle, les éléments sont co-signifiants, -- ici : ce professeur en faute.

Synecdoque métonymique.

On peut nommer une partie (sous-système, hyposystème) et désigner le tout (système, système). Ou à l’inverse, -- un acheteur potentiel d’un magasin dit, lors de la négociation : “Combien prenez-vous pour la reprise du seuil” ?

Le commerçant dit “seuil”, mais il parle aussi de l’ensemble (tout le magasin), dont le seuil encombré constitue la valeur économique. On peut aussi retourner la question : “Que demandez-vous pour toute la maison ?”, où bien sûr le seuil (la boutique), une partie du tout, est aussi visé.

Un pasteur dit qu’il a la charge de cinq mille “âmes”. Le terme “âmes” désigne le peuple (tout entier), dont les âmes immortelles ne sont qu’un aspect. Inversement, le prêtre peut dire qu’il “s’occupe des gens” (c’est-à-dire de leurs âmes en tant qu’objet formel (spécialisation) de sa vie de ministre).

Conclusion.

La portée identitaire de “être”, en tant que verbe, peut être clarifiée comme suit.

a. Synecdoque métaphorique : “Un professeur -- c’est tous les professeurs” (inversement : “Tous les professeurs, -- c’est ici et maintenant”).

b. Synecdoque métonymique : “ Le seuil, -- c’est toute la maison “ (inversement : “ Cette maison là-bas, -- c’est le seuil (subj., sens : qui en est la valeur).

Le terme “être” est, en plus de la testabilité, également une collection et un système (basé sur la similarité et la cohérence en tant que connexion (= relation, rapport). L’“identité totale et surtout partielle” est exprimée par l’“être”.

Modèle théorique.

Le signifié (original) est parlé en termes de nommé (signifié) (modèle), qui fournit des informations sur le signifié.

Tropologique.

Ainsi, en dissimulant et en ne disant qu'indirectement, il raccourcit tout en remplaçant. Il contient donc un métasème, qui remplace un sémème (le co-sens) par un autre sémème (le clairement signifié ou mentionné). Cfr EDM 20.

L'“être”, pas le singulier. Pas singulier non plus. Mais identitaire.

Le grand mathématicien et logicien Gottlob Frege (1848/1925) et le positiviste du langage Bertrand Russell (1872/1970) ont affirmé que les termes “ être “ et “ être “ souffrent d'une telle multiplicité de sens qu'ils sont totalement inutilisables, notamment dans les sciences exactes.

Argumentation. Le sens descriptif.

1. Identité totale :

“Gretel est Gretel” (rappelez-vous les paroles de Pilate : “Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit”).

2. Identité partielle (analogie) :

“Jean est un garçon” (appartient à la collection des “garçons”) ; “Le seuil,-- c'est-à-dire toute la maison” (appartient à l'ensemble de la maison).-- Autres significations :

a. l'existence pure et simple (l'“être” réel) : “Dieu est” (dans le sens de “Dieu existe réellement”) ;

b. Gretel est une fille” (a l'être de “fille”) (nous avons ici le couple “existence (existence réelle) / essence (être)”) -- Expression d'un jugement de valeur (= axiologique) signifiant : “Être honnête est bon (bien moral)”.

Conclusion. Les termes “ être “ et “ être “ (et leurs équivalents) sont tellement ambigus qu'ils deviennent vagues et totalement inutiles pour toute réflexion précise ou même simplement exacte.

La réponse.

O. Willmann, *Abriss*, Wien, 1959-5, 453, donne la réponse aristotélicienne à cette objection.

Aristote, lorsqu'il parle de notions globales - “on”, ens, être,-- “einai”, esse, être,-- “unité”, etc. - dit très explicitement, en tant qu'ontologue, qu'elles sont si générales (transcendantales ou globales, -- applicables à toute chose donnée) qu'elles peuvent être utilisées pour décrire quelque chose de singulier ou de particulier, ou même simplement l'unité. - *Aristote*, en tant qu'ontologue, dit très explicitement qu'elles sont si générales (transcendantales ou globales, applicables à n'importe quelle chose donnée) qu'elles sont inutiles pour décrire quelque chose de singulier ou de particulier ou même simplement d'universel (au sens non global).

Cfr *Metaph. 10 : 2 ; Peri Herm.* (= l'interprète) 3, *in fine...* Frege et Russell auraient pu le savoir.

Un exemple de dénomination redondante de “ Sein “, “ Seiendes “, -- “ Dasein “, etc., se trouve dans certaines pages de Heidegger, qui reproche à l’Occident traditionnel d’avoir “ oublié l’être “. Seinsvergessenheit”, dit-il.

C’est possible. Mais la question de savoir si l’“être” émergera de cet oubli séculaire lorsque, à la manière de Heidegger, on “jongle” à plusieurs reprises avec les termes de l’ontologie, en particulier avec l’“être(de)”, est une autre question.

Dans ce sens, Frege et Russell ont certainement raison.

La réponse.

Simo Knuutila/ Prof. Jaakko Hintikka, ed., The Logic of Being (Historical Studies), Dordrecht, 1985, aborde notre question.

Antiquité (par exemple, la doctrine des “catégories” d’Aristote (= concepts de base, concepts fondamentaux), scolastique médiévale (par exemple, les théories médiévales de la prédication et la théorie de l’analogie de Saint Thomas, figure de proue de l’Église au Moyen Âge), époque moderne (par exemple, Imm. Kant, l’Aufklärer, qui affirmait que “l’existence factuelle n’est pas un prédicat (dire)”).

Ce livre critique la thèse selon laquelle la notion d’“être” et d’“être” est totalement inutile, car trop ambiguë.

En nos termes, la réfutation de Frege/Russell se résume à ceci :

a. Être(de)” n’est pas polynomial (il exprime, outre la testabilité (existence/essence), les connexions (métaphoriques et métonymiques)) ;

b. Le mot “être” n’est pas non plus univoque (il exprime, outre la testabilité, les différences et les lacunes entre les données).

c. Being(de)’ est analogue, c’est-à-dire qu’il exprime à la fois la multiplicité (non-identité) et l’unité (identité), sauf lorsqu’il exprime des identités totales (comme “Gretel est Gretel”).

Cfr *EDM 08* : ‘be(de)’ est identitaire, c’est-à-dire qu’il exprime une identité totale et - généralement - une identité partielle.

La réponse.

Une troisième réponse à Frege/Russell est la suivante.

Frege et Russell se considèrent comme les représentants de la rationalité moderne (*EDM 05*). Eh bien, la néo-rhétorique de Chaim Perelman (1912/1984 ; professeur de logique, d’éthique (philosophie morale) et de métaphysique à l’ULB (Univ. Libre de Brux.), jusqu’en 1975) postule que, à part le type exact de raison (rationalité), prévalant dans les sciences professionnelles, il existe un type non exact mais très valable de raison (rationalité).

La raison naturelle et quotidienne possède une précision qui lui est propre et qui, bien sûr, n'a pas le degré exact d'akribeia (précision) typique des mathématiques et des sciences mathématiques (le summum de la précision), mais qui, néanmoins, permet aux gens, dans le langage quotidien, de se comprendre parfaitement et avec une grande précision.

1. Par ailleurs, l'ontologie traditionnelle s'écarte également du langage courant et de la rationalité, mais ne va généralement pas jusqu'à introduire une akribeia mathématique. En ce sens, l'ontologie se situe entre l'usage exact et l'usage rationnel quotidien du langage.

2. Il y a plus, et quelque chose de paradoxal : pour rendre intelligible le sens correct ("exact") des expressions mathématiques et de science mathématique, un professeur ou un manuel de mathématiques ou de science mathématique... (ne soyez pas surpris) utilise le langage commun que tout le monde utilise. Ainsi, cette langue commune, combinée ou non à des langues spécialisées, n'est pas si inutile.

Conclusion.

Pour **(1) des** raisons ontologiques (Aristote met en garde contre l'utilisation "superflue" de "être" et "être") ; Knuutila/Hintikka analysent l'utilisation historique de la langue) et pour **(2)** des raisons de sécurité.

(2) raisons néo-rhétoriques (critique perelmanienne du langage monosyllabique de la raison et du comportement rationnel au nom d'une " nouvelle rhétorique " qui, sans utiliser des langages exacts, revendique néanmoins - et à juste titre - l'akribeia (précision) rationnelle), nous soutenons que " être " et " être " - ainsi que tous les termes qui, avec un son différent, expriment la même chose - sont identitaires et donc utilisables.... dans une certaine mesure.

Voici un exemple.

Un mariologue, à l'époque, a consacré une leçon entière à prouver (!) que la Vierge, Marie :

- (i)** était en effet "être" et
- (ii)** donc aussi "un", "vrai", "bon" (= précieux).

Si l'on sait que tout ce qui "est" présente une unité, une vérité (sens, intelligibilité) et une "bonté" (au sens de "valeur"), alors c'est un simple tour de passe-passe déductif que de déduire que, par exemple, Marie, en tant que tout ce qui a existé, existe et existera, est ontologiquement une, vraie et "bonne". Comme le langage redondant d'un Heidegger, le langage du mariologue était également redondant. Au risque de dégénérer en "sciage ontologique".

Exemple 5.-- Les concepts ontologiques sont transcendants. (28/35)

Nous sommes en train de “fonder” la théorie de la pensée et ses applications (méthodes), c’est-à-dire de lui donner un fondement (prémisse, hypothèse).

Le premier point qui y figure - après les concepts introductifs - est la théorie des concepts. Après tout, la logique, du moins traditionnellement, commence par une théorie de la compréhension (concept, pensée).

1.-- Théorie générale des concepts.(28/31).

Ch. Lahr, *Cours de philosophie, I (Psychologie/ Logique)*, Paris, 1933-27, 491, dit qu’un concept est “une représentation dans l’esprit (= l’esprit et la raison ainsi que l’esprit) de quelque objet de pensée ou de connaissance”.

D’un point de vue phénoménologique (c’est-à-dire en tenant compte de ce qui donne la priorité à l’expérience directe), il serait préférable d’agencer cette définition (conceptualisation) différemment :

- (1) un objet (= donné, quelque chose, chose),
- (2) dans la mesure où il est présent dans notre esprit sous la forme d’une représentation (image).

Ou, avec les Eléates (*EDM 08*) : “(1) sont(s), (2) **aussi loin que** dans notre esprit”. Dans la mesure où la “réalité” apparaît dans notre esprit, il existe une compréhension de cette réalité.

Note - Pourquoi améliorons-nous légèrement la formulation du père Lahr ? En raison de notre base ontologique ! *Silvio Senn, An sich (Skizze zu einer Begriffsgeschichte)*, in : *Philosophica Gandensia*, Nouvelle Série, 10 (1972), 80/96, souligne que, dès le *Poème de la Doctrine de Parménide* - 8, 29 - l’objectivité est la grande question.

Ou, comme nous l’a appris *EDM 15* : la “méthode scientifique”, qui est en phase avec la réalité. “ Being (...) keitai kath’heauto “ (L’être est prouvable en lui-même (Cfr. l’allemand “ an sich “ ; littéralement “ selon lui-même “).

D’ailleurs, comment pourrions-nous mettre en doute la véracité de nos contenus de connaissance et de pensée (concepts) si nous n’avions qu’une représentation dans notre esprit, sans aucun contact (quel qu’il soit) avec ce qui est représenté ? Non : la réalité elle-même (“cath’ heauto”) est présente dans notre esprit sous la forme de conceptions, qui la reproduisent plus ou moins correctement.

G. La position de Jacoby.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, affirme que la logique traditionnelle et ses applications sont toutes basées sur

- (1) réalités (“faits” dit-il)
- (2) dans la mesure où ils sont identifiables.

Nous n'avons pas besoin de préciser ce qu'est l'"identitaire". En d'autres termes, G. Jacoby, un connaisseur de la logique traditionnelle, souligne, avec une grande tradition, que

- (1) Réalité (= ontologie),
- (2) examiné pour ses identités totales ou partielles, est l'essence de la logique.

Le terme.

Ne confondez pas "terme" et "mot" : un terme peut comprendre tout un tas de mots. Le terme est l'expression orale ou écrite (articulation, formulation) d'un concept.

Dans le langage du pragmatiste Ch. S. Peirce : le signe de la pensée (= compréhension) est enregistré dans la parole ou l'écriture.

Par exemple, le terme "belle fille", lorsqu'il est exprimé en mots, englobe plus d'un mot, mais forme un seul terme.

Contenu et portée.

En latin moyen : comprehensio (contenu) et extensio (portée).

A -- *Le contenu conceptuel.*

C'est ce que notre esprit connaît et pense (Peircian : le signe pensant). Par exemple, "belle fille".

B. -- *La portée du concept.*

C'est l'ensemble des données ("tokens" dans le langage de G. Jacoby ; "être" dans le langage élatique) dont le contenu peut être affirmé, "dit". Ainsi, par exemple, toutes les belles filles, qui correspondent au contenu "belle fille", dans lequel ce contenu peut être vérifié (*EDM 09* : vérifiabilité).

Conclusion.

Le contenu et la taille sont facilement représentés dans l'expression : "tout ce qui est belle fille" (**1.**"belle fille" au milieu est le contenu ; "**2.** tout ce qui est ..." est la taille). Les mots "tout ce qui est... est" désigne la collection à laquelle le terme "se réfère" ; les mots "belle fille" désignent la caractéristique commune (qui est identique (partiellement identique) chez toutes les filles, aussi différentes soient-elles).

Henologie.

Ils" dans Antique. Le mot grec signifie "un". Henologie" signifie la doctrine de tout ce qui est un. -- On peut aussi dire la même chose du point de vue hénologique (doctrine de l'unité) : "Dans la multitude des belles filles (taille), le concept de 'belle fille' est l'unité (contenu).

Contenu/portée.

Il est évident que plus le contenu est riche, plus la portée est faible : le contenu "fille" fait référence à beaucoup plus d'individus (éléments) que le contenu "jolie fille", dont la portée est clairement plus faible.

Le concept de transcendance (universel/privé/unique).

Traditionnellement, on distingue deux grands types de conceptions : les conceptions “catégorielles” (non globales) et les conceptions “transcendantales” (globales).

a.-- *Les concepts catégoriques.*

En grec ancien, “catégorie” signifie “concept (de base)”.

a.1.-- *Le concept unifié (individuel, singulier).*

Le nom propre, généralement en majuscules, est le terme utilisé pour décrire un individu unique (élément d’une collection). Singleton.

a.2.-- *Le concept privé.*

Cela fait référence à plus d’un membre d’un ensemble, mais pas à tous, -- mais à certains éléments de l’ensemble.-- Par exemple, “Certaines filles sont jolies”.

a.3.-- *Le concept universel (général).*

Un tel concept couvre tous, oui, tous les éléments possibles de la portée d’un concept.-- Par exemple, “Toutes les filles dignes du nom ...”.

Note - Pourquoi corrige-t-on “tous” par “tous les possibles” ? Parce que “tous” indique moins clairement que nous parlons de “tous les cas possibles” (copies, éléments). Qui, en l’occurrence, comprend une “collection infinie”.

Note - On a toujours su qu’en dehors de notre esprit, les choses que nous réalisons sont singulières. Mais le romantisme (fin du XVIIIe siècle et plus tard) avait un regard particulier sur tout ce qui était individuel (une culture, une personnalité, un usage populaire, etc.).

Ils ont cultivé une théorie idiographique (représentant l’unique, l’un, le singulier) des concepts. D’autre part, ils proposent (ce que l’on appelle) une théorie nomothétique des concepts (la théorie classique-traditionnelle).

Nomos” en grec ancien signifie “loi”, règle qui s’applique à tous les cas. Nomothétique” signifie “tout ce qui met l’universel (le cas échéant : le privé) au premier plan”.

Remarque : les sciences professionnelles telles que l’histoire et la géographie contiennent une très grande dose de concepts idiographiques : Napoléon, par exemple, ou l’Escaut (il n’y a pas plus d’un Napoléon ou plus d’un Escaut !).

Cfr. M. Müller/ A. Halder, Herders kleines philosophisches Wörterbuch, Basel/ Freiburg/ Wien, 1959-2, 28 (Le romantisme et sa théorie idiographique des concepts).

b.-- *Les concepts transcendants ou englobants.*

EDM 09 nous a appris que (et comment), par exemple, le concept d’être(s) est global.

Il ne faut pas confondre le “ transcendantal “ scolastique avec, par exemple, le “ transcendantal “ kantien (ce qui se situe devant toute conscience de la réalité, alors qu’il est la condition de possibilité (= présupposition) de la conscience).

Transcendantal” est une sorte d’“universel”. Tout ce qui est (est) englobe tout et tout de tout. Ceci, parce que ce n’est pas rien, mais quelque chose. Sinon, ce serait le “rien” absolu (le rien absolu).

c.-- La relation “transcendantale/catégorielle”.

Ce point a déjà été abordé *dans le document EDM 27. dans une certaine mesure*”.

a/ On dit par exemple : “Une belle fille est “quelque chose” qui...”. Dans une telle phrase, le terme “ quelque chose “ (son (sa)) a un sens, car il est en attente d’une précision catégorielle.

b/ Dire que “ une fille est quelque chose “, c’est tomber dans la redondance, -- à moins de vouloir montrer que le concept de “ quelque chose “ (être(s)) l’inclut, dans sa globalité.

Ainsi, on peut également vendre de l’humour ontologique : “Une fille est quelque chose”. Ce que, bien sûr, tout le monde sait.

II.-- Conceptualisation ontologique (transcendantale) (31/35).

O. Willmann, Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung, Kempten/Munich, 1909, 61f., mentionne la liste traditionnelle des “transcendants”.

A.-- 1. On, ens, être... À cela s’ajoute immédiatement le contenu principal de “ être(de) “, à savoir l’existence et l’essence (*EDM 25*), c’est-à-dire l’existence et l’être actuels.

2.a. Ti, aliquid, quelque chose,-- c’est-à-dire l’être, dans la mesure où il se distingue d’autre chose.

2.b. Pragma, res, chose,-- c’est-à-dire l’être, dans la mesure où il existe en soi, indépendamment de la subjectivité (*EDM 15*) ; pensez à “ réel “, actuel, et à “ réalité “, réalité.

2.c. Nous ajoutons : morphe, forma, (forme de la créature, c’est-à-dire l’être dans la mesure où il se distingue du reste par son mode d’être) - parce qu’il a son propre “être(s)” ou son essence.

Note -- Le concept de “forme”. -- Il ne faut pas confondre avec la forme mathématique spatiale, qui, par exemple en géométrie ou en mécanique, est opposée à la “substance” ou à la “matière” (substance). Ainsi : une statuette en or (statuette = forme ; or(s) = matière, substance).

L’essence ou la forme en somme, dans le cas de la statue d’or, comprend à la fois la configuration géométrique (disposition des parties) et la matière.

D’ailleurs, la forme créature a, traditionnellement, trois rôles (fonctions) :

a. En raison de sa forme, une chose a sa propre apparence (eidos ou idée), son propre “être” ;

b. cette même forme d’être contrôle que quelque chose, agit comme un principe (prémisse), c’est-à-dire.

b1. la forme est directionnelle (cybernétique) et introduit une finalité (téléologie) - une chose a une finalité parce qu’elle a une forme d’être - ;

b.2. que la forme est normative (‘metron’, mensura, maat, ou modus, maat) - une chose est régie dans son comportement (cours) par sa forme essentielle.

En résumé, la forme donne un caractère distinctif (du reste, dichotomie ou complément) et contrôle à la fois le but et le comportement.

B.-- 1. Hen, unum, l’unique.

Tout ce qui a une essence (quelque chose est, une chose est), a des similitudes et des cohérences. Voir ci-dessus *EDM 20 (métaphore : ressemblance)*, *22 (métonymie : cohésion)*, (*23synecdoque : ressemblance et/ou cohésion*).

Le fait que les concepts de “collection” et de “système” s’appliquent à tous est dû à l’unité de tous. Note : l’unité dans la multitude ! Car il y a multiplicité : toutes sortes de différences, toutes sortes d’écarts. Pourtant, notre sens de la réalité (capacité ontologique, vision de l’être) parvient à développer des points de vue unifiés. Les tropiques en sont un exemple clair.

En d’autres termes : l’être (la réalité) est identitaire. L’hénologie (théorie de l’unité) ou, mieux, l’harmologie, (théorie de l’ordre), est la branche de l’ontologie qui traite de l’unité dans la quantité ou aussi de la multiplicité dans l’unité. C’est l’une des principales prémisses de la logique.

2. Alèthes, verum,

Dans les langues anciennes, “vrai” signifie non seulement “conforme à la réalité” (vérité logique, mieux : vérité “épistémologique”), mais aussi “ce qui témoigne de l’esprit” et est donc intelligible, non absurde (vérité “ontologique”).

On distingue cette vérité ontologique de celle éthique (déontique, normative) : un comportement est “vrai” dans la mesure où il rend “vraies” les règles de comportement consciencieux, par exemple le respect, la réalité.

Gnoséologie (épistémologie)

est la discipline philosophique dont l’objet est la vérité ontologique. L’épistémologie en est une branche.

Ce que l'on appelle communément "rationalité" - à la fois dans le sens de "être doué de raison" et "être sensible/compréhensible" - trouve ici son fondement. Si la réalité - l'être - n'était pas, au sens antique, "vraie", c'est-à-dire sensible, intelligible, d'esprit, alors il ne serait pas question de toute la "rationalité" moderne. Puisque la réalité elle-même est "rationnelle" ("vraie"), elle peut être analysée rationnellement. L'esprit et la réalité vont de pair.

3. *Agathon, bonum, le bon (précieux).*

Tout ce qui est est, d'une manière ou d'une autre, susceptible d'être valorisé. En d'autres termes, dans le langage ancien, il s'agit d'un "bien" - quelque chose de valeur.

C'est d'ailleurs pour cela que nous avons défini le terme "esprit" comme l'esprit (intuitif, saisissant) et la raison (discursive, expliquant), mais aussi comme l'esprit (sentiment des valeurs).

La doctrine de la valeur ou axiologie est la branche de la philosophie dont l'objet est tout ce qui est "bon" (valeur).

Cultivé historiquement.

La liste fournie par *Willmann* (et quelque peu complétée par nous) n'est pas soudainement apparue de nulle part.

Dans son *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 1036, Willmann dit que les transcendantalistes sont nés :

(1) la philosophie des Paléopythagoriciens (*EDM 03*), qui étudiait tout ce qui est du point de vue de l'unité (identité) et de la "vérité" (intelligibilité, rationalité), points qui, pour les Pythagoriciens, étaient intimement liés (celui qui connaît l'unité-en-moins, connaît d'emblée l'essence des choses), et (2) la philosophie de l'Église catholique, qui étudiait tout ce qui est du point de vue de l'unité (identité) et de la "vérité" (intelligibilité, rationalité).

(2) la philosophie des platoniciens, qui étudient tout ce qui est, du point de vue de la valeur (le bien) et de l'être (s), points qui, pour un platonicien (s), sont liés (celui qui connaît l'être, connaît la valeur).

Le Mikrosocratiker (Kleinsocratiker) Eukleides (= Euclide) de Megara (-450/-380), l'un des rares à avoir assisté son compatriote Socrate en dernière analyse, a placé les transcendentalia "être(s), unité, vérité, bonté" au centre de sa philosophie hautement éléatique.

Existence/essence.

Being(de)" montre une dualité. *M. Heidegger, Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1953, 138, dit : "(Dans la langue de Platon) 'ousla' (essentia + existentia) peut signifier deux choses :

- (1) "Anwesen" (présence) de quelque chose qui est "présent" (donné), et
- (2) ce présent (donné) dans le "quoi" de son être ("im Was seines Aussehens").

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüges eines Denkens)*, Francfort-sur-le-Main, 1958, 118, ajoute : “C’est ici que se trouve l’origine de la distinction entre “existentia” (*note* : existence réelle) et “essentia” (*note* : être) - “Daszsein” et “Wassein”“. Les termes “existentia” et “essentia” nous ont été transmis par les scolastiques (800/1450) comme une paire d’opposés (systémique).

Modèle appliqué - Prenons les “héros” (acteurs) du roman d’aventures de l’Antiquité tardive d’*Héliodoros d’Ephèse* (= Ephesus ; entre +300 et +400), *Aithiopika* (littéralement : Histoires éthiopiennes). Une très belle histoire d’amour (platonisante) y est tissée, dont les acteurs sont Théagène et Charikléia.

Ontologiquement - et non de manière redondante - on peut poser une question double - et non “double”, car elle est une -.

(a) “Quoi”. -- “Que sont Theagenes et Charikleia ?”. Réponses possibles : “Ce sont des Grecs perdus en Egypte” ou “Ce sont les héros d’un roman d’aventure de l’Antiquité tardive”.

(b.) Ou (= que). -- “Ces héros existent-ils ?” -- Réponses possibles : “Oui, parce que le texte d’*Aithiopika* en traite (tout au long)” ou “Peut-être ne sont-ils qu’une fiction (réalité imaginée) de l’auteur d’*Aithiopika*”.

Pour résumer : (1) ce qu’est une chose et (2) si une chose est là (qu’elle est là). Platon a donc raison lorsqu’il définit le contenu du concept d’être (c’est-à-dire de tout ce qui est “réel”) comme “être là” et “être ainsi” - comme “ce qui est” et comme “ce qui est”.

“Dasz ueberhaupt etwas sei” (qu’il y a certainement quelque chose).

Note : cette phrase de Max Scheler (1874/1928 ; avec Husserl co-fondateur de la méthode phénoménologique) ne trahit pas une dualité, mais une bifoldité.

(1) On ne peut pas dire, par exemple, “ qu’il y a ...sans plus “, sauf à isoler l’existence.

(2) On ne peut pas non plus dire “... Quelque chose ...”, à moins d’en isoler l’essence. Les paléopythagoriciens parlent dans ce cas d’une “su.stoichia”, d’une dualité (paire). Bien que distincts (multiplicité), ils ne sont jamais séparés (unité).

La testabilité et ce qui va avec (*EDM 09*) en dépendent. Quelle que soit l’existence d’une chose (une essence), qu’elle soit imaginaire ou vérifiée en dehors de notre esprit, l’“existence” est toujours là.

La connaissance de l'être.

Notre compréhension de l'"être" (notre vision de la réalité) correspond à "qu'il y a quelque chose".

M. Heidegger, Sein und Zeit, I, Tübingen, 1949-6 (1927-1), 17, l'exprime ainsi : "Être humain ("dasein"), c'est (i) être (ii) d'une certaine manière, c'est-à-dire que (a) tout en étant lui-même "être", (b) l'homme comprend immédiatement "quelque chose comme être".

Dans un langage de bon sens :

(a) parce que nous existons réellement ("nous-mêmes" = essence ; "existence réelle" : existence),

(b) nous réalisons en quelque sorte - connaissons, comprenons - ce qu'est l'être en général. ("être en général" = sujet ; "ce que (c'est)" = proverbe, modèle).

En d'autres termes, parce que nous "sommes" nous-mêmes la réalité, nous avons reçu un aperçu minimal et essentiel de ce qu'est l'être.

Bien sûr, on peut reprocher à Heidegger d'essayer d'interpréter le concept d'être de manière très "réflexive" (en boucle). *EDM 04* nous a enseigné le fallibilisme paléopythagoricien (conscience de la faillibilité) : nous ne disposons pas du tout, de la totalité de la réalité, mais seulement d'échantillons (= méthode inductive).

Heidegger met d'abord fortement l'accent sur le fait que notre être-avec-les-autres-dans-le-monde est "l'accès" par excellence à une ontologie.

C'est a-priori possible. Mais le fait est et reste que nous, en tant qu'"existants" (= en tant que personnes dans ce monde), ne sommes qu'une petite partie de l'univers, l'univers, qui est un autre nom pour "la totalité de tout ce qui est".

En d'autres termes, l'"analyse existentielle" (c'est-à-dire l'analyse de notre humanité avec les autres dans le monde), en tant que base d'une ontologie, n'est qu'un échantillon parmi de nombreux autres possibles.

La pensée positive.

(1) La "pensée positive", au sens néo-apostolique, a le sens suivant : "imaginez que les choses de la vie sont bonnes, qu'elles ont du succès, et vous verrez qu'il en sera ainsi dans la réalité". Le pouvoir de nos connaissances et de nos pensées sur notre destin.

(2) Mais la "pensée positive", au XIXe siècle, a deux significations :

a. A.Comte (1798/1857 ; fondateur de "la philosophie positive" (*Positivism, EDM 16*), qui met l'accent sur les faits positifs (c'est-à-dire scientifiquement déterminables).

b. W.J.Schelling (1775/1854 ; penseur romantique), qui met l'accent sur les faits "positifs" (c'est-à-dire vérifiables par l'histoire).

Tous deux, volontairement ou non, mettent en avant l'aspect de l'"existence", inhérent à l'"être", mais ensuite principalement compris comme "existant en dehors de notre esprit".

Echantillon 6.-- digression : catégories (lieux communs). (36/42)

Nous interrompons, très brièvement, le fil conducteur. Nous nous attardons sur le fait que nous avons besoin de concepts de base (“catégories”, philosophiques ; “platitudes”, rhétoriques) pour penser (et agir).

(1) Jusqu’à présent, nous avons acquis des bases ontologiques ou des concepts fondamentaux - “être(s)”, -- vérité (signification, intelligibilité, -- “rationalité”), -- bonté (valeur), -- surtout unité (identité) -.

(2) Mais aussi bien en rhétorique, où les concepts de base sont appelés “topoi koinoi”, loci communes, lieux communs, qu’en philosophie, où ils sont appelés, depuis Aristote notamment, “katégoriai”, praedicamenta, concepts de base (pensons à la distinction entre “catégorique” et “transcendental”), nous disposons de nombreux autres concepts de base. Ils sont, en tant que concepts, de portée plus limitée, mais de contenu plus riche (*EDM 29*) que les concepts globaux (ontologiques, transcendants) et, par conséquent, beaucoup plus utiles.

Relisez maintenant *EDM 30 (englobant)* -- Les notions catégoriques (platitudes) sont des notions générales. Oui, généralement très général. De sorte que de nombreuses notions subordonnées y sont incluses. Ils ont une valeur de synthèse.

Rôle dans le processus d’apprentissage.

L’apprentissage - en particulier la philosophie de l’apprentissage et la recherche fondamentale dans les sciences professionnelles (ce que nous ferons maintenant pendant trois ans) - dépend, dans une très large mesure, de ce que l’on appelle aujourd’hui, dans la lignée de Thomas Kuhn (épistémologue), des “paradigmes”, des exemples scolaires.

Le grec ancien “para.deigma” signifie “modèle”, “parangon”. Mais il ne s’agit pas tant d’un modèle ou d’un parangon singulier ou privé, mais d’un modèle général, bien plus général que de nombreux autres modèles généraux... Nous allons expliquer brièvement comment cela fonctionne.

Exemple : Dans l’Antiquité, on a attribué, peut-être à tort, au paléopythagoricien Archytas de Taras (Archytas de Tarantum) une liste de catégories que nous retrouvons certainement chez Aristote.

A. Ding (*EDM 31*),-- ‘hupostasis’, substantia, indépendance (substance).

B. Relation (ratio,-- ‘pros ti’, relatio).

C. En plus de ces deux concepts de base, la liste contient également un certain nombre de paires de concepts.

Les voici :

1. Quantité/qualité (quantité/caractéristiques).
2. Lieu/heure,
3. Activité/ passivité (agir/ observer ou subir passivement),
4. Situs/ habitus (cette traduction latine des termes grecs est l'application habituelle (moderne : jeté dans une certaine situation, j'adopte une certaine attitude, réaction).

Remarquez combien de fois nous utilisons ces concepts et d'autres concepts de base pour expliquer quelque chose, par exemple. Ou nous les supposons : si nous disons "ça ne marche pas entre ces deux-là", nous supposons alors le concept de base de "relation" (par exemple entre deux personnes mariées).

Notez que ce n'est pas parce que nous ne mentionnons pas explicitement ces concepts fondamentaux banals que nous ne les avons pas. Ils jouent le rôle de prémisses (parfois très inconscientes, voire secrètes et insidieuses) (en langage platonicien : hypothèses ; EDM 02).

Application : Quels sont les concepts de base présupposés (supposés) dans les phrases suivantes ?

1. "Il aime voir sa femme" ;
2. "Jantje est arrivée là juste à temps".
3. "Il l'a juste laissé faire ;
4. "Jetés dans le monde moderne, nous concevons un mode de vie moderne".

Concepts et paires de concepts.

Avec R.R.Skemp, *Wiskundig denken*, Utrecht/ Anvers, 1973 (// *The Psychology of Learning Mathematics*, Penguin Books, 1971), on peut distinguer, en ce qui concerne les concepts de base, les catégories simples et les catégories composées (que Skemp appelle tantôt "structures", tantôt "schémas").

Considérons, pour la plupart avec Skemp, la plus petite forme de celle-ci, à savoir les deux leçons - grec : "dyades" -, les paires, les couples. Les Paléopythagoriciens avaient un mot pour cela : "sustoichia", systémie. Littéralement "su-", l'union de, et "-stoichia", les éléments. Il convient de noter que le terme pythagoricien "systémique" a souvent une connotation. Lorsque deux termes (éléments) d'une dualité sont à l'opposé l'un de l'autre (négatifs l'un de l'autre), nous avons alors un système au sens de paire d'opposés.

(a).-- modèles synchrones.

Les éléments sont ici simultanés.

I.-- Modèles mathématiques.

1. Regardez les éléments, un par un, de l'ensemble suivant et notez l'analogie des éléments : $(1/2, 2/4)$, $(1/3, 2/6)$, $(1/4, 2/8)$.

Ce que nous appelons avec Ed. Husserl, fondateur de la phénoménologie intentionnelle, appelait “l’identique général” dans une multiplicité de données, -- avec Georg Cantor, fondateur de la théorie moderne des ensembles, “la propriété commune d’un ensemble d’éléments”, -- avec les scolastiques du milieu du siècle “l’analogie, un type d’identités” ; est ici, dans ce cas, “est équivalent (équivalent) à”. Ainsi, par exemple, $1/2$ est équivalent à $2/4$, etc.

2. Analyse de l’analogie

Et ceci dans les séries (6,5), (2,1), (9,8), (32,31). La prémisse secrète ici est “est (une unité) plus grand que”. Résoudre de telles questions dans les mathématiques d’aujourd’hui revient à analyser les postulats. Typiquement platonique, en d’autres termes.

II. -- Modèles non-mathématiques.

1. Le couple “veau/vache, poulain/cheval, poussin/poule”.

Bien que non identiques, les paires présentées ici présentent un aspect identique, à savoir la prémisse “est jeune de”. Si l’on présuppose que la relation “est jeune de” est à l’œuvre, alors cette série apparemment obscure devient transparente, -- “vraie”, c’est-à-dire sensible, compréhensible, “rationnelle”.

2. Le couple “Anvers/ Belgique, Marseille/ France, Rotterdam/ Pays-Bas”.

Cela montre, en conscience de la prémisse secrète, le trait “est port de”. Le point d’interrogation réside dans le fait que, dans ces séquences, la caractéristique commune, qui est préfixée, est dissimulée.

(b). -- Modèles diachroniques.

Ici, les éléments ne sont pas simultanés, mais se succèdent.

Les processus - grec ancien : “kinèseis” (“kinèsis” au singulier), latin : “motus”, parcours - peuvent être considérés comme des applications des systèmes.

1. “Notre collègue est le successeur du précédent directeur” (successeur de),

2. “Cette pierre froide, là-bas, au soleil du matin, devient chaude” (le froid se transforme en son négatif (opposé), le chaud),

3. “Soudain, Erna est tombée de la haute montagne dans les profondeurs” (hauteur/profondeur).

Note -- En mathématiques et plus généralement en logique (mathématiques théorisées), ce “ processus “ est appelé transformation, au cœur du concept de “ fonction “.

Portée informative.

Nous avons maintes fois rencontré des concepts généraux, des catégories, des platitudes. Quelle valeur d’apprentissage ont de tels concepts de base - souvent purement préconçus - ?

a. --Retourner l'information.

De manière régressive, nous sommes ici confrontés à une induction sommative.

(i) Tout d'abord, on parcourt un ensemble de données (les éléments d'une collection) une par une, en retrouvant, à chaque fois, précisément la même propriété (caractéristique). Pensez à un enseignant qui vérifie s'il a bien corrigé tous les cahiers.

(ii) On peut alors dire :

1/ "Chaque élément - chaque échantillon - a la même caractéristique" (le professeur : "chaque copie est améliorée") ;

2/ "Tous les éléments ensemble ont la même propriété (le professeur : "toutes les copies sont améliorées").

Le processus de réflexion "de chacun à tous ensemble" est appelé généralisation résumante (= induction sommative). Ou encore : à partir de tous les échantillons, on conclut à la collectivité de ces échantillons. Il est essentiel de résumer.

b.-- Transmettre des informations.

Progressivement, cette rétrospection se transforme en une "prolèpsis", une "anticipatio" ou une "prolèmma", une anticipation de ce que sera l'avenir, sur les mêmes données. Les anciens stoïciens (-320+) et épicuriens (-320+) appelaient "anticipation" une caractéristique commune à une série d'expériences. Une fois que l'on a saisi une telle catégorie ou collection de catégories, on dispose désormais d'un paradigme, d'un modèle déjà préexistant, qui est valable pour les cas à venir.

Skemp, o.c., 41v., mentionne la différence majeure (et donc le caractère distinctif) des résultats d'apprentissage. Lors d'un concours sur la mémorisation immédiate de données, dans lequel un groupe a abordé l'exercice de mémoire sans lieux communs et l'autre avec lieux communs, les résultats suivants ont été obtenus : sans : 32% ; avec : 69%.

C'est ce qu'on appelle l'heuristique ou la valeur de recherche.

Conclusion : -- Résumer (induction sommative) et avoir un paradigme (anticipation heuristique) constituent ensemble l'information propre aux concepts de base.

Une application philosophique.

Un schéma (concept composite) de l'histoire culturelle et philosophique est une chose précieuse.

(i) L'histoire peut être comprise comme une série de transformations d'éléments (par exemple, les enseignements des philosophes).

(ii) Mais le choix des éléments en question diffère d'un ténor philosophique à l'autre... Ainsi, les modernes choisissent des ténors différents des postmodernes.

D'ailleurs, après l'Antiquité (-600/+600) et le Moyen Âge (800/1450), la modernité émerge après +/- 1450. Si l'on prend les Beatniks américains comme norme, alors la postmodernité émerge vers 1950. -- Comparons maintenant les deux schémas historiques.

(a) *Le schéma moderne.*

Un ensemble de présupposés a conduit les Modernes à valoriser, voire à promouvoir exclusivement, la science professionnelle et la recherche fondamentale en science professionnelle en particulier.

a. *La philosophie antique.*

Puisque, aux yeux du rationaliste éclairé, un Thalès de Milet (*EDM 05*) commence à penser "rationnellement" - il n'est pas seulement le premier philosophe mais s'intéresse aussi à toutes sortes de sciences professionnelles -, on le prend pour le début du "rationalisme antique", dans la mesure où il "démystifie" (dépouille les mythes) et raisonne "terrestre". -- Ceci de -600 à +600.

b. *La philosophie médiévale.*

De 800 à 1450, en Occident du moins, l'Église a dominé la pensée, de manière notable et fortement persécutrice. Il s'est aligné avant tout sur des modes de pensée religieux (pythagorisme, platonisme, mais aussi Stoa) et même "théosophiques" (*EDM 04*), c'est-à-dire magico-mystiques, comme le néo-platonisme dans ses variantes.

Pour cette dernière raison en particulier, le Moyen Âge est plutôt méprisé, voire ridiculisé, par les modernistes, à l'exception des romantiques (par exemple en tant que "Moyen Âge sombre").

Cela n'empêche pas la scolastique, avec toutes sortes d'autres transformations vivantes (rétablissements), par exemple le néothomisme (d'après S. Thomas d'Aquin (1225/1274), figure de proue de la pensée du Moyen Âge), de survivre jusqu'à nos jours et d'être appréciée, entre autres par le Vatican, comme la philosophie par excellence. Ceci, contre les "Lumières".

c. *La philosophie moderne.*

Les sciences modernes naissantes - la physique mathématique en premier lieu en tant que science "exacte" - pensent à Copernic, le chanoine polonais, qui a fondé l'héliocentrisme (1473/1543), à Tycho Brahe (1546/1601 ; le professeur de Kepler) ; connu pour son Introduction à la "nouvelle" astronomie (1588/1602) et Johannes Kepler (1571/1630 ; cosmologie), surtout Galileo Galilei (1564/1642 ; science exacte) - a fondé, soudainement, au milieu des incertitudes de la fin du Moyen Âge (avec le scepticisme nécessaire), des certitudes.

Dans la même veine, René Descartes (Lat. : Cartesius ; 1596/1650) a relancé la philosophie.--

John Locke (1632/1704 ; père, au sens strict, des Lumières (= les Lumières, die Aufklärung, the Enlightenment)) suit les mêmes traces, mais cela vaut surtout pour les pays anglo-saxons. Le nom de “rationalisme” est lié à l’importance considérable accordée à la “raison”, à la capacité terrestre de raisonner, à la raison agissant comme une norme, à la place de l’autorité de l’Église, et entrant régulièrement en conflit avec la “foi”. Depuis le XVIIIe siècle, nous vivons dans un climat “éclairé” de plus en plus radical. Dans le domaine de l’éducation, l’expression “les lumières après le sombre Moyen Âge” est apparue.

Conclusion -- Après la “croyance” mythique, oui, magique-mystique, la “raison” démythifiée, oui, anti-mystique (le mot n’est pas pris au sens large de la philosophie, mais au sens étroit des Lumières). Voici l’hypothèse (l’ensemble des prémisses) avec le schéma culturel-historique propre à la modernité (c’est-à-dire la culture moderne). Les concepts de “raison” et de “rationnel”, par exemple, sont des “catégories” et, en même temps, des platitudes de la modernité. Dans l’immédiat, le schéma en trois phases décrit ci-dessus est une sorte de “paradigme historique”.

(b).-- Le schéma postmoderne.

Partant de présupposés partiellement différents, notamment en ce qui concerne la “raison” et la “rationalité” (dont on connaît à la fois les limites et surtout les erreurs (pensez à la pollution environnementale causée par les sciences professionnelles appliquées)), ainsi que l’accent mis sur la vie - éventuellement pré-scientifique - qualifiée d’irrationnelle par les Lumières, et sur le côté magique-mystique de cette même vie, les postmodernes parviennent à un schéma culturel-historique différent.

(1) Un peu retenu au-dessus du schéma illuminé.

(2) Mais des correctifs sont insérés. Nous soulignons, brièvement, deux ajouts.

a. Pensée archaïque (= primitive) (EDM 03).

L’ethnologie découvre peu à peu un stade pré-rationnel de pensée et de vie où prédomine la vie naturelle, soutenue par la magie et le mysticisme et racontée dans les mythes (EDM 05).

Alors que l’esprit éclairé rejette cette idée comme étant pré-rationnelle, voire irrationnelle, la postmodernité la considère comme une autre forme de “raison”, non moins valable. *Cfr EDM 18 : point de vue transempirique ou transrationnel.*

b. La pensée orientale (orientalisme).

Depuis un certain nombre de beatniks (1950+), aux États-Unis, les philosophies orientales - indiennes, chinoises, japonaises - ont reçu une grande autorité.

On pense par exemple à l'hindouisme et au bouddhisme (par exemple le bouddhisme zen), ainsi qu'au tantrisme (Tibet). Pour l'illuministe, le "pré-rationnel", oui, "irrationnel" (et donc invalide, à moins que ce ne soit de la poésie) ; mais pour le postmoderne, c'est à la fois une forme différente de rationalité et un correctif béatifique à la vie "rationnelle-éclairée" unilatérale.

Conclusion -

(a). Le penseur moderne, depuis Descartes et Locke, tente de sortir du "bourbier des religions" en utilisant la science et la raison comme principes directeurs de la vie.

(b). Le penseur postmoderne, quant à lui, tente de sortir du "marasme du 'rationalisme'" en "repoussant les limites".

Alors que le rationaliste est exclusif de la raison (scientifique et "philosophique"), le postmoderne est inclusif : les choses qui sont "rationnellement" (au sens des Lumières) inacceptables et peuvent être éradiquées (pensez aux persécutions religieuses du marxisme dans les pays communistes) lui apparaissent comme n'étant pas si "irrationnelles" et méprisables.

Au contraire, en supprimant délibérément ou ... en supprimant consciemment ou... le rationalisme éclairé des temps modernes a violé l'intégrité globale de l'homme et, en même temps, a inhibé les "potentialités" des couches profondes de l'homme. D'où le sentiment de profonde incomplétude et d'opacité de la vie "rationnelle", depuis l'industrialisation, par exemple.

Encore une fois : nouvelles catégories, nouvelles platitudes, nouveaux paradigmes ! En bref : une nouvelle hypothèse, en termes platoniciens. Et donc aussi un nouveau paradigme culturel-historique.

Remarque théorique sur le modèle.

EDM 38 nous a appris que la résolution de problèmes mathématiques peut impliquer la découverte de propriétés communes telles que des prémisses (secrètes).

Eh bien, quelque chose de similaire se produit ici.

1/ L'original est l'inconnu qui devient le sujet de la phrase.

2/ Le modèle est le connu, qui fournit des informations sur l'original, soit en lui ressemblant (*modèle métaphorique* ; EDM 21), soit en lui étant apparenté (*modèle métonymique* ; EDM 22).

Les deux schémas historico-culturels sont des modèles qui nous informent sur leurs originaux (prémisses modernes, prémisses postmodernes). La modernité et la postmodernité sont représentées dans ces schémas.

Exemple 7.-- Les modalités aléthiques (“physiques”). (43/49).

Nous reprenons le fil de l’exposition à la page EDM 35.

Nous disposons maintenant des concepts ontologiques de base (et de la notion de catégories (voir digression)) - sont(ont), avec son contenu,-- un, vrai (significatif) et bon (précieux). Mais nous pouvons également adopter une vision “modale” du concept de “réalité” et acquérir un regard sur “les modalités”.

On distingue :

(1) les modalités aléthiques ou physiques, c’est-à-dire le réel, d’une part, et, d’autre part, un certain nombre de modalités, qui introduisent une notion de la “manière” dont quelque chose peut être “réel”. Ce sont, à proprement parler, des “modalités” (des modalités ontologiques, donc).

Les plus importants du point de vue aléthique sont “possible” (par opposition à “impossible”, qui est la négation) et “nécessaire” (par opposition à “non nécessaire” ou, également, “accidentel” ou “contingent”, ainsi que “nécessairement pas” (impossible)).

(2) Une distinction est également faite entre les modalités éthiques (morales), à savoir “obligatoire (doit) / non obligatoire (peut) / non obligatoire (peut, ne peut pas)”. En bref : “doit / peut / ne peut pas”. Ces modalités morales seront examinées plus loin.

Les modalités aléthiques portent ce nom parce qu’elles expriment des “alèthes” (verum, vrai) au sens logique. Ils sont appelés “physiques” parce qu’ils désignent la réalité comme étant réalisée ou réalisable, respectivement irréalisable.

A -- l’usage des mots.

Dans le langage courant, le terme “modalité” désigne des parties, des aspects de quelque chose.

(i) Il y a donc quelque chose.

(ii) Il existe des parties ou des aspects de cette chose : ce sont des “modalités” de celle-ci.

Modèle appliqué. -- Juridiquement (légalement) parlant : un acte juridique - par exemple un contrat de mariage - comporte une “clause” qui lui est ajoutée en tant qu’aspect ou élément. C’en est une modalité.

Modalités de la parole (grammaire).

Prenons, à titre d’exemple, G.S. Overdiep, *Modern Dutch Grammar*, Zwolle, 1928, 13ff. Une distinction est faite entre les modalités objectives et subjectives.

a.-- Modalités objectives.

Une déclaration de faits est donnée dans un jugement.

a.1.- - Phrase singulière.

i. Dubitativus, doute exprimant la modalité : “Une fille tomberait-elle d’un arbre ?”.

- ii. Interrogativus, modalité interrogative : “Y a-t-il une fille qui tombe de l’arbre ?”.
- iii. Potentialis, possibilité exprimant la modalité :
“Il est possible (probable, probable) qu’une fille tombe de l’arbre”.
- iv. Realis, modalité factuelle indiquant
“Une fille tombe de l’arbre”.

a.2.-- Phrase composée (ou complète).

- i. Conditionalis, modalité exprimant une condition : “ Dans ce cas (ou : si ..., alors) une fille tombe de l’arbre “.
- ii. Irréel, non factuel exprimant la modalité : “ Dans ce cas impossible, une fille tombe de l’arbre “.
- iii. Concessivus (concession) : “Bien que cela semble impossible, une fille tombe de l’arbre”.

Note : EDM 37 nous a appris que les catégories (= concepts de base) ne doivent pas nécessairement être exprimées, mais que, en tant qu’hypothèses (présuppositions), elles sont actives et informatives. Il en va de même pour les modalités : de nombreux utilisateurs de la langue ne connaissent pas le terme (et la théorie qui l’entoure) de “modalité”. Pourtant, ils en parlent comme si elle leur était radicalement familière. Cela ressort clairement des phrases ci-dessus. Les modalités sont surtout des prépositions cachées - parfois insidieusement cachées - dans notre utilisation de la langue. La méthode hypothétique platonicienne (*EDM 02*) est excellente pour les exposer.

Note -- D’autres langues parlent directement des verbes, qui représentent les modalités, c’est-à-dire “doit”, “ne doit pas” ou “peut”, “ne peut pas” (ce qui est éthique) ou “peut”, “ne peut pas” (possible, non possible) (ce qui est aléthique ou physique). Dans ce cas, il ne s’agit pas de modalités cachées (et présupposées), mais de modalités explicites.

b. -- Modalités subjectives.

Overdiep dit que l’on exprime une attitude subjective - une interprétation ou un sens. Ainsi les modalités du sentiment.

Modèle appliqué. -- L’optativus ou phrase de souhait : “Si une fille tombe de l’arbre”. Mais il y a plus : la surprise, le favoritisme ou l’hostilité, l’approbation ou la contrariété, le calme ou l’excitation, etc. sont soit explicitement omis, soit au subjonctif.

Ces modalités relèvent plutôt du domaine de nos jugements de valeur.

Modalités logistiques.

La logique ou logique du calcul, qui existe depuis le siècle dernier, se divise en plusieurs branches.

(1) La logique "classique".

Elle est dite " bivalente " : elle ne connaît, par rapport aux jugements (aussi : énoncés, propositions, -- d'où les logiques propositionnelles), que deux valeurs (*EDM* 33 : le bien, qui est interprété ici en " valeurs " logistiques), à savoir les jugements " vrais " et les jugements " non-vrais " (" faux ").

À propos : les anciens stoïciens (= Stoïciens, Stoïques ; de Zénon de Kition (Lat. : Zénon de Citium ; +/- -336/-264)) ont élaboré leur propre logique, qui diffère plutôt de la logique pythagoricienne-platonicienne ; ils ont travaillé avec les valeurs de validité logique "vrai/faux". Par exemple : "La ville de Rome existe" (si elle est vérifiable, cette phrase est vraie) ; "La ville de Rome n'existe pas" (si elle est falsifiable, cette phrase est fausse).

(2) La logique "modale".

En plus des valeurs "vrai/faux", il possède les valeurs "possible/nécessaire". Des choses avec lesquelles Aristote travaillait déjà.

Conclusion - Le langage actuel de la logique computationnelle montre clairement qu'un minimum de notions ontologiques sont soit explicitement employées, soit explicitement présupposées. Il s'agit donc ici de la "bonté" (valeur) ontologique.

Mais l'utilisation des modalités a également une origine et une essence ontologiques.

On comprend mieux maintenant pourquoi, à tout prix, pour toute logique et ses applications, on présuppose l'ontologie : cette ontologie est - explicitement ou non, avec ou sans consentement - présupposée dans le langage logique. Faisons-le donc de manière très explicite et avouée.

B.-- Le langage ontologique.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, réduit catégoriquement les nombreuses modalités (logiquement parlant) à la nécessité et aux négations (dénis) qui lui sont associées : nécessaire et (i) non nécessaire ou (ii) nécessairement non.

Identitive : une identité (être, forme d'être, être(s)) est vécue soit comme nécessaire, soit comme nécessaire sans nécessité.

Note -- Les termes " problématique " (possible/impossible), " assertorique " (réel/impossible) et " apodictique " (nécessaire), selon Jacoby, mélangent les modalités logiques (nécessaire, possible, impossible) et ontologiques (réel, possible (accidentel, non-nécessaire), irréel) et brouillent leur analyse.

Dieu était considéré comme nécessaire, ses "idées" comme possibles et le monde actuel comme réel. D'où la liste traditionnelle des modalités.

Le terme “peut-être”, “probablement”.

Nous sommes ici confrontés à une sous-modalité de la “possibilité”. Nous commençons par une description situationnelle d’une possibilité sous la forme d’une probabilité. Ceci, pour que la question soit ressentie de manière très vive.

La phrase “Il est probable que la “Cicciolina nue” (*note* : Ilona Staller, star du porno en Italie mais d’origine hongroise, membre du Parti radical, depuis juin 1987 représentante du peuple) - à cause de sa performance nue à Viareggio, près de Pise, le 19.06.1987 - sera traduite en justice “pour atteinte aux bonnes mœurs”.

D’ailleurs, la Cicciolina est une figure paradoxale. Devant la télévision, elle a affirmé être une catholique qui, bien qu’elle n’assiste pas toujours à la messe du dimanche, se confesse néanmoins chaque semaine. Mais elle est convaincue que les tabous (elle est contre la méta-physique classique, qui fonde de tels tabous) sur le sexe sont fondamentalement de l’hypocrisie.

Elle a certainement un argument pour cela : chaque fois que, par le passé, elle a été confrontée à un procès quelque part, elle a menacé de révéler les noms de partenaires sexuels célèbres. Le procès n’a pas abouti.

De plus, le spectacle de Viareggio a attiré un flot de places réservées, dont de nombreux journalistes - à tel point que les organisateurs du spectacle ont dû chercher une salle beaucoup plus grande que le Il Gabbiano (La Mouette), où la star du porno se produisait régulièrement - et parmi les politiciens locaux, un conseiller municipal socialiste s’est rangé de son côté.

Mais il existe des contre-arguments : l’article 528 du code pénal italien interdit les “exhibitions immorales” ; parmi les politiciens locaux, tant les communistes que les chrétiens-démocrates ont voté contre elle ; un groupe de pression italien “pour la défense des valeurs morales” a annoncé qu’il ferait “tout son possible” pour empêcher “Cicciolina nue” de siéger effectivement au Parlement.

Voici une (trop) brève description de la situation.

Quelle est l’issue logique d’une telle situation (qui a, bien entendu, évolué entre-temps) ? Nous sommes immobiles devant un différentiel (gamma, gamme) de possibilités : Il est, - très (extrêmement), vraiment, peu, pas du tout, probable que “Cicciolina nu” ait un procès. Ou encore : il semble que... etc.

Remarque : dans ce cas, nous sommes face à une situation que l'on estime et dont on déduit (dérive). Si l'on veut, hypothétiquement : "si (= étant donné) tous les éléments de la situation totale, alors très (extrêmement), réel ou non, du tout probable que la Cicciolina subira un procès". - Si l'on appelle " dialectique " - avec Platon - le fait de déduire des inférences logiques à partir de propositions, il s'agit alors d'une dialectique situationnelle ou, plus largement, historique (déduisant des situations historiques). Cf. EDM 02.

L'interprétation d'un terme tel que "probablement".

Ce qui vient d'être dit semble abstrait, voire étranger à la vie. Pourtant, ce n'est pas le cas !

Échant. bibl. : John Cohen, *Chance, Skill and Luck (The Psychology of Guessing and Gambling)*, Utr./ Antw., 1965, 165v.

a. Le test d'interprétation

Il est interprété par des filles de dix ans.

Donné : "Que signifie la phrase "Il va probablement pleuvoir" ?

Question : la signification correcte, notamment de l'adverbe "probablement".

b. Les résultats.

Voici quelques réponses.

Fille 1. - "Le mot "probablement" signifie qu'il pourrait ou qu'il va peut-être pleuvoir. Ou encore : qu'il est très probable ou qu'il ne pleuvra pas".

Fille 2.a. "Il est très probable qu'il pleuve.-- Je suppose qu'il pleuvra (...).-- Je ne suis pas sûr qu'il pleuve (...).-- Je ne sais pas s'il pleuvra oui ou non.-- Je crois qu'il pleuvra".

Fille 2.b. "Il pourrait pleuvoir.-- Je pense qu'il pleuvra.-- Je suis sûr qu'il pleuvra.- - Je doute qu'il pleuve".

Fille 3. "Il pourrait pleuvoir abondamment. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs. -- Ce serait amusant : vous apprécierez probablement. Il va probablement venir te chercher".

Note -- Les organisateurs du test n'ont probablement pas tenu compte du fait que la question est ambiguë :

(i) que signifie l'expression (...) et

(ii) ce que vous en pensez personnellement : "Va-t-il pleuvoir ou non ?". En tout cas, les enfants ont réalisé ces deux interprétations, comme le montrent les réponses.

Induction statistique.

Les résultats sont des échantillons. Si on les résume (*induction sommative ; EDM 39*), on arrive à des pourcentages (sous-ensembles)).

(i) Environ la moitié des filles ont interprété la phrase comme "Il est plus probable que non qu'il pleuve".

(ii) environ quarante-cinq pour cent disent : “Il est presque certain, mais pas tout à fait certain, qu’il va pleuvoir”.

(iii) Environ cinq pour cent : “Autant qu’il pleuve ou qu’il ne pleuve pas”.

Le groupe 1 estime correctement : “il est plus probable que”.

Le groupe 2 a surestimé : “ presque mais pas tout à fait sûr que c’est “.

Le groupe 3 sous-estime : “ Autant le faire que ne pas le faire “.

Là encore, un différentiel ou une fourchette qui va de la sous-estimation à la surestimation.

À propos : si le résultat de l’échantillonnage conjoint était de cent pour cent (“tous les éléments de l’ensemble total”), on dirait “induction universelle” ; maintenant, cependant, il n’est pas de cent pour cent (certains éléments de l’ensemble total ; sous-ensemble) ; on dit donc “induction statistique”.

Note - Ce test ne s’applique pas à une situation, mais à des mots (test linguistique). Ici, on déduit des mots ce que doit être l’interprétation. Seuls les mots sont séparés de la situation totale de la vie. La dialectique ne se réfère plus qu’à la langue.

Le terme “impossible” ou “absurde”.

Les mathématiciens, en particulier, utilisent le terme “incongruité”. Examinons un instant cette modalité.

Modèle appliqué... “Carré rond”.

Comment prouver qu’une telle chose peut être dite avec des mots (nominalement), mais ne peut pas être réellement pensée (réellement) ? En d’autres termes, on parle des termes contradictoires, mais on ne peut pas les penser comme réels.

Ch. Lahr, Logique, 495, explique.

Lahr divise la totalité verbale ou nominale en ses parties.

a. Surface : si l’on suppose que la surface est une surface, alors on détermine seulement que les deux ronds (cercle) “n” carrés, les deux, sont une surface .

b.1. Forme géométrique des lignes : la ligne circulaire ne peut pas être combinée avec les quatre lignes droites du carré (preuve 1).

b.2. Longueur des lignes tracées à partir du centre et du cercle (rond) et du carré : avec le cercle, elles ont toutes la même longueur (rayons) ; avec le carré, elles sont différentes (ce qui est contradictoire ou radicalement opposé à “toutes égales”).

B. Russell, en 1905, dit : “Il est faux qu’il existe un et un seul x qui est à la fois rond et carré”. (*D. Vernant, Introduction à la Phil. d.l. logique, 94*).

Essayez de prouver que la douleur non ressentie ou l’infini réel sont également impossibles. Qu’ils contiennent une contradiction interne.

Mod. appl. -- “Deux plus deux font par exemple cinq”. -- Comment prouver - le mot “prouver” est lourd - que c’est “impossible” (impensable, incongru, absurde) ?

a. Décris-le.

i. Nominalement (“nomina”, en latin, signifie “noms”, c’est-à-dire des sons, des “mots”), c’est possible : dire “Deux plus deux font cinq (par exemple)” ne pose aucun problème.

ii. Le réel (= factuel ; cfr ‘res’ comme réalité objective ; *EDM 31*) est autre chose :

ii.a. “deux plus deux” et (v.b.) “cinq” en même temps, mais en tant que concepts séparés,-- cela va ;

ii.b. mais penser à “deux plus deux” comme à “cinq” (par exemple), c’est-à-dire comme à la somme des deux termes séparés, -- ce n’est pas possible.

b. Id :

A supposer que “deux plus deux fassent finalement cinq” (= contre-modèle), il s’ensuivrait que les nombres et les opérations sur les nombres n’auraient plus aucune identité (sous-divisibilité). Ils ne seraient pas identifiables. Il s’ensuivrait, à juste titre, que, par exemple, “deux plus deux peuvent aussi faire sept”, que “trente-cinq plus deux peuvent aussi faire cent trente”.

Raison : si un point d’identité peut être fissuré, il peut l’être aussi dans tous les autres cas (une collection a, ici, une dualité (complémentarité)). Si, dans une collection universelle - de nombres, par exemple - un élément perd son identité, tous les autres la perdent aussitôt, car ils forment un seul système (cohésion). Eh bien, c’est fissuré ici, dans cette agrégation absurde.

c. Paléopythagore.

Les connaisseurs de l’antiquité - par exemple W. Jaeger - nous disent que, à partir du paléopythagorisme, le concept d’“harmonie”, c’est-à-dire d’interconnexion, - également de “cohérence” sans contradiction (contradiction), devient l’un des concepts fondamentaux (“catégories” ; *EDM 36*) de la pensée et de la vie grecques antiques (par exemple dans l’art grec). Eh bien, vu de cette façon, “deux plus deux égal quatre” est harmonieux, mais par exemple “deux plus deux égal par exemple cinq” est disharmonieux. Ils ne peuvent pas - les parties, c’est-à-dire - être réunis sans contradiction en une totalité, appelée de nos jours “système”.

Note -- On dit aussi - pour l’“harmonie” pythagoricienne - “cohérence”, c’est-à-dire absence de contradiction, absence de contradiction.

Conclusion - Nous avons vu deux exemples de ce que Reichenbach appelle “test logique” (*EDM 16*).

Echantillon 8.-- L'être(s) et le néant. (50/57)

Nous nous écarterons - pour un instant - des modalités au sens strict, pour nous attarder sur ce qui - selon certains penseurs - est aussi une "modalité" (peut-être d'une partie de tout ce qui est, peut-être de tout ce qui est), à savoir le "rien".

a.-- La doctrine traditionnelle

Échant. bibl. : Désiré Mercier, *Logique*, Louvain, Paris, 1922-7, 107s.

En latin, "rien" se dit "nihil" ou "nil".

(1) La thèse classique en la matière

Il s'agit de : **a.** il y a tout ce qui est (= l'être(de)) ; **b.** en dehors de cet "être(de)", il n'y a absolument rien (en langage des affaires ou réel) ; on dit aussi en langage nominal (purement verbal) : "en dehors de l'être(de), il n'y a que le rien absolu" (en pensant explicitement que ce "rien absolu" est en fait le "rien absolu" (*EDM 09* : "l'être(de) est transcendantal"). Après tout, "son(de)" est tout ce qui n'est pas rien. Le néant absolu - pour utiliser ce terme nominal qui n'est qu'une figure de style - n'est nulle part et ... à trouver (*EDM 09*).

(2) Le théorème classique

C'était plus loin : il y a ce qu'on peut appeler le "néant relatif ou relatif" (par opposition au "néant absolu ou absolu"). Au sein de ce néant relatif, on distingue, essentiellement, deux types.

i. Nihil negativum (ne rien nier).

On nie l'être (ne jamais être absolu).

Appl. mod. -- Quelqu'un cherche "quelque chose" dans une pièce et trouve (ne trouve) "rien". Il/elle dit : "Il n'y a rien dans cette pièce". Il s'agit clairement d'un rien relatif : on ne trouve rien de spécial, -- par exemple aucun objet (remarquez la négation de "objets" : "pas" d'objets) -- Strictement ontologiquement, il y a quelque chose : de l'air, -- peut-être des bactéries dans cet air, etc. Alors on dit : "Cette pièce est vide".

ii. Nihil privativum (ne rien voler).

On nie l'existence. Mais alors "être", qui, normalement, idéalement, devrait ("devrait") être là.

Modèle appliqué - Tout ce qui est mauvais - le mal physique (par exemple, une catastrophe naturelle) ou le mal éthique (moral) (le péché, le manque de scrupules) - est le fait que quelque chose qui aurait dû être là n'est pas là, à savoir le bien (la valeur) physique ou éthique. Le privé n'exprime pas la déception ("frustration"). "Il n'y a rien ici que nous attendions". C'est une valeur négative.

Digression.

Échant. bibl. :

-- O. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, Bruxelles, Mardaga, 1983, 92ss.

-- B. Russell, dans ses *Principes de mathématiques*, Londres, 1937-2.

Russell souligne qu'il y a une contradiction évidente ("incohérence") à affirmer qu'un objet appelé "A" n'a pas d'"être". "L'expression 'A n'est pas', par exemple, doit toujours être soit fausse, soit dénuée de sens". Argument de l'absurde : si A n'était rien (= le contrefactuel), la phrase "A n'est pas" ne pourrait même pas être prononcée. Car "A n'est pas" implique qu'il existe (i) un terme "A", (ii) dont l'être est nié.

Conséquence : "A est" -- Commentaire de Vernant : parler d'un objet (= appeler cet objet par exemple "A") semble possible si et seulement si cet objet possède un minimum d'"être".

À moins, dit-il, de réinterpréter les termes comme un "flatus vocis" (un simple déplacement d'air au moyen de la voix ; autrement dit, purement nominal).

Note.-- Les théologies classiques disent à plusieurs reprises (et les catéchismes traditionnels immédiatement) : "Dieu crée tout à partir de rien".

En effet, la divinité biblique (monothéiste stricte) - Yahvé, Trinité déclare que :

(i) Dieu crée (fait "être") tout ce qui est en dehors de lui et

(ii) que rien en dehors de Lui n'est créé.

Ici encore, nous avons une expression nominale "Dieu crée tout à partir de Lui-même, c'est-à-dire rien en dehors de Lui". "Tout de lui-même" est factuel (réel) ; "rien en dehors de lui" est également factuel.- "De rien" est nominal.

Il convient de noter qu'il s'agit en réalité de créationnisme et pas nécessairement d'émanatisme (la proposition selon laquelle tout ce qui existe en dehors de Dieu, par nécessité et au-delà de son libre arbitre, "découle de lui" ("ekroè", emanatio, écoulement).

Notons qu'il n'est pas dit que "Dieu a créé ou crée tout être", car il ne crée que ce qui est extérieur à lui ; il est lui-même increé.

Cela n'empêche pas non plus les êtres créés, surtout ceux qui sont libres et indépendants ("autonomes"), de posséder une véritable "créativité". La création est une "participation" à la créativité de Dieu.

Conclusion - Dieu crée tout à partir de rien - à l'extérieur - de lui-même, c'est-à-dire à partir de son propre être infini.

b.-- Le langage nonontologique.

Il existe aujourd'hui plusieurs façons de parler, qui s'écartent de la langue classique... Nous en prenons quelques exemples.

b.1.-- Le langage psychanalytique.

Une partie des adeptes (et des interprètes) de S. Freud (1856/ 1939 ; fondateur de la psychanalyse) s'exprime comme suit : “ La vie, dont l'un des noyaux, peut-être même le noyau lui-même, est l'“ eros “, l'érotisme (au sens large, de sorte que même un bébé vivrait par un certain “ érotisme “), est essentiellement et d'emblée marquée par la “ nullité “, voire l'“ annihilation “. Cela se manifeste, depuis les profondeurs de l'inconscient et/ou du subconscient, par :

- i. pulsion de mort” (“Todestrieb”, le désir de se tuer) et
- ii. le désir de tuer autrui (par exemple, mutiler, blesser, etc.) ; ce qu'on appelle “attaque” ou “agression”. Cfr. *Ch. Rycroft, Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, 1972, 132.

G. Bataille (1897/1962).

R. Devos, *De tranen van Eros* (De tranen van Eros : une introduction à Georges Bataille), in : *Streven* 1987 (juillet), 933/935, note que dans le dernier roman de G. Bataille, *Les larmes d'Eros* (Nijmegen, 1986), la proposition suivante résonne : “Eros et ‘thanatos’ (le mot grec ancien pour ‘mort’) existent ensemble. Le plaisir et la tristesse - par exemple - existent ensemble : le plaisir est la tristesse et la tristesse est, quelque part, le plaisir. “Dans l'érotisme, ce qui est (ce qu'on appelle la vie) n'acquiert son sens que par le franchissement par cet être de la frontière vers ce qui n'est pas (ce qu'on appelle la mort)”.

Telle est la thèse de Bataille, qui était déjà un partisan de Nietzsche en 1923.

Selon Bataille, la vie, fortement érotisée, est insupportable car elle conduit à la mort. Il pense que l'on peut vérifier une telle thèse à travers l'art et son histoire, depuis ses origines jusqu'au surréalisme (un mouvement d'art et de vie, qui a débuté +/- 1924 et survit jusqu'à aujourd'hui).

Note -- Il est immédiatement clair qu'exprimer la vie par “ce qui est” et la mort par “ce qui n'est pas” revient à une métaphore ontologisante, -- une figure de style, qui ne peut pas avoir de sens ontologique, mais seulement familier (et encore). Une certaine frustration - voir nihil privativum - s'exprime dans un tel discours. Rien de plus.

En langage courant, cela peut ressembler à ceci : “La vie se termine dans le ‘rien’, dans le ‘néant’, dans le ‘néant de la mort’ (c’est ainsi que parlent les déçus et les aigris, avec ressentiment). C’est le néant privé des jugements de valeur négatifs. Si nécessaire, converti en théories. Dans ce que l’on peut appeler la “pensée négative” (*EDM* 35).

b.2. -Un temps de vie déçu.

On l’entend parfois proclamer ainsi : “Le passé n’est plus ; le futur n’est pas encore ; le maintenant est une sorte de frontière zéro entre les deux”. En langage heideggerien : les trois extrêmes temporels sont exprimés en termes négatifs. Il est donc clair que le fait de qualifier la frontière actuelle de frontière zéro est une figure de style. En fait, le maintenant peut être un moment de malheur ou de mauvais calcul, mais il ne s’agit pas d’une limite zéro au sens strict du terme. On ne vit pas à travers le “zéro” absolu (en tant que limite pure). Il y a au moins une durée minimale.

Cfr *B. Kuznetzov. C. Fawcett/ R.S. Cohen, ed., Reason and Being*, Dordrecht, 1986.

Circonstanciel : “ La vie est trois fois “rien” : le passé est maintenant “rien” ; le futur est maintenant “rien” ; le maintenant est “rien” “.

b.3.-- Le “rien” heideggerien.

Échant. bibl. : *R. Regvald, Heidegger et le problème du néant*, Dordrecht, 1987.

Le “néant”, dans un certain usage du langage de Heidegger (1889/1976 ; penseur existentiel nazi), est appelé “das ganz andere zum Seienden” (le complètement différent par rapport à l’être). Dans la mesure où l’on peut comprendre Heidegger, avec ses profondeurs et sa poétique, cela semble se résumer à ceci : au sein de la réalité (“das Sein”), -- oui, dans l’être même de cette réalité, il y a en quelque sorte une sorte de négation à l’œuvre, mais une sorte de négation active. Le néant, dans ce sens, est alors englobé par l’être lui-même.

Peut-être que nous, les gens ordinaires, pouvons comprendre cela si nous nous rappelons que - dans la pensée initiale de Heidegger - le “Dasein” (= l’être humain) est un “sein zum tode” : un être qui s’éteint à la mort.

Cette interprétation du “rien”, comme les précédentes, s’apparente fortement à la pensée de la frustration, confrontée au néant relatif sous forme de privation, privation de ce qui devrait être. Heidegger, qui travaille à la “Destruktion”, au démantèlement de toute la pensée occidentale (dans le sillage de Nietzsche), dira alors que nous ne le comprenons pas correctement et que nous l’interprétons de manière trop traditionnelle.

Conclusion - Les penseurs susmentionnés, avec leur “rien”, ne donnent jamais d'exemples qui dépassent le cadre traditionnel du néant “négatif” et “privé”, même lorsqu'ils résument la somme totale des néant négatifs et privés, au sein de l'être (la réalité), comme le fait Heidegger, dans le terme “Nichts”, le néant, comme négation active au sein de l'être même de tout ce qui est. Comme induction sommative (*EDM 39 ; 47*) pas mal. Mais souvent trop poétique et profond.

Note -- “Differenti(al)isme”,

La pensée de la différence et de l'écart, opposée à l'“assimilisme” (pensée de la similitude et de la cohésion) et également à l'“identivisme” (pensée identitaire ; *EDM 24v.* ; la pensée identitaire pense à la fois la différence et la similitude ainsi que l'écart et la cohésion).

Échant. bibl. : P. Laruelle, *Les philosophies de la différence (Introduction critique)*, Paris, 1986, 60ss. (*Le différence de Heidegger par rapport à l'idéalisme*), 121ss. (*Derrida entre Nietzsche et Heidegger*).

Depuis Nietzsche (1844/1900 ; penseur philologue, depuis 1889 malade mental incurable), il y a eu des penseurs - M. Heidegger, Gilles Deleuze (1925/1995), Jacques Derrida (1930/2004) ; “grammatologue” (penseur qui met l'accent sur l'écrit), qui mettent partout l'accent sur “la déconstruction” - qui mettent invariablement l'accent sur ce qui diffère et ce qui divise. Ce qui est tout aussi unilatéral que de mettre invariablement l'accent sur la similitude et la cohérence. Cela peut expliquer pourquoi Heidegger définit le néant comme “ce qui est totalement différent par rapport à l'être”. Si seulement c'était différent. On peut peut-être parler ici de nihilisme, de la tendance à mettre l'accent sur le vide, le néant qu'est l'être (la réalité).

Échant. bibl. : *Magazine littéraire* (Paris), n° 279 (1990 : juillet/ août), le nihilisme (Tourgeniev, Dostoïevski,-- Schopenhauer, Wagner, Nietzsche, Heidegger,-- de Sade, Flaubert, Jarry, 'Dada', Céline, Dubuffet, Cioran, Jaccard, -- Rorty,-- Vattimo), est un numéro consacré à (l'actualité du) nihilisme, qui expose “la négation active au sein du réel”, exercée surtout par les humains, êtres libres.

Pour Nietzsche, le nihilisme est la maladie de la culture européenne : l'individualisme (égocentrisme), l'athéisme et ce qui va avec le pessimisme (spleen, Schwermut, morosité) en sont les composantes. Une pensée “négative”, liée à des déceptions, montrant “le néant de la vie”.

c.-- *Le principe de plaisir et de réalité selon S. Freud* (1856/1939).

Nous venons de voir comment la réalité - “ ce qui est “ ; “ être(s) “ - déçoit. - est décevant. Comment certains penseurs généralisent leur échantillonnage du “néant” en un pessimisme de la nature et surtout de la culture.

Intéressons-nous maintenant à ce que, depuis 1955+ (début de la postmodernité), on appelle le “sexe”. Ici, un Freud, avec sa nouvelle sexologie, peut nous guider.

(A) -- Tout notre appareil psychique (c’est-à-dire notre vie d’âme) - selon la psychanalyse - est régi par une grande prémisse, à savoir le “lustprinzip” (principe de luxure) : “Se donner du plaisir - expériences de luxure - et éviter les expériences désagréables”.

(*Dina Dreyfus, Freud (Psychanalyse : textes choisis)*, Paris, 1963, 172/175 (*Principe de plaisir et principe de réalité*). Le fait, visible et tangible pour tous (*phénoménal ; EDM 17*), que notre comportement, au moins pour une grande partie, montre la recherche de la luxure et l’évitement du désagrément, prouve - selon Freud - qu’une prémisse non immédiatement donnée est à l’œuvre, à savoir le principe de luxure (*rationnel ; EDM 18*). Celle-ci nous gouverne depuis nos couches inconscientes et subconscientes.

Un exemple.

Freud, dans son ouvrage *Die Zukunft einer Illusion*, Londres, 1948, s’explique.

“Nous venons de parler de l’hostilité à la civilisation. Elle est causée par la pression qu’elle exerce, par les mortifications qu’elle exige des instincts.

Supposons le contre-modèle : toutes les interdictions sont levées ! Dans cette hypothèse, on peut s’emparer de n’importe quelle femme de son choix ; on peut tuer son rival ou quiconque se trouve sur son chemin sans hésitation ; on peut priver son prochain de n’importe quel bien sans son consentement.

Comme une telle chose serait “belle” ! Quelle série de satisfactions nous donnerait, dans ce cas, la vie !”. (*M. Bonaparte, trad., S. Freud, L’avenir d’une illusion*, Paris, 1976-4, 21).

Note -- “Hèdonè”, en grec ancien, signifie “éprouver de la convoitise”. L’“hédonisme” est une attitude de pensée et de vie qui place l’expérience de la luxure en son centre. Un Epikouros de Samos (Epicurus (-341/ 279 ; fondateur de l’épicurisme) représentait une telle chose, selon les normes antiques. Freud, consciemment ou inconsciemment, semble mettre en avant le fait que les êtres humains privilégient fortement l’hédonisme.

Déjà, *EDM 14 (Preferred Method)* souligne que la proposition selon laquelle l'homme, dans un certain égoïsme, est accordé au plaisir, "ne repose sur aucun fait établi dans notre monde" (Ch. S. Peirce). La "rationalité" d'une telle théorie est donc discutable.

En tout état de cause, elle est unilatérale : il existe également une nette tendance à l'abnégation dans le comportement humain. Mais jusqu'à là.

Note -- Il est remarquable que Freud, dans sa description lyrique d'un monde sans normes éthiques ni sanctions, adopte un point de vue masculin unilatéral ("macho" ; "phallocratie"). Comment, par exemple, les femmes réagiraient-elles dans un monde sans éthique ? Il semble à certaines femmes d'aujourd'hui que Freud "réprime", voire "supprime", le point de vue féminin : combien de fois, après tout, la femme, respectivement la mère, apparaît-elle dans ses œuvres comme "objet" (de désir, -- désir masculin donc) ?

(B) Notre vie d'âme, selon Freud, est également régie par ce qu'il appelle le "realitätsprinzip" (principe de réalité). Écoutons le texte.

"Mais, sous la pression du grand éducateur qu'est la nécessité, il ne faut pas longtemps pour que les tensions du moi remplacent le principe de la convoitise par un changement : la tâche d'éviter ce qui donne du malaise est aussi emphatique que celle qui favorise la convoitise. L'ego apprend qu'il est nécessaire d'abandonner la gratification immédiate (...), d'apprendre à supporter certaines choses douloureuses (...)" (D. Dreyfus, o.c.,173).

Un exemple.

Die Zukunft einer Illusion confirme : "Mais la première difficulté (*note* : sur la voie de l'hédonisme débridé) peut - en vérité - être rapidement découverte : mon voisin a précisément les mêmes désirs que moi et il ne me traitera donc pas avec plus de révérence que je ne lui en témoigne". (M. Bonaparte, o.c.,21).

Note -- Dans le raisonnement de Freud, ce ne sont pas des faits conscients (éthiques), mais des faits purement sociaux qui agissent comme correcteur de l'expression débridée. C'est l'"effet mimétique" souligné par R. Girard qui agit comme un facteur de contrepoids :

- (i) J'agis de façon égocentrique et luxurieuse ;
- (ii) cette image voit mon voisin et il l'imité ;
- (iii) conséquence : conflit de désirs concurrents et non maîtrisés.

Note -- Il s'agit ici d'un des endroits possibles pour mentionner une caractéristique d'attractivité/trouvabilité de l'"être" (= réalité) : résistance :

A. Destutt de Tracy (1754/1836), Maine de Biran (1766/1824) évoquent cet aspect de l'"être".

W. Dilthey (1833/1911 ; fondateur de la Geisteswissenschaft herméneutique) en parle de manière beaucoup plus détaillée.

Nicolai Hartmann (1888/1950) soutient que lorsque nous faisons l'expérience de la résistance - littéralement : nous entrons en collision avec elle - nous acquérons immédiatement une certitude quant à l'aspect "existence" (*EDM 33 : Existence*) de toute réalité.

Max Scheler (1874/1928 ; axiologue) va même jusqu'à affirmer que la "résistance" est la réalité elle-même.

Note -- Il est si clair que Freud, avec sa description du "principe de réalité", décrit la "résistance" sous la forme de ce à quoi nos besoins de désir se heurtent (en raison du principe d'imitation de Freud). Il appelle cela la "nécessité" : en effet, le moi, avec ses désirs lubriques, est littéralement "contraint" de renoncer aux besoins immédiats et de les reporter à (beaucoup) plus tard.

(C)-- La vie de l'âme peut maintenant connaître plus d'une issue.

(C).1. S. Freud lui-même en donne une : "En résumé : si les obstacles dus à la civilisation tombaient, un seul être humain pourrait jouir d'un bonheur illimité,--un bigot, un dictateur, qui a monopolisé tous les moyens de coercition". (M. Bonaparte, o.c., 21).

Note -- C'est le rêve - le phantasme - dans sa forme réalisée, accomplie, immédiatement réussie.

(C). 2. Un G. Bataille (*EDM 52*), en revanche, qui vit cette même vie de luxure comme quelque chose d'insupportable (comme si elle entraînait la mort), semble adhérer au contre-modèle du chef primitif de Freud : le souhait raté (du moins progressivement raté), qui reste fondamentalement irréalisé. Avec comme forme de raisonnement : si l'absorption (c'est-à-dire l'adhésion à toute épreuve) du désir effréné, alors la déception (la frustration) "absolue".

Ce qui nous confronte au rien privatif : " Il n'y a rien dans le monde actuel ". Selon l'utopie du rêve - qui, selon Platon, apparaît si souvent dans nos rêves nocturnes profonds - le rien (privé) est le signe de quelque chose qui aurait dû être, mais qui n'est pas.

Exemple 9.-- Être(s) comme inviolable(s) ("saint(s)"). (58/64)

Cela touche le principe des modalités dites éthiques (morales) (*EDM 43* : obligatoire/non obligatoire/non obligatoire). L'acte d'une personne libre par exemple peut être obligatoire, non obligatoire ou non obligatoire.

Depuis une tradition moderne, cela s'exprime par un systechie (paire d'opposés) en allemand : "Sein/ Sollen". Traduit : "sont/sont propres". Ce qui est "correct" est moral, en conscience, valable. Ce qui est inconvenant est en conscience invalide, irresponsable. Nous allons maintenant en discuter sur le plan ontologique.

Prenons une citation de Max Scheler, le phénoménologue des valeurs. " (A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie*, Fribourg, 1949-3, 78) " Solliciter, affirmer, d'un devoir est, toujours déjà, un appel qui procède d'un être et qui s'adresse à un être qui a une volonté et qui a des vues. (A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949-3, 78).

Scheler parle comme si un appel était lancé lorsque nous sommes confrontés à l'"être" - comprenez toujours : la "réalité" - et l'analyse suivante peut rendre cela plus clair.

Le respect de la réalité en tant que réalité.

Nous avons vu (*EDM 33*) que l'être(de) est à la fois le fait (existence) et l'être (essence) en un. -- Cette paire "existence (fait) / essence (structure d'un fait) doit être prise (interprétée) telle quelle. Du moins au début, c'est-à-dire lorsque la réalité comme donnée (= comme réelle) entre dans notre conscience (conscient) : ensuite, l'homme libre réagit selon ses préconceptions individuelles, bien sûr.

Nous l'exprimons par des phrases, dont nous verrons plus loin qu'elles sont les prémisses incontestables tant de la logique traditionnelle que de la logique thématifiée (logistique), à savoir "tout ce qui est, est" et "tout ce qui est, est".

Un positiviste comme Auguste Comte (1798/1857 ; *EDM 35*) enseignait à chaque sujet le "respect des faits et de leur structure". Un penseur herméneutique comme Martin Heidegger (1889/1976 ; *EDM 15*) a appris au plus grand nombre à "laisser l'être être lui-même". -- Ce fait (*EDM 17*) est phénoménal.

Mais qu'est-ce qui apparaît si l'on examine les prémisses de cette évidence - la base de toute connaissance scientifique, par exemple ? Rationnellement (*EDM 18*), nous rencontrons une attitude de respect qui est active en nous.

Une révérence qui, quelque part au fond de nos âmes, nous informe de la véritable nature de tout ce qui est réel.

Mais qu'est-ce qui - raisonnement rationnel - reste exposé, cette fois du côté de l'objet ? Quelque chose comme une inviolabilité active dans le donné, le ou les "êtres", la réalité elle-même.

Tout ce qui est "saint" (sacré), en soi, est immédiatement inviolable. Tout ce qui est inviolable est immédiatement "saint". On ne peut, en substance, séparer ces deux mots.

Dans un terme emprunté à certains primitifs d'Extrême-Orient, "tabou". Pour le dire brièvement et au quotidien : la réalité, en tant que fait et en tant que manière d'être, commande un respect essentiel, minimal, est - en soi - respectable.

Le contre-modèle.

Supposons que vous soyez confronté à quelqu'un qui nie l'évidence même. On dit alors : "nier la lumière du soleil". Parce que le soleil est phénoménal, directement donné, à tout le monde, il est peu scrupuleux de le nier,

Freudien : réprimer ou supprimer consciemment son apparente (évidence).

Nos Flamands disent : "Il/elle ne veut pas savoir". Ce qui indique un manque de "conscience".

Ces personnes font violence à la réalité ; elles ne lui rendent pas justice. Ils sont coupables de ne pas respecter la réalité (évidente). Ils ne laissent pas transparaître le caractère respectueux des choses réelles.

L'honneur ontologique.

Respecter les faits (Comte), laisser l'être être ce qu'il est (Heidegger), voilà l'honneur du penseur "honnête". L'honnêteté est également primordiale dans ce que nous, du sujet, décrivons. Une personne honnête met son (point d') honneur à être capable de faire face à la réalité. Même si elle est "négative" (EDM 57), -- jusqu'à la frustration radicale de notre désir.

Le déçu ne peut l'éviter : il est confronté au caractère sacré de l'être. Le contre-modèle mis en évidence : ceux qui se rendent coupables par vanité - faux sentiment d'honneur - vivent quelque part au fond d'une sorte de culpabilité. Parce qu'il/elle a échoué. Était inférieur à la norme requise. - Ce que *Paul Diel, Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel, 1968, 133/151 (*La vanité*), a expliqué avec force.

Digression.

C'est Hegel, entre autres, qui a parlé du "wirklich/ unwirklich".

Ainsi, selon son interprétation "dialectique", à la fin du XVIIIe siècle, la domination française était devenue "irréelle" et donc "irresponsable". Ce qui a "justifié" la Révolution française. -- Ainsi, nous disons d'un directeur d'école, lorsqu'il ne peut plus faire face à sa tâche, par exemple en raison d'un vieillissement prématuré, qu'il est devenu "irréel" et que rester n'est plus "vernünftig" (raisonnablement justifiable) - Hegel dirait-il.

Si l'on y regarde de plus près, on constate que le couple d'opposés "apparence/réalité" s'applique ici. Une réalité apparente ou fausse n'est pas, ou n'est plus, la réalité que l'on peut confondre avec elle. Mais en tant que "signe" de celui-ci, il y fait référence de telle manière que - si l'on n'y prend garde - on confond apparence et réalité.

La vanité.

P. Diel, dans l'ouvrage susmentionné, 133ss, entre dans le détail de ce que nous appelons communément la "vanité". Il y voit, contrairement à Freud par exemple, la véritable essence des aberrations psychiques. Mais ces écarts ont une portée ontologique. Réfléchissons.

a. *Vanité objective et subjective.*

(La vanité objective.

Nous venons de voir, dans le sillage de Hegel, deux exemples de vanité objective. Une chose - une institution, une personne - est "vanité" dans la mesure où elle est vide, voire inexistante, malgré les apparences. Il n'est "rien" (*EDM 50 : nihil negativum ou, surtout, privativum*), même s'il a l'apparence d'être "quelque chose". -- Contrecarrer quelque chose, c'est le rendre irréel. Déjouer quelque chose, c'est le rendre irréel.

(2) La vanité subjective.

La vanité, l'autosatisfaction, le "narcissisme", l'arrogance, la vanité, etc. - selon le psychologue Diel - sont les phénomènes observables (*EDM 17*) de ce que le rationnel (*EDM 18*) doit présupposer comme condition possible, le fait qu'une personne soit vaniteuse.

Dans ce cas, on s'identifie à une apparence qui ne correspond pas à la réalité subjective, individuelle, mais on ne veut pas la connaître. C'est l'honneur de quelqu'un d'apparaître comme ce qu'il n'est pas. Ce qui revient à un faux honneur.

Qu'est-ce qui amène Diel à conclure que l'introspection ou l'auto-observation

- Une forme de perception réflexe ou en boucle - c'est là que réside son grand danger. On regarde au-delà de son propre sens de l'honneur, de sa propre réalité, pour s'installer dans une vision vide de soi. En termes platoniciens : "para.frosune", pensée délirante qui pense en dehors de la réalité, pour des raisons de refoulement inconscient et/ou de suppression consciente de celle-ci.

b.-- Névrose et cynisme.

Toujours selon Diel, o.c., 163/166 (*la nervosité*), 162/163 (*la banalisation*) -- nous voulons dire au sens platonicien. Platon, dans plus d'un dialogue, divise le comportement réel de l'homme en trois types.

(i) le grand échantillon.

L'inertie (y compris sous la forme de la somnolence et de la paresse), le manger et le boire, le sexe et la recherche d'enrichissement constituent "le grand monstre" du comportement humain.

(ii) le petit lion.

Le lion passe pour un animal "fier", honorable. Le lion de moindre importance dans nos vies est notre comportement de recherche d'honneur.

(iii) le petit homme.

Il s'agit de notre comportement dans la mesure où il découle d'un sens de la réalité appelé nous, intellectus, esprit (= raison, raison, volonté et esprit).

b.1.-- Le névrosé/la névrosée.

En français, on dit "le nerveux" ou "la nerveuse". En effet, le comportement du névrosé témoigne d'une grande et insatiable nervosité de toutes sortes, que les personnes normales n'ont pas. Selon l'analyse diélienne, la personne est tellement "honteuse" (sensible à l'honneur) du grand monstre que toute la vie de l'âme en est gâchée : on n'ose pas se reconnaître comme le "grand monstre". Mais quelque part, on sait très bien qu'on est un "gros monstre" (voire un gros lion). Voilà à quel point on est vaniteux.

Une conséquence : dès le départ, le névrosé/neurotique a honte de ses semblables, qui s'en aperçoivent quelque part. "Que vont-ils penser de moi ?". Le respect humain - en français, "respect humain" - régit, en partie, le comportement.

b 2 -- Le cynique / les cyniques.

Selon Diel, les sans-gêne sont malades dans le même lit, mais différemment. - L'inertie, le besoin de manger et de boire, le sexe, le besoin d'enrichissement et la vanité (sens excessif de l'honneur) - des choses que, selon Platon, nous vivons sans vergogne dans nos rêves nocturnes profonds - sont clairement présentés comme le but ("design") de la vie. Le cynisme s'affirme "sans vergogne" comme un "grand monstre" et, surtout, comme un "petit lion",

contre tout sens de la réalité (“esprit”). Plus rigoureusement exprimé : le grand monstre et surtout le petit lion.

- (i) affirmer leur identité (ce qu’ils sont),
- (ii) faire passer cela
- (iii) contre tout obstacle. “Qu’ils pensent ce qu’ils veulent de moi”.

“Le comportement cynique - dit Diel - consiste à tromper son prochain, tout en échappant - rusé comme on est - aux sanctions découlant, par exemple, d’une certaine opinion publique. (...). Réussir dans le monde extérieur est le seul but de la vie (...)”. (O.c.,163). La ruse, oui, mais - dit Diel - la violence aussi est un “moyen” qui se justifie par l’objectif absolutiste.

Au plus profond de l’âme du cynique, la perception humaine est absente. Cependant, le cynique agit comme s’il se plaçait dans une perspective humaine.

Par comparaison, la névrose est le signe d’un sens de l’honneur trop sensible, alors que le cynisme est le signe d’un manque d’honneur en matière de valeurs éthiques. Le cynique est très sensible à l’honneur lorsqu’il s’agit de s’affirmer, de s’affirmer, de s’imposer. Il/elle est, après tout, vain.

b.3.-- Dandysme.

Le “dandy” - phénomène culturel depuis le XIXe siècle - est un mélange de névrose (honte) et de cynisme (absence de honte). Par sa tenue, son allure aristocratique, le dandy cache sa honte ; par son absence de scrupules, il s’impose. Une telle chose est deux fois “irréelle” :

- a. Derrière l’apparence aristocratique se cache une âme très peu aristocratique (rien) ;
- b. Derrière le comportement sans honte se cache le “néant” de la conscience. Le respect de la vraie réalité a été perdu.

Droit/justice.

Échant. bibl. : A. Brunner, S.J., *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949-3, 271.-- L’auteur essaie d’expliquer de manière simple ce qu’est le “droit”.

Note -- La modernité et, au moins autant, la postmodernité (*EDM 39vv*) sont liées ou non aux “droits” suivants.

- i. “Déclaration des droits de l’homme et du citoyen” (27.08.1789 ; Les révolutionnaires français).
- ii. “Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne” (1791 ; Olympe de Gouges).
- iii. Déclaration internationale des droits de l’homme (10.12.1948 ; ONU). iv. Déclaration des droits de l’enfant (20.11.1959 ; ONU).

Selon Brunner, la base est la propre forme d'être de l'homme en tant qu'être libre lié à la sainteté des "être(s)". L'homme doit se conformer à "l'ordre moral". Mais l'homme est dépendant de son environnement.

Conséquence :

- a. L'homme a le devoir d'agir en toute conscience,
- b. mais au sein d'une société (caractère social) .

Brunner : chacun doit avoir les moyens d'atteindre cet objectif moral élevé. Son destin d'être éthique inclut la prétention de disposer effectivement des moyens nécessaires ou utiles. Ce qui est son "droit" - cette revendication - devient son "devoir" à l'égard de ses semblables. Tout être humain est, en principe, tenu de ne pas être une entrave.

Chaque être humain possède des droits inviolables, "sacrés", bien définis, qui légitiment la revendication de ce qui est nécessaire ou utile.

Note -- Morale / droit.

Certains penseurs donnent l'impression qu'agir en conscience n'est qu'une question d'autorisation sociale : ils font de la morale (éthique, philosophie de la morale) une partie de la théorie du droit (comme si la communauté était le fondement de la morale). Non, la "loi" est une variante de la "conscience". Le droit réel est donc justifié en conscience et applicable en conscience.

Modèle appliqué.

Ce qui vient d'être dit semble "théorique". Mais regardez, supposez un professeur. Il est tenu d'éduquer les élèves, "si c'est le devoir, alors - à l'égard de ses semblables - le droit". Dans la mesure où un enseignant a le devoir d'accomplir sa tâche, au sein de la société, il a droit à tous les moyens (mieux : tous les aspects) nécessaires à cette fin. Par exemple, le soutien élémentaire des parents. Pensez à la position d'autorité de l'enseignant, bien nécessaire par rapport aux élèves, qui sont loin d'être simplement formés.

A propos : le sentiment de luxure contemple, dans l'âme de l'enfant, plusieurs fois le "Realitätsprinzip" (EDM 56 ; Freud).

Contre-modèle. -- Misarchie (Nietzsche).

La "misarchie" (miseo, je méprise ; archia, autorité) est le mépris de l'autorité. Un phénomène qui, à notre époque de "contestation", n'est pas si rare ; au contraire, de nombreux enseignants en sont profondément affectés.

Plus encore aux yeux de :

(i) les aveugles, qui ne comprennent pas la nécessité d'une atmosphère d'autorité dans la salle de classe, et

(ii) Les contemporains anarchisants (qui adhèrent à une idéologie) semblent être le seul "être humain" qui n'a pas de droits, seulement des devoirs. Ils savent - de manière subversive ou non - l'atmosphère. Ce faisant, ils discréditent bien sûr l'enseignant, mais ne voient pas qu'ils discréditent aussi immédiatement les élèves, qui ont aussi droit à l'éducation. Ceci, parce qu'en tant que futurs adultes dans une société évoluée, ils ont des devoirs présents et futurs.

La sacralisation des "êtres", de la réalité, n'est pas une question purement théorique. À chaque instant de notre vie, nous vivons dans la réalité, et non dans les apparences ou le néant.

Désacralisation (profanation).

Le parti pris cynique du protosophisme antique (-450/-350 ; un mouvement culturel nihilisant dans le monde grec), du rationalisme éclairé moderne (*EDM 40* ; "*die zynische Vernunft*"), par exemple, a eu pour effet de faire disparaître le regard porté sur le caractère inviolable ou "saint" de tout ce qui est, dans son existence (factualité) et son essence (manière d'être). Dans ce climat, une ontologie saine, qui a encore le courage de discuter de l'inviolable dans tout ce qui est, est une nécessité, même contre l'atmosphère de l'époque.

Note -- Nombreux sont les penseurs modernes qui confondent "sécularisation" et profanation.

Au sens strict, la "sécularisation" est le fait que ce qui était auparavant la propriété ou le privilège d'un clergé ou d'un autre - pensez aux rabbins et aux scribes juifs, au clergé chrétien (qui, au cours du Moyen Âge, a accumulé loi après loi, privilège après privilège), aux "ayatollahs" islamiques (avec leur énorme position spirituelle) - est transféré aux "laïcs". Ce qui revient à la laïcisation.

Toutefois, nous ne parlons pas ici de resocialisation, mais du caractère sacré de la réalité en tant que réalité.

Si la laïcisation a jamais été "légale", c'est parce que/quand un clergé a commis une injustice - et a enfreint le droit inviolable des autres membres de la société qu'il dirigeait.

Exemple 10.-- Les jugements ontologiques sont des jugements transcendants.
(65/ 71)

Nous sommes en train de “fonder” la doctrine de la pensée et de la méthode, comme déjà mentionné, EDM 28.

Le deuxième point est la théorie du jugement. Après la théorie des concepts, la logique classique développe une théorie du jugement (énoncé, ‘proposition’, phrase).

1.--- Doctrine générale du jugement.

Ch. Lahr, Logique, 501, dit : “La partie jugement consiste à affirmer quelque chose de quelque chose - ‘kategorien ti tinos’ (en langage aristotélicien) - Lorsque nous disons ‘Il fait chaud en été’, nous découvrons, selon, Lahr, deux ou plusieurs concepts - ici : ‘été’ et ‘chaud’ - et une déclaration à leur sujet. Ce sur quoi quelque chose est dit est le sujet et ce sur quoi quelque chose est dit est le prédicat. -- Ainsi toujours Lahr.

Dans la phrase indiquée, “Il” est le sujet provisoire, anticipant “l’été”.

Platon... Échant. bibl. :

-- A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 127f ;

-- J.B. Rieffert, *Logik (Eine Kritik an der Geschichte ihrer Idee)*, in : M. Dessoir, Hrg, *Lehrbuch der Philosophie, II (Die Philosophie in ihren Einzelgebieten)*, Berlin, 1925, 27.

Platon était déjà arrivé à la conclusion que toute pensée procède de telle sorte que :

(i) d’un sujet - “onoma” (littéralement ; nom), nomen

(ii) un proverbe est affirmé, où le proverbe est appelé “rhèma”, verbum.

(1) Si le prédicat correspond au sujet, il s’agit d’une phrase affirmative ;

(2) Si elle ne correspond pas, il s’agit d’une phrase négative.

Toute pensée complète est donc un jugement.

Note -- O. Willmann, *Abriss*, 52ff. (*Die einfachen Denkformen : Begriff, und Urteil*), 72ff. (*Urteilklassen*), 80ff. (*Das Urteil als Form des diskursiven Denkens*), montre clairement, dans tout cela, que Platon, lorsqu’il affirme que toute pensée est un jugement, parle de la pensée purement discursive, dans laquelle, la pensée intuitive est primordiale.

Notre pensée est intuitive (“visuelle” au sens intellectuel du terme) lorsqu’elle appréhende des concepts. Elle est discursive lorsqu’elle articule des concepts dans un discours. C’est pour cette raison que, dans la logique traditionnelle, les concepts, comme les intuitions, viennent en premier.

La proposition.

Comme les concepts sont exprimés en termes, le jugement et le “sens” (énoncé, “proposition”) le sont aussi : la phrase de jugement (traduction correcte de “proposition”) est l’articulation dans le langage d’un jugement. Le jugement articulé comprend au moins deux “termes” (*EDM 29*) et une déclaration (“proposition”) de leur relation.

Caractère identique.

Cf. *EDM 24v.*, où l’on trouve déjà un certain nombre d’exemples à la p. 25. Un jugement exprime soit une identité totale ou tautologique, soit une identité partielle ou analogique.

a.-- Identité totale.

Pensez à “a est a” (logistique : “si a, alors a”). Le premier “a” est le sujet (original) ; le second “a” est le proverbe (modèle). La “relation” est ici réflexive (= bouclée) : a est comparé à lui-même et force la décision - le jugement - que “a est a”.

Note.-- Cela équivaut à une définition de l’être. “L’homme est un être vivant engendré par l’esprit” définit (décrit la forme de) l’homme. Remarquez la réversibilité : “Un être vivant spirituellement doué est un être humain”.

b.-- Identité partielle.

Prenons une analogie : “Jan sera bientôt à la maison”. Sujet ‘John’ (original) ; proverbe ‘just came home’ (modèle). Nous obtenons une représentation (= information) de l’inconnu ‘John’ par le biais du célèbre ‘just came home’.

Ici, il n’y a pas de réversibilité comme dans les jugements tautologiques ou définitionnels. Ne dites donc pas “Ce qui rentre à la maison à cette minute, c’est Jean”, car il y a beaucoup de gens qui, à un moment donné, “rentrent à la maison à cette minute” ! -- Il s’agit, bien sûr, des jugements affirmatifs.

Note : Comme le dit *O. Willmann, Abriss der Phil.*, Wien, 1959-5, 59, les Grecs anciens distinguaient entre “logos apofantikos”, affirmation (dans le sens d’établir, affirmation descriptive), et “logos sèmantikos” : plus qu’établir.

Une prière, un ordre, un souhait, etc. sont des énoncés “sémantiques” (sémantiques au sens du grec ancien, donc).

Le jugement est une interprétation.

P. Ricœur, Le conflit des interprétations (Essais herméneutiques), Paris, 1969, 8, souligne qu’Aristote considère le jugement comme “ hermeneia “, interpretatio, interprétation (donner du sens). “Dans la mesure même ou (le jugement) dit quelque chose de quelque chose” (to the extent that the judgment claims something about something). Le titre de la doctrine du jugement : “peri hermeneias”, sur l’interprétation.

La nature théorique du modèle de jugement.

La tâche : identifier quelque chose (un donné), c'est-à-dire déterminer son identité (totale ou partielle). La chose que l'on identifie est l'inconnu ou l'original. Il fonctionne comme le sujet du jugement.

Pour l'identifier, on utilise des données (informations) ou des modèles connus. Ils fonctionnent dans une phrase comme des dictons.

Modèle appliqué... “Cette montagne là-bas, dans les Alpes, fait plus de quatre mille mètres de haut”. L'inconnu, quand on veut donner une information, c'est “cette montagne là-bas, dans les Alpes”. Le modèle, le connu, est le modèle de mesure - ici le mètre. Pour préciser cette montagne, dans son identité, je dis alors “est haute de plus de quatre mille mètres”. En d'autres termes, je parle du sujet en fonction du dire. Mais c'est de l'interprétation, de l'interprétation. Aristote a vu juste.

La nature comparative du jugement.

Le caractère interprétatif du jugement est encore plus évident quand on se rend compte que le juge - inconsciemment (la plupart du temps) ou consciemment - utilise la méthode comparative. Cfr. *Ch. Lahr, Logique, 226s. (Le jugement et la comparaison).*

(1).-- Tous les penseurs...

admettre que certains des jugements, à savoir les jugements réfléchis, sont faits sur la base d'une comparaison. En particulier : l'original est comparé au modèle et on décide de l'identité (affirmative) ou de la non-identité (négative).

(2).-- Tous les penseurs ne ...

Je suis d'accord pour dire que même les jugements irréfléchis (spontanés), de manière tacite, mettent la comparaison au premier plan.

a.-- Thomas Reid (1710/1796 ; figure de proue de la philosophie antirationaliste du sens commun),-- Victor Cousin (1792/1867 ; penseur éclectique) a.o. prétendent que les jugements irréfléchis ne permettent une comparaison des concepts que rétrospectivement.

Des phrases telles que “J'existe”, “Je souffre”, “Il fait froid”, “La neige est blanche”, etc. naissent avant que celui qui les pense ou les prononce ne soit “raisonné”. Quelque chose comme ça : “Je, par rapport à ‘existence : implique que j'existe”. Ou encore : Le temps, comparé à “ froid “, implique que “ il fait froid “.

Nous identifions ici la comparaison par raisonnement explicite à toute comparaison, y compris la comparaison non explicite et intuitive sans raisonnement discursif.

b.-- Aristote et une foule de penseurs de l'Antiquité,
-- *Antoine Arnauld* (le Grand ; 1612/1694) et *Pierre Nicole* (1625/1695), les auteurs de *Logique ou Art de Penser* (1562 ; un ouvrage dans l'esprit de R. Descartes),
-- John Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglaises (cf. EDM 40, 41)),
-- Paul Janet (1823/1899 ; philosophe spirite,
Ils affirment tous que même les jugements inconsidérés sont comparativement fondés. Locke dit : "Un jugement est la sensation d'une relation qui s'accorde ou ne s'accorde pas.

Note:-- Jugements affirmatifs ou négatifs - de deux 'idées' (contenus de la conscience), déjà observés et comparés l'un à l'autre".

Note : -- Tout tient ou tombe avec la distinction, sans séparation, de la comparaison intuitive et discursive, de la " raison " et de la " raison ".

Quantité (portée) des jugements.

Relisons maintenant EDM 30 (*Comprendre*) : le point de départ est le sujet.

a. Il est par exemple transcendantal.-- "L'être est à la fois existence et essence"
(EDM 31 : *le transcendantal comme sujet d'une phrase* ; 33v.).

b. Le sujet peut être catégorique.

i. "Un seul oiseau a été observé" (singulier, individuel, unique).

ii. Certains oiseaux présentent une période de migration" (privé).

iii. "Par définition, tous les oiseaux ont des ailes" (universel, général).

Qualité (contenu) des jugements.

Comme nous l'avons déjà mentionné, il existe des jugements affirmatifs ou négatifs, concernant l'identité totale ou partielle.

Appl. model.-- J.H. Walgrave, *Is Christianity a humanism*, in : *Kultuurleven* 1974 : 2 (fév.), 147/156.

Trois réponses sont possibles à cette question, selon l'auteur de la proposition.

(1) Le christianisme est un humanisme, ce qui signifie : "Tout le christianisme est...". Affirmatif et universel.

(2) Le christianisme n'est pas un humanisme. Dénier et universalité.

(3) Le christianisme n'est pas, en un sens, un humanisme. En partie démentie, en partie affirmée et universelle.

Dans le langage de Walgrave : un " dire " (= jugement) peut :

1. Affirmatif,

2. Négatif (négatif) ou

3. Restrictif (sous réserve de modifications).

Note : Le sujet et la phrase sont tous deux susceptibles de plus d'une interprétation. Ainsi, l'interprétation séculariste ou désacralisante du christianisme répondra par l'affirmative, l'interprétation sacraliste tendra vers la négation.

II.--- Théorie ontologique du jugement.

Nous avons “trouvé” la logique et ses applications. Ce que l’on appelle les lois de l’être ou de la réalité y jouent le rôle de présupposés de nature globale ou transcendante.

Déjà *Parménide* (*EDM 08, 11, 28*), l’Eléate, dans son *Poème de la Doctrine* (= poésie didactique), 8/16, mentionne la deuxième loi ontologique du di.lemme (fourche logique) : “(Il) est ou il n’est pas” (c’est nous qui soulignons : il n’y a pas de troisième possibilité). Ce qui a été interprété plus tard comme un principe de contradiction.

Parménide a très tôt compris que la réalité est régie par des axiomes (présupposés) légaux, qui sont si universels, c’est-à-dire universellement valables, que tous les énoncés les présupposent.

II. 1.-- La loi sur l’identité ou le célibat.

La “singularité” est une identité (pensez à la “carte de singularité”), où la “singularité” signifie que quelque chose coïncide avec elle-même, entière et complète.

A.-- Le contenu.

Même les logiciens et logiciens, qui nient toute primauté de l’ontologie (mal comprise), acceptent néanmoins son principe traditionnel. -- “L’être(s) est(sont)”. Ou encore : “Ce qui est (est)”.

Cfr EDM 58.-- Platon, dans son dialogue *Sophistes* 254d, met dans la bouche de l’étranger “Auto d’ heautoi tauton”. Ce qui signifie “toute chose est, dans la mesure où elle est comparée (confrontée) à elle-même, la même (identique)”.

Plus récemment, avec G. Jacobi, on peut dire : “Toute réalité (‘être(de)’) est totalement identique à elle-même, c’est-à-dire qu’elle coïncide complètement avec elle-même”. Ce que la forme essence (*EDM 31*) désigne, c’est-à-dire ce par quoi une chose est distinguable (discriminable) du reste,--alors qu’elle n’est pas distinguable d’elle-même. Une chose est, après tout, elle-même et non quelque chose d’autre.

Note -- Formulé comme une tautologie, cela donne “A est A”. -- Exprimé mathématiquement : “A est équivalent à (= équivalent à) A”.

Contre-modèle : imaginez que - per absurdum (dans une hypothèse incongrue) - “A” puisse néanmoins, de manière insidieuse, être non-A, alors le logicien, le logisticien, le mathématicien ne peut plus formuler aucun concept, émettre aucun jugement ! Car on a créé un état dans lequel tout peut être autre chose que lui-même, à tout moment. Rien ne possède plus d’identité pure - ce qui est absurde, grotesque.

B.-- La dimension.

Le sujet de la loi d'identité est "l'être, ce qui est". Eh bien, c'est transcendantal (qui englobe tout). Tout sujet catégorique - quel qu'il soit - en est une application. Si je dis : "Un fait est un fait" (dans l'esprit d'A. Comte par exemple), cette affirmation est précisément une application.

II. 2.- La loi de l'incongruité ou de la contradiction.

Nous venons de rencontrer le principe de cohérence (*EDM 69*) chez Parménide : "Ce qui est (ainsi) ne peut pas (impossibilité comme modalité) être (ainsi) en même temps (et sous le même point de vue)". Ou "L'être(s) et le non-être(s) ne peuvent pas être en même temps".

Note -- Pour comprendre cette déclaration de base, il faut considérer la négation (déli) pendant un moment.

D. Mercier, Logique, Louvain / Paris, 1922-7, 107s., résume cela comme suit.

a. Déni négatif.

Cf. *EDM 50 (nihil negativum)*.-- Trois types.

i. Déni contradictoire :

"blanc/non-blanc", "licite/injuridique", par exemple -- La forme absolue de ceci : "être(le)/ne pas être(le)". Au réel en tant que réel s'oppose l'irréel radical, le "rien" absolu. -- C'est cette forme de négation qui est à l'œuvre dans le principe de contradiction.--

ii. Déni contraire :

"Blanc/non-blanc" : mais maintenant comme les extrêmes d'une série de couleurs, classées selon le complément (dichotomie) "blanc/rouge" ("Le blanc n'est pas rouge" par exemple).

iii. Négation corrélatrice :

"Mère/fille" ("La mère n'est pas la fille", bien que sans mère il n'y ait pas de fille).

b. Déni privé.

Cf. *EDM 50 (nihil privativum)* -- "Cette dame ne voit pas" (normalement, elle voit, mais elle est "privée" de quelque chose qu'elle devrait avoir).

Voilà pour une brève typologie des négatifs.

Le principe de contradiction est le premier dilemme : tous les dilemmes ne sont qu'une application de ce principe universel. Raison : l'être(s) est absolu ; au-delà, il n'y a absolument rien.

Note : Attention aux figures de style. -- "Ce mur est blanc et non blanc" signifie pratiquement que, des années après avoir été blanchi à la chaux, sa couleur blanche d'origine est devenue "douteuse" et est donc "blanche" à un degré impur. Rien de plus. De telles déclarations vont parfaitement dans le sens du principe de contradiction. Il s'agit d'un "dicton", à savoir le dicton restrictif (*EDM 68*).

II.3.-- La loi du tiers exclu.

Cette loi est, par essence, une spécification de la deuxième loi -- “Soit une chose est (ainsi), soit elle n’est pas (ainsi)”. En latin “ aut “ (et non “ vel “) : “ Est, aut non est “ (Soit il est, soit il n’est pas (entendu : il n’y a pas de troisième possibilité). Le sujet “(so) are(de)”, - l’original, est séparé de son (soi-disant) (contre) modèle par une disjonction (séparation, écart) absolue. Et de telle sorte qu’il n’y a pas de modèle d’échange disponible. -- Quotidiennement : c’est quelque chose ou ce n’est rien, mais alors compris comme “rien absolu”.

La loi de l’être et le sacré.

Relisez EDM 58 (*son(sa) comme saint(e)*)... Nous défendons ici la présupposition d’une éthique (morale) logique.

a. Le modèle.

La réalité en tant que réalité, en tant qu’évidence “là”, nous parle comme s’il s’agissait d’une autorité “supérieure”. Il nous parle, ainsi, dans notre conscience. Elle revendique le respect du réel et, immédiatement, notre honnêteté : “Sois si honnête avec le donné et avec toi-même en tant qu’être conscient que tu confesses ‘ce qui est, c’est’, ‘ce qui est, est’. “Ce qui n’est pas ainsi n’est pas ainsi”. Etc.

Ce qui est (ainsi) est inviolable comme un donné : on peut le nier (manque de respect et d’honnêteté), mais on ne doit pas le nier. Et violé. Profanés. Nous sommes confrontés à un tabou fondamental.

Note : EDM 11 (doctrine de la divinité) enseigne que, depuis Parménide, tout ce qui est est quelque chose de divin. Aristote, lui aussi, le voit : pour lui, l’ontologie (première philosophie) est “ theologikè “, une science théologique.

Dans les phénomènes (*EDM 17*), c’est-à-dire dans les choses immédiatement données, quelque chose se dégage d’un sérieux absolu, avec lequel on ne joue jamais. Mais il s’agit là de quelque chose de transpirant (*EDM 17*).

Quelque chose de transrationnel (*EDM 18*) transparait dans son traitement rationnel. Notre pensée est maîtrisée, si elle est consciencieuse et non “ irréelle “ (*EDM 60*), c’est-à-dire éloignée de la réalité, par la “ paraphrosunè “, le refoulement et la suppression, par quelque chose qui transcende notre pensée (“ transcende “ se dit aussi).

b. Le contre-modèle.

Je ne veux pas “savoir” ça. -- Voir EDM 54 : nihilisme. Voir aussi EDM 60 : Vanité. -- Nous constatons que tous les êtres humains ne respectent pas les lois de l’être.

Exemple 11.-- Harmologie (théorie de l'ordre) (72/76)

Comme je l'ai dit, nous "établissons", c'est-à-dire que nous posons les bases, de la doctrine de la pensée et de la méthode.

1. La première prémisse...

est la théorie de l'être (métaphysique, ontologie,--non sans raison, chez Aristote, appelée "première philosophie" (*EDM 10*)). Nous en avons donné l'essentiel, à savoir les concepts de base et les jugements de base, que la logique et l'enseignement des méthodes utilisent également. Avec l'"être", c'est-à-dire la réalité ("non-néant"), nous nous enracinons dans le testable, c'est-à-dire tout ce qui peut être trouvé et, immédiatement, trouvé. Cf. *EDM 10*. La logique et la méthodologie ne sont pas, après tout, des notions raréfiées et purement informelles.

2. La deuxième prémisse...

Le terme "harmologie" est lié au grec ancien "harmonia", qui signifie littéralement "unir". Nous en avons fait une "harmonie", c'est-à-dire la forme belle et élevée de l'assemblage. Il n'est pas étonnant que les Paléopythagoriciens - *EDM 03* - (-550/-300), dans leur esprit musical, aient perçu le monde et la vie comme le "cosmos", tout ce qui orne, décore, -- la beauté.

Depuis lors, l'"harmonie", dans le sens de "l'intégration qui fonde la beauté", est devenue une partie intégrante de nombreuses philosophies grecques et a servi d'idéal pour la sculpture, la peinture ou la construction de bâtiments. Les arts plastiques grecs témoignent d'une théorie (non) consciente de l'ordre.

Note -- Veuillez noter que ce que les mathématiques dites "modernes" appellent "ordre(relation)" n'est qu'un aspect du concept grec ancien, ordre(ning) : à savoir les relations entre les éléments d'un ensemble (= relation d'équivalence). Pensez à la relation entre "juste un/quelqu'un/tous".

L'identité de l'ordre philosophique.

Est appelé "identitaire" tout ce qui s'intéresse à l'identité totale (relation réflexive ou en boucle d'une chose à elle-même) ou à l'identité partielle (analogie, identité partielle) ou à la négation des deux. Cf. *EDM 25, 66*. Nous pouvons l'exprimer sous la forme d'un intervalle (gamma, différentiel) : totalement identique - partiellement identique (analogique) - totalement différent (= totalement non-identique).

Ce qui s'exprime, par exemple, dans le "carré logique" : tous - certains oui - certains non (aucun).

Il est évident que la méthode comparative ou comparatiste (= confrontation) - EDM 67 - est ici à l'œuvre : comment voir autrement les similitudes et les liens ? Remarque : ne confondez pas "comparer" et "égaler". Dans plus d'un cas, le terme "comparer" est utilisé dans le sens d'assimilation, c'est-à-dire d'équation. Ici, il est utilisé dans le sens de :

- (i) plus d'un élément de données ("are(s)")
- (ii) se confronter les uns aux autres pour voir quels liens peuvent être établis et trouvés.

Relation.

Certains logiciens et logiciennes prétendent que la logique classique ne tient pas compte des relations. Ce qui précède doit avoir guéri le lecteur de cette erreur fondamentale depuis longtemps. Jetez un coup d'œil à EDM 20/27 (*tropologie*), en particulier à EDM 26 ("*être*" comme *ni multiple ni unique, mais identitairement*), de ce point de vue.

Dans l'ontologie précédente, nous avons continuellement impliqué, c'est-à-dire comparé et contrasté les données en vue d'établir des connexions, c'est-à-dire des relations.

Note : Les Grecs classiques avaient un sens aigu des relations, comme le montrent par exemple les EDM 36 et suivantes (les catégories, sous lesquelles la relation est explicitement mentionnée ; les systèmes, qui jouent constamment un rôle (EDM 37)).

Conclusion.

L'harmologie fondée sur l'ontologie est, en fait, une science relationnelle.

Échant. bibl. :

-- Descamps, *La science de l'ordre (Essai d'harmologie)*, in : *Revue Néoscholastique*, 1898, 30ss ;

-- Franz Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956.

Schmidt, o.c., 11., dit : "Toute la métaphysique (ontologie) de l'Occident - de Platon d'Athènes (-427/-347) à Friedrich Nietzsche (1844/1900) - peut être considérée comme une science de l'ordre ou de l'ordonnance.

Par conséquent, tout système métaphysique se présente comme l'une des nombreuses façons dont on peut imaginer un ou des ordres.

Ce qui ne fait que confirmer ce que disait déjà au XIIIe siècle, le sommet de la pensée ecclésiastique ou scolastique, saint Thomas d'Aquin (1225/1274) : "Sapientis est ordinare" (C'est le propre devoir du philosophe d'ordonner).

Ce qui ne fait que répéter ce que *S. Augustin* (354/430 ; figure de proue de la Patristique) dit dans son traité *De Ordine*, Sur l'ordre.

Non seulement l'ontologie, fondement de la pensée et de la méthode, mais aussi la logique et la méthodologie sont ordonnées.

Josiah Royce (1855/1916 ; penseur idéaliste), dans ses *Principles of Logic*, New York, 1912-1 (1960), 9, dit que la logique est une science normative - prescriptive. Il s'efforce de montrer que la logique traditionnelle, " formelle " (= concernant la forme des êtres), n'est qu'une partie de la " science de l'ordre ".

De omvang. -- Notre psyché (vie de l'âme) et la commande.

Les personnes qui ont affaire à des fous - psychologiquement perturbés, sous quelque forme que ce soit - et/ou à des personnes possédées, découvrent rapidement que c'est l'esprit organisateur (comprenez : l'intellect (intuitif) et la raison (discursive), l'esprit (sentir les valeurs), la volonté (choisir les valeurs)) qui tombe dans la paraphrosunè, la pensée à côté, avec de tels êtres -- ce que, selon Platon, nous faisons surtout pendant le rêve nocturne et, le jour, dans le crime. Cf. *EDM 61*. -- Discutons, pour un instant, de quelques articles sur le sujet.

1.-- *R. Declerck, Dr. Olga Quadens, Voici comment vous devriez pouvoir travailler*, dans : *Eos* (Techn. for Man), 12(1984 : Nov., 119.

La conscience humaine et le sommeil - notamment certaines phases très proches des états de veille (sommeil paradoxal) - sont liés. Note : rem = Rapid Eyes Movement.

Il se produit ce qui suit : à partir du "bruit" (c'est-à-dire du désordre perturbateur), notre système cérébral - instrument de notre esprit - crée, comme un système d'auto-ordonnement, un ordre. Dans le désordre de nos perceptions, à savoir, notre cerveau crée de l'ordre. Il montre ainsi, phénoménalement (*EDM 17*), que dans cette activité de création d'ordre, un présupposé est à l'œuvre (rationnel ; *EDM 18*), à savoir l'esprit en tant que soi et ce qu'il reçoit, système organisateur.

Observation remarquable : Ulf Merbold, un cobaye, a montré, au cours des deux premiers mois de son séjour dans l'espace, "en état d'apesanteur", une forte augmentation des activités de freinage. Selon O. Quadens dans l'interview, a.c.,119.

Selon le Dr Quadens, qui a souvent travaillé avec les astronautes en phase de préparation : "Les biochimistes (*c'est-à-dire les chimistes qui étudient les phénomènes de la vie*) voient trop le fonctionnement du cerveau comme un tout biochimique... Il est vrai que nous voyons le cerveau comme une structure biochimique dans laquelle circulent les informations. Mais il y a bien plus : les observations qu'une personne fait pendant la journée sont organisées et ordonnées dans ce squelette pendant le sommeil *paradoxal*. (Ibid.).

2.-- *Liesbet Van Doorne, La schizophrénie peut être guérie dans de nombreux cas,* dans : *De Nieuwe Gids* (Gand), 07.12.1984.

Nous sommes ici en pleine psychiatrie (soins de l'âme et des malades spirituels).-- Il s'agit d'une journée d'étude, à Kortenberg, d'experts nationaux et étrangers. Conclusions :

i. La schizophrénie - terme désignant un dédoublement de la personnalité - est par exemple le fait que quelqu'un s'imagine être Napoléon ; le schizophrène/schizophrène est lui-même et en même temps, de manière croisée, quelqu'un d'autre ; tant dans le diagnostic que dans le traitement, trop de facteurs inconnus ("éléments" ; *EDM 01*) sont encore à l'œuvre ;

ii. La schizophrénie est définie, par les experts, comme "la maladie dans laquelle on s'isole de la réalité". - Comparez avec ce que nous avons appelé, dans l'esprit platonicien, "para.frosunè", la pensée délirante ("penser à côté" ; *EDM 60* : L'homme irréel).

Soit dit en passant, en termes psychiatriques traditionnels, la "psychose" (maladie de l'âme) se distingue de la "psychopathie" (un trait qui perturbe habituellement le comportement) et de la "névrose" (maladie nerveuse).

Van Doorne écrit : "(La schizophrénie) est une psychose qui naît du désir de créer un ordre dans le chaos de sa vie. On ne peut plus participer à "l'ordre de vie" dans lequel on se trouve, et on adapte son propre ordre.

Cela explique peut-être pourquoi la schizophrénie se manifeste surtout chez les jeunes à partir de 16 ans : à cet âge, la personne est soumise à de nombreuses exigences. Il faut définir une carrière, construire des relations. La relation avec la famille familière commence à changer. Tout cela est source de confusion et de tension.

La maladie se manifeste (...) parce que le jeune s'isole et, par exemple, ne peut plus suivre à l'école. Ou bien ceux qui sont déjà au travail ne peuvent plus y répondre.

Dans la tentative de créer un ordre dans sa propre vie - qui ne correspond donc plus à l'ordre de la vie qui l'entoure -, la pensée est perturbée et l'on aboutit à une psychose.

Les manifestations de la schizophrénie sont les délires ("Je suis irradié quand la radio passe"), les hallucinations ("On entend des voix") et le stress (*notecit.*).

Les gens ont perdu le contact avec leur environnement. La vie émotionnelle s'engourdit. Il y a une perte d'initiative. On se retire dans son propre "monde intérieur". Il en résulte un mutisme (absence de parole) et une motricité corporelle anormale - soit une absence totale de mouvement, soit une répétition exagérée et fréquente d'un certain mouvement.

Note -- (1) Ceux qui ont affaire aux possédés découvrent les mêmes phénomènes. Cela explique peut-être pourquoi les experts disent qu'il y a "trop de facteurs inconnus" à l'œuvre. Et cela nous renvoie à *EDM 18* (aspect trans-empirique/trans-rationnel, c'est-à-dire qu'une ou une autre personne ou un groupe de personnes, dans l'invisible, traverse l'esprit).

(2) En termes existentiels : le schizophrène est jeté, situé, contre son gré, dans un ordre actuel, qui ne lui dit "rien" (*EDM 50* : le "rien" "purement négatif et surtout privé frustrant" ; *EDM 57* (*résistance*)) ; au contraire ; il conçoit, tant bien que mal, son propre ordre, se situe à sa manière. Cf. *EDM 37* (*situs/ habitus*).

Ceci est d'autant plus vrai que nous nous trouvons, depuis +1855, dans la multiplicité postmoderne, voire parfois contradictoire ("pluralisme") de la multiculture (culturalité ; *EDM 41*) et de ses nombreuses confusions.

Conclusion - De ce qui suit, il est évident qu'une théorie de l'ordre ou de l'harmologie est plus qu'une simple activité "intellectuelle", bonne pour les spécialistes de la logique ou de la méthodologie.

Or, lorsque nous concevons une telle théorie, basée sur des données primitives, antiques, médiévales (scolastiques), modernes ou postmodernes, nous devons savoir qu'en plus de la scientificité (*EDM 15* : "méthode scientifique" de Peirce, qui est en accord avec "ce qui est réel"), nous travaillons également sur la santé psychologique.

On sait que les Paléopythagoriciens, peut-être avec plus et plus d'insistance que les autres Grecs anciens, tenaient à l'ordre/à l'arrangement. Leur sens de l'aspect mathématique numérique et spatial de la réalité - ils ont fondé l'arithmétique et la géométrie - allait de pair avec un souci philosophique de la santé,-- *sofrosunè*, santé de l'âme (*EDM 06*). Avaient-ils si clairement à l'esprit le lien entre une pensée claire et la santé mentale ? En tout cas : nous savons ce qui est en jeu avec une doctrine de l'ordre.

Exemple 12. - - Harmologie : théorie des relations. (77/79)

Commençons par un exemple.

Ch., S Peirce (*EDM 12*), l'un des grands fondateurs de la logistique des relations, concevait un "système fermé" dont chaque membre est soit un enseignant, soit un élève. Toutefois, de telle sorte que personne ne puisse être les deux à la fois.

La relation "professeur/professeur", il l'appelle "collègue". La relation "élève/étudiant", il l'a appelée "camarade de classe". Et la relation "élève/professeur" était appelée "professeur". Ce dernier terme semble avoir été "inventé", mais nous le comprenons comme "termini technicians" (termes techniques).

Afin de faciliter le passage à la logistique, qui est la logique mathématique, Peirce a introduit des lettres - des symboles d'abréviation - à la place des termes "professeur" et "élève", etc. Afin d'être en mesure de calculer logiquement avec eux. En d'autres termes, être capable de mettre en œuvre un "calcul".

G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker, 53/55, affirme que le phénomène (*EDM 17 ; // 55, 58, 60, 71, 74*) de la "logique mathématique" - rationnellement parlant (*EDM 18*) - a pour prémisses - bon gré mal gré - l'identité (*EDM 25*), le noyau de l'ontologie traditionnelle.

Note -- Pour ceux qui sont déjà trop peu familiers avec la logistique, voici ce qui suit.

Erwin Schroder (1841/1902 ; son *Algebra der Logik* (1890/1895) est un ouvrage fondateur) et, plus clairement encore, Ch.S. Peirce en sont les fondateurs.

Certains écrivent "aRb" ("R" = relation) pour la "relation entre a et b" ; d'autres écrivent "r ab" (lire : "la relation "r" entre "a" et "b") ; d'autres encore l'expriment par "B(a,b)" (lire : "la relation "B" entre "a" et "b").

Pour généraliser, on prend alors des termes tels que "x", "y", "z", etc., de sorte que l'on puisse dire "Pour tous les cas (instances) de "x", il est vrai que...". Examinons maintenant quelques types de relations.

1.-- La relation réflexive (en boucle).

Les logiciens s'expriment comme suit : "la relation d'une chose - par exemple 'a' - à elle-même".

En ontologie, on dit la même chose mais différemment : "quelque chose coïncide (totalement) avec elle-même". Le terme "relation" - par rapport au langage courant - est utilisé de manière métaphorique dans le langage logistique (*EDM 20*), dans le sens où une relation dans le langage courant présuppose plus d'un terme, alors que l'identité totale d'une chose avec elle-même ne représente, bien sûr, qu'un seul terme. La forme en boucle en est le symbole. En langage technique, la "réflexivité".

Note -- On retrouve un peu de cela dans les verbes réciproques : “ je me regarde “, “ je me vois debout là “, etc.

2.-- Les relations non-réflexives (non-réciproques).

Nous prenons quelques échantillons.

a.-- La relation réciproque (symétrique).

Il ne faut pas confondre “réciproque” et “mutuel” (comme dans les réponses aux vœux du Nouvel An). La relation des deux côtés est réponde par l’autre.

Exemple : “fraude conjugale mutuelle” - terme familier ; -- “par consentement mutuel”. -- Aussi : “des deux côtés” ; “mot et contre-mot” (comme dans une dispute à l’emporte-pièce);-- en science naturelle “travail et contre-travail” (= action et réaction), si des deux côtés.

Note -- Il ne faut pas croire que cela reste une simple théorie de la vie et de la mondanité -- On est familier avec des termes tels que “Marriage Encounter”. Dans une certaine philosophie, loin du monde des sciences naturelles, comme par exemple dans les œuvres de *Fred. J. Buytendijk* (1887/1974 ; physiologiste et psychologue néerlandais ; connu entre autres pour son magnifique ouvrage “De vrouw”), un concept est central, à savoir la rencontre, c’est-à-dire la connaissance mutuelle de plusieurs personnes, qui se déroule au fil du temps à un niveau plus profond. Lorsque, dans un “groupe de rencontre”, un geste, un mot, ne reçoit aucune réponse, il n’y a pas de véritable rencontre. - Il en va de même dans une relation conjugale. Un amour non partagé manque de “symétrie”. L’“autre” n’est pas là (*EDM 50 : nihil privativum* ; “Il n’y a rien avec l’amour véritable”).

b.-- La relation transitive.

Entre deux ou plusieurs termes de la relation, il y a au moins un terme intermédiaire -- en mathématiques, la relation de a par b à c.

Dans la vie quotidienne : “Les amis de mes amis sont aussi mes amis”. Exemple plus subtil : “Elle l’a épousé pour ses biens” (elle - par lui - biens).

c. -- La relation de clarté.

L’essence ici est “addition” (= relation d’un syllabe), par exemple “Ma petite amie et moi”. Des deux côtés de la relation, il n’y a qu’un seul terme. -- La relation entre un syllabe et un autre devient ambiguë de deux manières : “un syllabe” et “plusieurs syllabes”.

Un seul professeur, d'un côté, une multitude d'élèves, de l'autre... Beaucoup de nazis, d'un côté, un seul Fuhrer (chef), de l'autre.

Note. - On peut considérer le nombre de termes impliqués : dyadique (deux syllabes), si une relation contient deux termes ; triadique (trois syllabes), si trois.

Par exemple : "Je vous donne ce livret" (je/vous/le livret).

Une application.

On pense au fait que le roi Baudouin, pour des raisons catholiques conservatrices, n'a pas voulu signer la loi votée par le Parlement sur l'avortement.

Pendant des jours et des semaines, les Belges (sans parler des étrangers) ont interprété le même fait en plus d'une phrase. Cela indique une "relation d'une seule phrase".

Sociométrie.

Jakob Levi Moreno (1889/1974) est le fondateur du psychodrame, qui est réservé aux médecins. Les acteurs y laissent les maux psychologiques (et, peut-être, physiques), y compris les conflits, imprégner le groupe. Ceci, grâce à une pièce de théâtre, par exemple.

Normalement, on appelle cela - ce que les Grecs anciens appelaient - "katharsis", purificatio, processus de purification. Aussi : "processus de croissance".

Dans un tel groupe de croissance, on prête d'abord attention aux relations. Le réflexif (ce que les participants pensent d'eux-mêmes), le réciproque (action et réaction, en réponse à laquelle il y a une autre action), le transitif ("Voulez-vous me la présenter?"). Elle devient une analyse de la communication et de l'interaction. L'approche scientifique d'une telle société en miniature est appelée "sociométrie".

Conclusion générale.

La théorie est "sèche". Mais la vie est "juteuse". -- Lorsque nous en venons à vivre dans des relations - si elles sont permanentes, les relations se transforment en "relations" - cela peut être examiné rationnellement dans la théorie des relations. La vie opaque - appelée "anankè" par Platon - devient plus transparente.

Exemple 13.-- Harmologie : relations, logistique. (80/89).

Avant de passer à l'harmologie philosophique proprement dite, examinons brièvement les connexions - connecteurs, "foncteurs", "modificateurs", -- conjonctions - qui sont autant de relations, car elles sont devenues courantes dans la logistique récente (la logistique n'a en fait démarré qu'au milieu du XIXe siècle). Non pas qu'une connaissance précise de ces derniers soit nécessaire pour penser correctement. Mais elles constituent une clarification bienvenue d'anciennes intuitions.

1.- Le sens (*implication*).

En dernière analyse, le fait que "quelque chose, inclut quelque chose" est une question d'identité entière (totale) ou partielle.

Par exemple : "Quelque chose s'implique ('implique') totalement" (= contenu totalement identique). -- "Quelque chose implique partiellement (fait, ne fait pas ; EDM 68 : *relation restrictive*) quelque chose d'autre" (= implicite partiellement identique). - - "Quelque chose n'implique (absolument) pas quelque chose d'autre" (= implicite négatif) .

Relisez maintenant EDM 68 sur la "qualité" (contenu) d'un jugement : le contenu, dans ses trois types de base, est la prémisse secrète.

La base identitaire est donc évidente. Car soit l'identité totale ou partielle est déclarée, soit elle est niée (la négation). C'est toujours l'enjeu.

D'ailleurs, la raison pour laquelle Aristote a qualifié l'ontologie de "première" philosophie est apparemment plus forte que jamais. Après tout, c'est la doctrine des "archai", des principia, des présupposés, - de nature globale, c'est-à-dire toujours, quoi qu'il arrive, à l'œuvre.

"Propre à, inhérent à",

Regardons les choses à l'envers.

(1) "Quelque chose inclut (totalement, partiellement ou pas du tout) quelque chose".

(2) "Il est inhérent (inhérent à) la deuxième chose d'être la première chose (totale, partielle ou (totale) non)".

Prenons un exemple concret (*catégorique ; EDM 36*).

"Quand il pleut, cela inclut (= partiellement) le fait de mouiller les choses qui pleuvent". -- "Il est inhérent (en partie) à (l'arrosage) des choses, s'il pleut, qu'elles deviennent humides". On dit exactement la même chose, mais le dire (modèle) du premier jugement devient le sujet (original) du premier.

Conclusion... "Propre (inhérent) à", est en fait englobant.

Sémiotique. Depuis Ch. S. Peirce (*EDM 12*) et e.a. Ch. Morris (1901/1971 ; *Foundation of the Theory of Signs* (1938)), la théorie du signe (“théorie des signes”) est appelée “sémiotique” (là où d’autres, à la suite de Ferd. de Saussure (1857/1913), utilisent le terme “sémiologie”).

Bien avant la théorie des signes, les signes étaient utilisés dans la pratique - par exemple en mathématiques. Dès que la logique est devenue un “calcul”, elle a suivi la même voie : elle a introduit des signes (abrégés). -- ... pour être capable de calculer avec eux.

Application.

(a) **L’implicateur “**. (dans le pasigraphe de Peano) ou, surtout, ‘--->’ - Une inférence (conséquence, ‘inference’, implication) est ensuite ‘tirée’ comme suit : “p). q” ou “p --> q”. Ce qui est une implication. Dans le système de signes de J. Lukasiewicz (1878/1956 ; penseur et logicien polonais), on écrit “Cpq” (en langage courant : “si p, alors q”). Ce qui signifie que p implique (implique) q. Ou que q est inhérent à p.

(b) **Le bi-implicateur** (*EDM harm 78* (encore une fois, en relation avec la symétrie) “p <====> q” ou “p ≡≡ q” (dans le pasigraphe de Peano, “p”). q” exprime ce qu’on appelle l’équivalence (équivalence, équivalence).-- Dans le langage familier : “si p, alors q et vice versa” (q est propre à p et vice versa, ou “si et seulement si p, alors q”).

Modèle appliqué.

J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1961, combine (paires) les termes ‘singing’ et ‘dancing’ pour donner ‘Singing and dancing, includes dancing’ (*note* : il s’agit ici d’un sens purement ‘combinatoire’). En d’autres termes : “Chanter et danser inclut la danse”. Si nous entrons les caractères “x” et “y”, cela devient : “xy (le produit logistique) --> y” (dans le langage de Peano : “xy). y”).

En langage familier : “xy implique (o.m.) y”. Ou : “(o.m.) y est inhérent à xy”. Ou encore : “Si xy, alors (o.m.) y”,

2.a.-- La relation réflexive.

Dans leur système de signes, les logiciens négligent habituellement l’identité totale dans ce contexte, mais elle est ici plus appropriée sur le plan ontologique.

Prenez l’exemple de Royce, qui combine les termes “chant” et “danse”. “Chanter comme chanter”, “danser comme danser”. Plus abstrait : “x comme x”, “y comme y”. Le “si” signifie que l’on parle de l’identité (totale) de par exemple le chant, la danse, -- x, y, etc ...

Pour anticiper : “englobant en tant qu’englobant” -- “non-rythme en tant que non-rythme”, “négation en tant que négation”, “somme ou produit en tant que somme ou produit”. “Comme quelque chose” est “quelque chose comme tel ou tel”.

L'incongruité. La contradiction (incohérence, contradiction) est la contrepartie de l'identité réflexive... Par exemple, ne pas chanter comme ne pas chanter, $-x$ comme $-x$ sont diamétralement opposés. Donc, par exemple, également "chantant et dansant" et "non chantant et dansant comme non chantant et dansant". -- Sémiotique : "x est inconciliable avec le négateur de x" ou "x ou (= aut) x (négateur)", parce que les deux termes sont totalement non-identiques.

Note : Autre nom : " disjonction exclusive (stricte, dilemmatique, exclusive) ". **À propos :** le latin "aut" signifie "soit, soit".

B.-- La relation non-réflexive.

Il existe deux types de logistique.

a. Le produit logistique.

L'expression "chanter et danser en même temps" -- Sémiotique : x et y sont combinés pour former "xy". -- Autre nom : conjugal, représenté par le conjonctif " \wedge ". Ainsi, par exemple, " $x \wedge y$ " (= "x et y en même temps")... Dans la langue de Lukasiewicz : "Axy" (= "x -et-y").

b. La somme logistique.

" Chanter et/ou danser " signifie soit chanter ou danser (alternativement), soit chanter et danser.-- Sémiotique : " $x + y$ ". -- Autre nom : disjoint, dont le disjoncteur est " \vee ". Ainsi, par exemple, " $x \vee y$ " (= "x et y et xy").-- Dans le jeu de langage de Lukasiewicz : "Dxy".

Le déni :

Pensez au négatif (simplement descriptif) et au privatif (décevant) rien (*EDM 50*)... Le modèle de Royce : "Au lieu de chanter et/ou de danser, on peut aussi ne rien faire". -- Sémiotique : le terme binaire "1 ou 0". Si on marque x, y, xy ou x+y avec '1', son absence est marquée avec '0'.

Note -- Autre nom : "disjonction inclusive (alternative, inclusive,-- divisive)".
En latin, "*vel*", qui signifie "et/ou".

Note -- Une négation (négation, négation, négation) est représentée, dans le système de Lukasiewicz, par le négateur 'Nx', 'Ny', 'Nxy', 'Nx+y' (au lieu de 0x ou 0y, etc.).

Note -- Certains systèmes formalisés fonctionnent avec 'I', c'est-à-dire 'incompatible avec' (par exemple 'x I y' est 'x incompatible avec y'), et leurs combinaisons.

Conclusion - L'identité totale (réflexive) (et sa négation) et l'identité partielle (analogique) (et sa négation) sont les conceptions qui soutiennent, ontologiquement parlant, ces "valeurs" et "signes" ("symboles") logistiques.

Note -- Les relations axiologiques ou de valeur.

EDM 33 (le “bien” (valeur) transcendantal) a brièvement attiré l’attention sur l’objet des jugements de valeur (“évaluations”).

En passant, nous mentionnons ici quelques “connecteurs”.

1. Refus du jugement : “ni l’un ni l’autre” (par exemple, si deux biens (valeurs), alors aucun des deux).
2. Solution d’échange : “si, par exemple, il y a plus d’un bien, alors un bien et pas l’autre.
3. Variété : “si plus d’un est bon, alors un et puis l’autre”.
4. Préférence : “si plus d’un est bon, alors l’un plutôt que l’autre”.
5. Agrégation : “si plus d’un bien, alors tous”.

L’avis de J. Royce.

Royce, *Principles of Logic*, 74, dit : “Les actions (*note* de quelque chose) constituent un ensemble de données (entités), qui sont, en tout cas, régies par les mêmes lois que celles par lesquelles sont régies les classes (*note*: concepts) et les jugements “. On peut lui appliquer ce qu’on appelle “l’algèbre de la logique”.

En effet, grâce à une mathématisation, on peut “traiter” les actions de la vie de l’homme, par exemple, comme des concepts et des jugements. Tout d’abord, introduisez les signes - abréviations. Puis “combinez” (déterminez les connexions mutuelles), comme nous venons de le faire. Cela donne une sorte d’“algèbre”, de “calcul”, d’arithmétique qui clarifie les actes de la vie, tout comme, grâce à une théorie générale des relations, la vie opaque - “anankè”, ce qui nous arrive sans que nous puissions le voir - devient plus claire (EDM-harm 79). Selon les mots de Platon, il y a plus de “nous”, intellectus, esprit, dans nos vies.

Encore une fois, le contenu.

Il y a eu beaucoup de discussions sur l’implication... Nous avons commencé. Maintenant que nous avons terminé, c’est tout.

Le contenu peut interpréter tous les connecteurs. -- Par exemple :

- A. La relation réflexive : “si x, alors x” (“x si x”).
- B. Les relations non-réflexives
 - a. Irréductibilité : “si x, alors pas -x”.
 - b. Solution d’échange non contradictoire : “si 1, alors pas 0”.
 - c. Somme : “si x+y, alors soit x, soit y, soit les deux (= x+y)”.
 - d. Produit : “si xy, alors à la fois x et y (simultanément, ensemble)”.

Vous voyez : des relations réflexives (totalement identiques) ou non-réflexives (partiellement identiques ou niées) !

Un modèle applicatif.

Appliquez ce que nous venons d’apprendre à un paralogisme (raisonnement erroné ; à distinguer du “sophisme” (raisonnement délibérément erroné)).

Note -- On peut prouver quelque chose directement (preuve directe), mais on peut aussi le prouver indirectement (preuve indirecte). La preuve par l'absurde (par exemple en mathématiques) et l'"argumentum ad hominem" (littéralement : argument joué contre quelqu'un) en sont des exemples. Ici, la prémisse des croyants en Dieu (*EDM 51*) est jouée contre eux. En particulier : le fait indéniable du néant - le néant privé, donc ; - à savoir le mal physique et éthique (*EDM 51v.*) - est retourné contre l'existence de Dieu. On rencontre parfois ce genre d'"argument" dans les cours de logique.

A.-- Formulation circonstancielle.

Voici, dans l'ordre, les parties du raisonnement de "si tu le dis, alors ce que tu réfutes en découle".

Phrase 1 : Si Dieu existe, alors il est bon et tout-puissant.

Mais soit si Dieu peut empêcher le mal mais ne le fait pas, alors il n'est pas bon, soit s'il peut empêcher le mal mais ne le fait pas, alors il n'est pas tout-puissant.

Phrase 2 : Le mal ne peut exister que si Dieu peut l'empêcher mais ne veut pas, ou s'il veut l'empêcher mais ne peut pas.

Phrase 3. -- Eh bien, le mal existe.

Conclusion.-- Donc Dieu n'existe pas.

Comme on peut le constater, la structure du raisonnement valide est telle que les phrases prépositionnelles sont suivies d'au moins une post-séquence (implication de la post-séquence dans la ou les phrases prépositionnelles). Le ou les syntagmes prépositionnels contiennent au moins un syntagme postpositionnel.

Ici : si les trois prépositions, alors la seule phrase postposée -- Les prépositions commencent par la préposition de la foi en Dieu, "si Dieu existe, alors ...". De là découle, si ce n'est pas un raisonnement paralogique, "donc Dieu n'existe pas". De l'affirmation de Dieu découle, par raisonnement, la négation de Dieu ;

B.-- Syntaxe logique.

Ce terme issu de la sémiotique (signologie) signifie que l'on ne regarde pas (tant) le contenu de ce que disent les jugements, mais les relations logiques des phrases entre elles. Ceux-ci sont ensuite coulés dans une forme raccourcie par des symboles, réécrits.

a1.-- Réécriture des phrases.

Dieu existe' = p ;

Dieu est bon' = q1 ;

Dieu est tout-puissant' = q2.

Dieu peut empêcher le mal' = r1 ;

Dieu veut empêcher le mal' = r2.

Le mal existe" : s.

Réécriture des conjonctions.

Maintenant les verbes à particule... L'implication (=). (manière pasigraphique de Peano).-- La contradiction interne (contradiction) = w (qui correspond au latin 'aut'), c'est-à-dire ou (au sens de dilemme).-- La négation = p (négation de p).-- Ce sont les connecteurs.

b.-- La syntaxe logique (cohérence) du raisonnement.

Voyez ce que cela donne lorsque vous examinez le "squelette" du raisonnement.

Phrase 1 : $p).q1 \wedge q2 \wedge r1 \wedge r2$ (neg)) . $q1$ (neg) w $r2 \wedge r1$ (neg) . $q2$ (neg)

Phrase 2 : $r1 \wedge r2$ (neg) $\wedge r2 \wedge r1$ (neg)) . s

Phrase 3 : s

Concl : p (négation).

Le raisonnement entier, maintenant : Phrase 1 \wedge Phrase 2 \wedge Phrase 3) . Concl.

Lire : si Phrase 1, Phrase 2 et Phrase 3, alors Concl.

L'englobement régit tout. Les autres connecteurs (conjonctions) ne servent qu'à relier ce qui est dans la portée.

C.-- Sémantique logique et pragmatique.

Regardez cet ensemble de signes connectés (l'aspect syntaxique). Si l'on devait maintenant "remplir" avec d'autres phrases que celles dont elles sont la représentation syntaxique, on y parviendrait dans un certain nombre de cas.

La sémantique, en sémiotique, signifie que, à partir des signes syntaxiques, on examine les phrases elles-mêmes avec leurs significations. Raison : les signes purement syntaxiques ne veulent rien dire ! -- La pragmatique, en sémiotique, signifie que l'on examine les intentions avec lesquelles les phrases sont prononcées (ou pensées) : ici, il s'agit de réfuter les affirmations des croyants.

Note .-- "Revue épistémologique".

Epistémologie" signifie "science", une partie de la gnoséologie (théorie de la connaissance).-- Le gnoséologue examine la question de savoir si, oui ou non, les phrases prononcées contiennent la vérité (*EDM 32v.*).-- Ce que nous allons faire maintenant.

C.1.-- Théodice.

Littéralement : "justification, défense, de Dieu". Le terme, qui désigne une matière ancienne, vient du kartésien G.W. Leibniz (1646/1716). L'objet de cette branche de la théologie (= la théologie) est la relation "Dieu/le mal" : comment "concilier" l'existence et l'être de Dieu (c'est-à-dire concilier la coexistence dans un seul et même "être" (= réalité totale et même interconnectée)) avec le fait du "néant" décevant, c'est-à-dire le mal physique et surtout moral ?

C.2.-- “Antilogia” (“critique”).

Zénon d'Élée (*EDM 08*), fondateur de l'“éristique”, c'est-à-dire de la logique et de la méthodologie, dans la mesure où elles traitent du raisonnement selon des règles logiques strictes, est connu pour sa méthode.

Il procède comme suit.

1. Il met en avant les thèses de son maître Parménide.

2.a. Première “antilogia” (littéralement : “ contredire “) : les adversaires de Parménide réfutent, à leur manière, ses thèses.

2.b. Deuxième “antilogie” : Zénon réfute les réfutateurs (opposants). Il se trouve qu'il établit que “eux, comme lui” ne peuvent pas tout prouver rigoureusement. Ce qu'Aristote a observé comme un processus logique, résumé dans la phrase “toi, pas plus que moi, tu ne peux prouver toutes choses (= toutes tes affirmations, propositions)”. Plus court : “Vous ne prouvez rien non plus comme moi”.

Cfr. *Cl. Ramnoux, Parménide et ses successeurs immédiats*, Ed. du Rocher, 1979, 158ss. (*Techniques de formalisation*).

Depuis des siècles et des siècles, les gens se disputent sur la relation entre “Dieu et le mal”. Personne n'a jamais produit une preuve “apodictique” (c'est-à-dire convaincant radicalement toutes les personnes douées de raison), que ce soit du côté des croyants en Dieu ou du côté des amoureux de Dieu. Une sorte d'impasse, donc.

C.3.-- Thèse des mythologues.

Mythologie”, ici, signifie “théologie en dehors de la Bible, basée sur une expérience mythique” (*EDM 05*).

Les ouvrages de *W.B. Kristensen* sur la théologie mythique du mal dans l'univers et dans l'humanité restent peut-être les plus révélateurs (*Collected contributions to the knowledge of ancient religions*, Amsterdam, 1947;- *Introduction to the history of religion*, Haarlem, De Haan, 1980-3).

Thèse principale : les divinités des religions non bibliques, même les plus élevées, sont une “harmonie des contraires” ; elles sont elles-mêmes, un mélange (“*harmonia*”, *fusionner* ; *EDM 72*) de bien (physique/éthique) et de non-bien (physique/éthique) ; son fonctionnement dans le cosmos montre le même mélange :-.

S.Paul compte ces divinités parmi les (principaux) “éléments du monde” (*EDM 01*), dans lesquels il ne met pas trop de confiance, en tant que personne à l'esprit biblique. Ces êtres invisibles sont, dans une large mesure, responsables de ce qui est lié à la nature et aussi du mal qui découle de la liberté.

Il ne s'agit donc pas d'un Être suprême, dont on a une certaine connaissance, par exemple chez les Primitifs (pensez au "monothéisme primitif" de Lang et Schmidt). Dans les milieux païens radicaux, on prétend que cet Être suprême n'est pas responsable du mal dans le cosmos. C'est l'un des aspects par lesquels il s'élève au-dessus des divinités finies, inférieures, comme "exalté"... Voilà pour le point de vue païen.

C.4.-- Proposition biblique.

Ce que l'Oermonothéisme saisit avec hésitation, avec tâtonnement, s'élève de façon limpide dans la *Bible* (EDM 51). Ancien Testament (Yahvé), Nouveau Testament (Sainte Trinité) : un Être suprême est au-dessus de tout soupçon. Tout au plus, Yahvé, la Sainte Trinité, tolère le mal. Au contraire :

a. l'immanent, intégré dans la création elle-même, le jugement de Dieu (= intervention de Dieu),

b. le jugement transcendant de Dieu (l'intervention de Dieu, directe, en dehors du cours naturel des choses créées) contient un correctif (changement pour le mieux) du mal.

Pensez à la vengeance du péché, qui est encore puni dans le cadre de cette vie terrestre. Pensez au Jugement dernier, dans un avenir (lointain), où Dieu remettra les choses en ordre.

C.5.-- Théodice.

La théologie philosophique, fondement des premiers penseurs grecs, - "theologia fusikè", theologia naturalis, "théologie naturelle" (à distinguer de la mythique et de la biblique) - peut être interprétée comme suit.

1. - L'artère du raisonnement.

Relisez - EDM-harm 84 - le texte.

Un seul mot "seulement" : "(VZ 2) : Le mal ne peut exister que...". Ce petit mot devrait d'abord être prouvé par le négateur de Dieu... Eh bien, il est simplement avancé comme un axiome, sans preuve. L'athée élude - en supprimant consciemment / en refoulant inconsciemment - cette question primordiale : "L'existence et la nature de Dieu n'iraient-elles pas de pair avec le mal dans le monde ? C'est-à-dire que Dieu est bon et tout-puissant après tout.

Platonique : le négateur de Dieu commet un "para.frosunè" ; il/elle pense à côté de la question.

Argumentum ad hominem.

Nous prenons l'athée au mot : il prétend deux choses à la fois :

a. Dieu n'existe pas ; **b.** le mal existe.

Ce que l'athée ne semble pas saisir, au cours de ce raisonnement, c'est que "le mal existe de toute façon, même si Dieu n'existe pas". Le "néanmoins" lui échappe.

Une clarification supplémentaire.

La prémisse secrète de la préposition 2 (" Le mal ne peut exister que si...si... "), est " Tout ce qui est a une raison suffisante (en soi ou en dehors) ". Le principe dit de la raison ou du motif (nécessaire et) suffisant.

Puisque, dans l'hypothèse athée, Dieu n'existe pas et que le mal existe, il ne peut se qualifier - comme explication (nécessaire et) suffisante - de (l'origine du) mal.

Conclusion : pour le fait que le mal existe, dans un univers sans Dieu, une explication en dehors de Dieu est nécessaire. Le mal a donc son origine dans l'univers lui-même, -- pas dans un Dieu qui n'existe même pas ! -- C'est la thèse de l'adepte de Dieu.

Conclusion : "Si, en tant que dieu, vous affirmez ce que vous affirmez, il s'ensuit que ce que vous réfutez s'ensuit". L'antilogie des antilogies !

3. l'origine du mal.

Prenons maintenant l'hypothèse de la croyance en Dieu.

(i) (Non)consciemment, l'athée suppose que seul un genre de Dieu qui se mêle de tout et même qui est "autoritaire" peut exister (*note* : ce qui semble aussi être le point de vue de beaucoup de croyants en Dieu, si on les voit occupés).

Un tel Dieu ne tolère pas l'autonomie (comme les modernes aiment à le dire) dans ce qu'il a créé lui-même. Un tel "Être Suprême" - qui porte encore les traits inconscients des "éléments cosmiques" (= les divinités des païens) - doit constamment intervenir - comme un disciplinaire - dans le déroulement et la structure même de sa création. Cela se traduit, entre autres, par la prévention du mal physique et, surtout, du mal éthique qui découle de la volonté autonome.

(ii) Cependant, le croyant, libéré de ce repos païen, réalise - surtout face au mal - l'autonomie de la création.

(a) Physique.

La création non libre est, à sa manière, indépendante. Pensez aux lois physiques qui peuvent être établies (*EDM 16* : Tests physiques) : une pierre, par exemple, tombe, même si quelqu'un marche en dessous.

(b) Éthique.

La créature qui choisit librement (*EDM--harm 83* : jugements de valeur) - dans sa liberté de capacité (même s'il n'y a pas de liberté de pouvoir ; *EDM 58*) - peut décider à la fois en dehors de Dieu et contre Dieu.

Le dilemme de Dieu.

Le “dilemme” est une bifurcation dans la route (= on est confronté à des choix contradictoires (*EDM-harm* 82)). Soit Il crée des êtres physiquement indépendants et éthiquement libres et, dans ce cas, Il ne peut pas et ne doit pas intervenir continuellement (“interventionnisme”), soit Il crée des êtres physiquement indépendants et éthiquement non libres et, dans ce cas, le résultat est un nombre d’êtres non libres, sujets, chez qui tout développement personnel est impossible dès le départ.

“Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné”.

Le problème de la théodicée est évident dans le destin de Jésus.

Il s’incarne, vit comme un être humain, se lève après son investiture lors de son baptême dans le Jourdain (“Celui-ci est mon fils bien-aimé” ; comprenez : le prince, que je préfère comme le souverain à venir), ... pour mourir de la mort sur la croix dans un monde autonome - selon la Bible, livré à Satan et aux autres “éléments du cosmos”.

Crucifié, il subit et vit la grande indépendance de la création. Il s’écrie : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? Comprenez : “pourquoi m’as-tu laissé à mon autonomie lointaine ?”.

La réponse du Père céleste à cela est, selon les Écritures, la glorification. Jésus se montre comme le “fils bien-aimé” (= prince, chef, -- avec, sans ou contre les “éléments du cosmos”) aussi bien dans le monde souterrain (“descente aux enfers” ou “ascension aux enfers”) que sur terre (les apparitions comme ressuscité) et dans le reste du cosmos (“ascension” dans laquelle, selon la tradition, il se montre aux chefs “cosmiques”).

Mais avec cela, la Bible situe la solution du mal, dans la mesure où elle va de pair avec un et bon et un Dieu tout-puissant, dans le transempirique (transrationnel). Cf. *EDM 17v*.

Malheureux :

- (i) phénoménale, c’est-à-dire dans les données immédiatement évidentes, et
- (ii) même rationnellement, c’est-à-dire en raisonnant à partir des données évidentes

...

(iii) le domaine du transempirique avec des arguments logiques stricts difficiles ou même indémonstrables.

De sorte qu’il reste une question d’antilogie et d’antilogie d’antilogie : l’incroyant ne peut réfuter le fait de la glorification et le croyant ne peut le prouver rigoureusement.-
- Zénon l’avait déjà compris : “Ni vous, ni moi ne le pouvons”.

Exemple 14.-- Harmologie : structure/système de collecte. (90/97)

Nous nous sommes attardés sur la notion de “relation” (ontologique et logistique).

Vient maintenant un petit chapitre sur la structure - c’est-à-dire un réseau de relations - et - ce qui va avec - la collection et le système (système).

Échant. bibl. : *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, 175vv.

La structure - selon cet ouvrage - est le total (l’ensemble) ou le réseau entier des relations entre les éléments.-- A cela s’ajoutent, immédiatement, les éléments d’une simple collection ou d’un système (système).

La notion de caractéristique commune

Une multiplicité peut être ramenée à l’unité lorsqu’elle est constituée d’éléments (multiplicité), qui présentent au moins une caractéristique commune (unité). Ou, en d’autres termes, des éléments qui ne sont certes pas identiques (différents/séparables), mais qui sont, dans un certain sens, identiques, car ils présentent une seule et même (groupe de) caractéristique. Analogie, donc, c’est-à-dire le fait qu’ils sont en partie identiques, en partie non identiques.

Structure distributive et collective.

On pourrait aussi dire : structure métaphorique et métonymique (*EDM 24 ; à relire*).

Nous disons que, dès qu’il y a une relation, il y a une structure minimale et essentielle. Le “réseau” a un minimum - la relation entre deux éléments - et un maximum - infiniment - extensible, bien sûr.

Note -- Un certain langage - dans des cercles scientifiques et philosophiques bien définis - sur la “structure” utilise le terme dans le sens plus strict de “relations fixes (inchangeables, “invariantes”)”. -- Bon à savoir.

1.-- Structure distributive.

Distributif”, du latin “distribuere”, distribuer.

Le modèle mathématique est celui qui parle le mieux à notre esprit. En mathématiques, on peut remplacer l’expression “ $ax + ay + az$ ” par “ $a(x + y + z)$ ”. On constate que le terme commun “a” est réparti, divisé, entre les trois termes distincts. Il s’agit d’une clarification très claire de l’idée de “distribution” (sur une multiplicité).

La solitude

L’une des principales caractéristiques de la structure de dispersion est l’“échangeabilité” ou l’unicité. Le “a” dans les trois expressions “ax”, “ay” et “az” est exactement le même.

Et décapotable. -- On peut donc - pour reprendre le petit exemple de Husserl (*EDM 38 : l'identité général*) - échanger le rouge, répandu (distribué) sur toutes les choses (possibles) relde, dans la mesure où il est simplement rouge. Ce rouge est, après tout, identique en soi.

Quelques modèles applicatifs.

Ceux qui sont familiers avec l'eau de Cologne et les parfums savent peut-être que, pour les femmes vraiment sexy, l'odeur de musc, caractéristique des chèvres de montagne tibétaines, est sexuellement stimulante,-- que, pour les hommes vraiment sexy, le latex de la plante hévéa (à partir de laquelle le caoutchouc est produit) est également sexuellement stimulant,-- que, lorsque l'on s'est laissé aller à l'une ou aux deux odeurs susmentionnées, la mentha piperita, l'arôme de la menthe poivrée, est apaisante. Les trois odeurs sont donc profondément différentes, mais toutes trois sont des "odeurs" : odeur (hévéa, musc, -- meha piperita), tout comme un (x, y, z).

Structure distributive - Les personnes familiarisées avec la physique récente savent que l'énergie, la masse et la vitesse de la lumière sont trois réalités physiques qui, bien qu'elles soient liées, sont très distinctes. Donc n (énergie, masse, vitesse de la lumière). Encore une fois : la structure distributive.

Regardez le marché : une jeune vendeuse propose à un jeune homme une jeune plante. Si jeune (vendeuse, jeune homme, plante). Distributif.

Note : Platon, déjà, notait que " tout " constitue un " tout " (dans son sens). Les scolastiques du milieu du siècle dernier (800/1450) appelaient une collection "omne" (littéralement : quelque chose qui comprend tous les éléments).

2.-- Structure collective.

Le terme "collectif" signifie "ensemble". Prenons l'exemple d'une mouche dorée : toutes les parties de cet adorable petit insecte sont différentes les unes des autres - pattes, ailes, torse, thorax, etc. - mais ensemble - collectivement, solidairement, "collectivement" - elles forment la mouche dorée.

Note -- Non-unité.

Contrairement aux éléments d'une collection, les éléments d'un système ne le sont pas, du moins pas toujours. Loin de là.

Quelques modèles applicatifs.

Les parfums - hévéa, musc, mentha piperita - sont, collectivement, un système : l'unité des parfums très différents fonctionne collectivement : d'abord irritant, puis calmant.

En tant qu'éléments de la "collection de parfums", ils sont identiques ; en tant qu'éléments d'un système séquentiel, ils sont très différents les uns des autres et les deux premiers ont un effet stimulant féminin ou masculin, le dernier fonctionne en sens inverse. Donc : hévéa (piquant) x musc (piquant) x mentha piperita (calmant).

Qui ne connaît pas la formule de physique d'Einstein " $E=mc^2$ " (l'énergie est la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière) ? En tant qu'éléments de la physique uniquement, l'énergie, E, la masse, m, et la vitesse de la lumière, c, sont les mêmes. Cependant, en tant qu'éléments du système global de la nature, ils sont loin d'être identiques. Ce qui est exprimé dans la structure de la formule physique -- dans laquelle il ne faut pas interchanger les signes E, m, c^2 -- n'est pas simplement le même.

La jeune fille qui vend des jeunes plants est un système, le système de vente et d'achat, dans lequel les éléments - fille, plants, jeune homme - ne sont absolument pas interchangeables. Le rôle social, après tout, de la vente et de l'achat diffère profondément, et le rôle du produit vendable diffère des actes de vente et d'achat.

Remarque : Platon avait déjà noté la différence entre " tout " et " entier ", et les scolastiques avaient leur propre terme pour désigner le collectif, " totum ", un ensemble qui présente une cohésion.

Application : L'expression "tout le monde", par exemple, diffère quelque peu de l'expression "toute l'humanité" et même de l'expression "toute l'humanité".

Conclusion générale :

(1) Dans l'ensemble, la caractéristique commune est répartie, mais de manière identique et immédiate, en général.

(2) Dans le système, la caractéristique commune n'est pas répartie sur des éléments séparés, mais en est "le ciment", identique pour toutes les parties (hypo-systèmes, sous-systèmes) est la structure (réseau) collectivement partagée, qui, à la fois, de manière partagée, est générale.-- Identique-général dans les deux cas, mais de manière différente (distributive, collective). Voyez, aussi clairement que possible, la similitude et la différence entre les deux.

Note : On voit maintenant que la métaphore repose sur l'ensemble et la métonymie sur le système. Ce qui est évident dans la synecdoque métaphorique et métonymique (EDM 23v.).

Par conséquent, on peut dire que la collection est caractérisée par une structure métaphorique et le système par une structure métonymique.

Note. -- Le concept grec ancien du nombre.

Un ensemble est un nombre (éléments), qui peut être exprimé sous forme de nombre. Considérons, pour un instant, *Eukleides d'Alexandria* (-323/-283 ; EDM 01), dans les treize livres de ses *Eléments de géométrie*. Dans les livres 7/9, il traite des mathématiques des nombres (arithmétique).-- Fidèle à sa méthode axiomatique-déductive, il commence par des définitions.--

a.-- La première : “ L’unité - en grec “ monas “, monade - est ce en vertu de quoi tout être est appelé un. -- C’est ce qu’on appelle un “élément” (du moins en langage mathématique).

b.-- Le second : “ Le nombre (forme) - arithmos, forme du nombre, car les Grecs anciens voyaient tout nombre comme géométrique (*EDM 31 : la forme géométrique n’est pas une forme ontologique*) - est l’ensemble - plèthos, multitude, ensemble, collection - qui naît de l’agrégation des unités (“ monades “).

Note : “grouper” est en même temps, certainement au sens paléophthagoricien, “former une figure géométrique, une configuration”. Conséquence : en grec ancien, le terme “nombre” ne s’applique qu’à plus d’une monade (unité). Un “nombre” est invariablement un ensemble (et un système géométrique) d’au moins deux éléments.

Échant. bibl. : *Fr. Krafft, Geschichte der Naturwissenschaft, 1 (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur), 319.*

Conclusion... Les deux concepts - collection, système - se rejoignent mathématiquement (collection) et spatialement (système en tant que forme géométrique).

La systématique d’aujourd’hui (la systématisation). Le concept d’“ensemble” est généralement bien connu, grâce aux “nouvelles” mathématiques. Ce n’est pas le cas de la “théorie des systèmes”. Par conséquent, une brève explication.

1954 : Fondation de la Société pour la recherche sur les systèmes généraux.

Ludwig von Bertalanffy (1901/1972), Kenneth Boulding (économiste-sociologue), Rapoport et d’autres sont les fondateurs d’une organisation qui promeut la recherche sur les systèmes de toutes sortes.

Échant. bibl. : -- *F.E. Emery, ed., Systems Thinking (Selected Readings) Harmondsworth/ Baltimore, 1969-1 ;*

-- *P. Delattre, Système, structure, fonction, évolution (Essai d’analyse épistémologique), Paris, 1971 ;*

-- *D.D. Ellis/ Fr.J. Ludwig, Systems Philosophy, Englewood Cliffs, N.J., 1962.*

-- *Leo Apostel et al, De eenheid van de cultuur (Naar een algemene systementheorie als instrument van de eenheid van ons kennen en handelen), Meppel, 1972* (les activités mathématiques, communicatives et artistiques sont interprétées de manière systématique) est particulièrement inspirant.

Note. -- L. von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds* (Psychology in the Modern World), New York, 1967, 61, dit :

a1. les besoins organisationnels inhérents à nos processus de production complexes (par exemple, les systèmes homme-machine, la recherche en armement),

a2. N. Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York, 1948-1,

b. L. V. Bertalanffy, 1930+, qui a cherché une théorie générale des systèmes, en sont à l'origine.

Note - Déjà Aristote, *Polit.*, V, 5, utilise une sorte de langage cybernétique : une constitution, par exemple, a un "telos" (but), mais on peut s'en écarter ("par.ek.basis"), mais aussi y revenir ("rhuthmosis", "ep.an orthosis"). Cfr. O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, III, 1035.

Typologie.-- D. Nauta, *Logique et modèle*, 173v., distingue trois niveaux de système.

1.-- Un système concret.

Un cristal (physique), un organisme vivant (biologique), une usine (culturologique).

Systèmes "conceptuels".

Toutes les abstractions, -- les constructions de notre esprit (o.c.,175), comme par exemple les schémas (*EDM* 39) de systèmes concrets (un modèle d'atome, représentation dans l'esprit et sur papier de l'atome concret), le diagramme d'un programme d'études, -- une collection de points mathématiques, -- un système de nombres construit logiquement.

3.-- Systèmes "formels" (ou langagiers).

Langages de programmation pour ordinateurs,-- toute la logistique (calcul logique (*EDM--harm* 80) ou une partie de celle-ci. Il est clair qu'avec un tel schéma, une théorie générale des systèmes est ébauchée.

Note - Qu'est-ce que Nauta entend par "formel" ? Toute langue (= système de signes), dans laquelle

(1) des réalités concrètes

(2).1 une représentation (reconstruction) compréhensible (conceptuelle)

(2).2 est affiché symboliquement,

est appelé par Nauta et al. "un système formel ou linguistique". Les relations (*EDM--harm* 80vv) ou les structures y sont représentées "syntactiquement" (*EDM--harm* 84).

Note -- L'ontologie "formelle" est beaucoup plus large : toute "forma", forme d'être, est une matière "formelle".

Soit dit en passant, le terme “formalisé” au lieu de “formel” est, à mon avis, plus clair. Un système formalisé contient (a) un système de signes, (b) qui est ordonné de manière axiomatico-déductive (dont nous parlerons plus tard).

Système ciblé.

Un type de système est le système téléologique.

Commençons par le terme grec ancien “archè”, principium, ce qui régit quelque chose (“principe”, “principe”).

Si quelque chose est contrôlé par quelque chose, alors cet “élément” de contrôle doit être pris en compte, à la fois pour le connaître et pour le traiter.

Un principe devient téléologique lorsqu’il contrôle la “praxis”, l’activité, dans son cours. Nous disons : “réglemente”. Ce “mécanisme de régulation” est au cœur des systèmes orientés vers un objectif, qui sont “dirigés” vers un objectif par leur “principe”. Ce qui nous rapproche de la science du pilotage (cybernétique).

Modèle appliqué... Une classe d'école.

Ce système se compose du ou des enseignants, des élèves, de la classe, de l’infrastructure de la classe (tableau, craie, -- pupitres, -- livres, etc.). Il est régi par une idée : former culturellement les élèves. L’objectif, avant d’être atteint, détermine, sous la forme du résultat, l’ensemble de l’activité de la classe et son déroulement.

Ordre(s) ciblé(s).

EDM-harm 72v. nous a donné un aperçu approximatif de la notion de “commande”.

Échant. bibl. : *D. Mercier, Métaphysique générale (Ontologie)*, Louvain/ Paris, 1923-7, 536.

Le texte du grand Néoscholastique dit : “commander, c’est” :

- (i) prendre les données les unes après les autres et
- (ii) de les situer selon un même principe d’unité (...). Le ou les ordres sont l’unité dans la multitude ou, encore, l’unité dans la diversité.

Mercier passe ensuite immédiatement à l’ordre intentionnel : “ L’ordre est le placement (*c’est-à-dire la disposition*) de telle sorte que des données différentes sont, chacune à sa place, et remplissent leur finalité respective (*c’est-à-dire* chacune parmi elles).

Plus court : “l’ordre est la disposition précise des données selon les relations que leur finalité impose”. (O.c.,539).

On parle aussi de relations “fonctionnelles” (qui remplissent une fonction ou un rôle dans la réalisation d’un ou de plusieurs objectifs). Les “systèmes fonctionnels” seraient donc un bon terme.

Systemes organiques (organismes).

Note - L'école allemande d'histoire -- F.K. von Savigny (1779/1861 ; juriste), le fondateur ; -- K.F. Bekker (connu pour son *Organismus der Sprache* (1827-1 ; 1841-2), Jakob Grimm 1785/1863 ; avec son frère Wilhelm fondateur de la philologie germanique) Leopold van Ranke (1795/1836 ; figure de proue de l'historiographie allemande du XIXe siècle.

Cette école met - au lieu de la pensée non historique (c'est-à-dire non traditionnelle) du rationalisme éclairé (*EDM 41*) - l'idée de la "vie" (au lieu du "concept" rationaliste) - en particulier en tant qu'"organisme vivant" - au centre.

Il s'agit d'une vision organique du monde et de la vie (on parle aussi aujourd'hui d'une vision "organismique"). Il définit :

- (1) l'ensemble régit l'élément singulier (ou sa partie privée)
- (2) Plus que cela : le système régit les parties individuelles.

Or, selon cette école, l'ensemble, resp. le système (la totalité) est le but qui "définit" ("détermine", "contrôle") une réalité "organique", que cette réalité organique soit un système juridique, un peuple, une culture, une langue, un conte de fées, un mouvement historique ou autre.

Note -- En dehors du contexte clairement romantique, ce point de vue est parallèle à la théorie des systèmes de L. Apostel et d'autres (*EDM-harm 94*) -- Analogue à un organisme biologique, un organisme culturel est téléologique.

L. v. Bertalanffy, *Robots and Minds*, 53/115, s'oppose, avec l'école historique allemande, au modèle mécanique (paragon), issu du siècle des Lumières.

Son titre est "*Toward a New 'Natural Philosophy' (The Open System of Science)*".

Le "nouveau" point de vue scientifique - selon v. Bertalanffy - est le suivant : le monde (l'univers) "comme organisation", comme un tout organisé.

Tous les niveaux de la réalité et de la science montrent une telle chose : l'atome (physique), l'être vivant (biologique), les phénomènes psychosociaux de masse (spécifiques à notre culture actuelle) (culturels).

La seule façon de s'en sortir - selon V. Bertalanffy - est une théorie des systèmes véritablement générale, qui englobe tout. Cf. o.c., 61 et suivants. Ce faisant, il répète la distinction entre les systèmes mécanistes (inhérents à la cybernétique) et les systèmes organiques (qu'il préconise avec insistance).

Note.-- Collection et système dans la grande tradition.

Nous l'avons déjà noté, mais, brièvement, un peu plus d'explications.

A.-- Les idées de “tout” et de “totalité” chez Platon.

Les connexions (similitudes ou cohérences) jouent un rôle majeur dans la pensée platonicienne.

A. Guazzi, *Le concept philosophique de ‘monde’*, in : *Dialectica* 57/58, Neuchâtel (CH), 1961, 89/107.

L'auteur part de la question “Le ‘cosmos’, le monde, chez Platon, est-il une idée?”. Platon n'a pas laissé de confirmation explicite sur ce point, mais, puisque sa cosmologie (théorie de l'univers) est une réédition “physique” (philosophie naturelle) de sa “dialectique” (= méthode), elle peut être confirmée.

L’“idée”, chez Platon, est le modèle préexistant, qui unifie une multitude de phénomènes : aussi distinctes soient-elles, toutes les marguerites de la nature présentent le même modèle de base, qui les rend composables. Ce modèle est l’idée “marguerite”.

Guazzo part de l'harmonologie de *Platon* : les idées “ tout “ (pensez à “ tous les hommes “) et “ entier “ (par exemple “ homme entier “) sont, par essence, des idées équivalentes. Car ils signifient “toutes les parties” (au sens platonicien : tous les éléments, toutes les parties ; dialogue *Theaitetos* 205a).

De plus, l'un (ce qui présente l'unité) est inconcevable sans les “parties” (éléments, sous-systèmes) et, inversement, les “parties” sont inconcevables sans l'unité, l’“un”. C'est ce que dit *Platon* lui-même, dans son *Parménide* (passim, c'est-à-dire tout au long du texte).

Note - Ceci est confirmé par *E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides ut Bolzano)*, Antw/Nijm., 1944, 29/56 (Platon), où il est question de la ‘stoicheiosis’, elementatio, littéralement : ‘analyse des parties’, qui n'est rien d'autre qu'une théorie des ensembles et des systèmes avant la lettre.

B.-- La doctrine scolastique sur le sujet.

Lahr, *Logique*, 493, dit :

(i) le concept général (“tous les peuples”) est à distinguer du concept collectif (“toute l'humanité”).

(ii) O.c., 499 : La classification (typologie) est double.

a. On peut diviser logiquement un “omne” (“tous les exemplaires”).

b. On peut aussi classer un “totum” (“le tout”), mais “physiquement”, -- pensez aux parties d'une plante.

Note : Comme indiqué ci-dessus, l'englobement est basé, en partie, sur la collection et le système. Si collection/système, alors conception”. -- Cfr *EDM 25 (synecdoche)*.

Exemple 15.-- Harmologie : signe (symbole) et modèle. (98/105)

Commençons par les noms : la théorie du dessin, la “ sémantologie “, la “ sémasologie “ désignent la théorie générale des signes. *EDM--Harm 81* nous savons que les noms “ sémiotique “ (Peirce, Morris) et “ sémiologie “ (de Saussure et les structuralistes) sont communs.

Les trois aspects sémiotiques.

On peut considérer un signe ou un symbole de trois façons :

a. syntaxique (*EDM--harm 84v. 94 (pensée formalisée)*) :

b.1. sémantique (*EDM--harm 85*) et

b.2. pragmatique (*EDM--harm 85*).

Donnons un exemple humoristique pour que ces trois aspects soient faciles à retenir.

a. Syntaxique.

On a peut-être entendu parler un jour de l’insolite prêtre ouest-flamand Van Haecke. Un jour, il a combiné le nom d’un prêtre, appelé “Faict”, avec la phrase latine suivante : “Faict ficta facit” (traduit : “Faict commet des choses imaginaires”).

Syntaxe des lettres : l’ensemble “ficta” et “facit” comporte les mêmes éléments que “Faict”, un nom de cinq lettres, simplement déplacé (transformé en une configuration différente) par Van Haecke. Une activité typiquement “combinatoire” (reliant des éléments). - Voilà pour la phrase elle-même.

b.1. Sémantique.

On peut aussi situer cette combinatoire dans la vie (“Sitz im Leben”). La phrase “Faict s’occupe de choses imaginaires” fait peut-être référence aux activités - imaginaires selon le jugement de Van Haecke - de Faict. Cette phrase reflète une réalité extérieure à la phrase elle-même. Il contient une description, voire un jugement de valeur.

b.2. Pragmatique.

Toujours le “Sitz im Leben”, mais maintenant d’une manière différente : quelle était l’intention de Van Haecke en formulant cette phrase ? Quel résultat visait-il ? Peut-être voulait-il faire rire ceux qui saisissent le jeu de mots (pragmatique humoristique). Ou bien il voulait critiquer le pastoralisme de Faict (pragmatique du pastoralisme). Cela aussi est situé en dehors de la phrase elle-même.

Note - Une phrase est un signe composite : nous avons immédiatement les trois aspects que chaque signe peut avoir.

Syntactique.

Les relations (*EDM-harm 77;80*) entre les éléments d’un signe, à l’intérieur, et entre les signes eux-mêmes, à l’extérieur, sont l’objet de la sémiotique syntaxique.-- On distingue ainsi les signes “syncatégorématiques” (incomplets) et “catégorématiques”.

Le nom d'une personne, par exemple, est, à lui seul et sans aucun ajout, un signe complet pour désigner quelqu'un. Un signe incomplet ne fonctionne vraiment que s'il est pensé avec d'autres signes : par exemple, le prénom et le nom de famille dans une adresse complète (avec la rue, le numéro de la rue, -- l'arrondissement, le numéro de la commune, -- si nécessaire, le nom du pays).

Le structuralisme.

-- Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1931-3 (1916-1) ;

-- J.M. Broekman, *Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973 ;

-- O. Ducrot et al, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, 1968.

--- Sur la théorie structuraliste, concernant la syntaxe : Roll. Barthes, *Eléments de sémiologie*, in : *Communications (Recherches sémiologiques)*, Paris, 1964 (n° 4), 114/140 (*Syntagme et système*).

De Saussure lui-même a défini sa "sémiologie" comme suit : "une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale" (a science that studies the life of signs within the framework of social life). Cfr. *Cours*, 33.

Il définit le signe comme suit : Le signe linguistique unit non pas une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique " (le signe linguistique ne relie pas une chose et un nom, mais un concept et une " image " acoustique). Pour de Saussure, le signe tout entier - " le signifié " (ce que le signe acoustique signifie, c'est-à-dire le concept) et " le signifiant " (le signe acoustique) - est une chose mentale ou psychique (*Cours*, 98).

Note : Le langage familier appelle "signe" le signe acoustique, c'est-à-dire audible (interne ou externe) - par exemple, le mot "arbre". De Saussure, cependant, appelle "signe" à la fois le mot et le concept. Ainsi, par exemple, "arbre" (le mot) et le concept qui lui correspond (le concept d'"arbre").

Conclusion : Pour de Saussure, la vie des personnages, au sein d'une société, se déroule entièrement dans la psyché (vie de l'âme).-- Ce qu'il faut bien noter.

Relations : syntagmatiques et associatives.

Cours, 170ss. (*Rapports syntagmatiques et rapports associatifs*)... La sémiologie de *Saussure* est essentiellement une théorie appliquée des relations. Appliqué notamment à la "raison" directe et latérale (utilisation du langage).

A.-- Le syntagme.

Littéralement (en grec ancien) : "quelque chose d'assemblé". -- De Saussure entend par là la séquence linéaire des mots et des pensées.

Il appelle cela “la ou les chaînes d’utilisation du langage”.

Un syntagme linguistique se compose d’au moins deux unités (éléments). Par exemple, “re-lire” ; “contre tous” ; “la vie humaine” ; “Dieu est bon” ; “s’ il fait beau, nous sortons”.

Un terme linguistique - par exemple “bon” - n’acquiert de “valeur” qu’au sein de tels syntagmes (syntagmata), comme “Dieu est bon”, parce qu’il est opposé à ce qui précède et à ce qui suit.

C’est la base de la célèbre théorie des structuralistes selon laquelle un signe n’acquiert de sens qu’au sein de contraires. -- Nous nous retrouvons invariablement en plein milieu de la relativité.

B. -- L’association.

Notons que d’autres structuralistes, au lieu de “ lien d’association “, parlent de “ lien paradigmatique “ (“ paradigme “ ; cf. *EDM 36 (sens différent)*) -- De Saussure se situe maintenant en dehors de la “ raison “ (usage du langage).

Les mots liés à la signification (“images acoustiques”, dit-il) se connectent (“association”) dans la mémoire. Les groupes sont formés de cette manière.

Par exemple, le mot “enseignement” va inconsciemment - le structuralisme est, ici, lié à la psychologie des profondeurs - évoquer une multitude d’autres mots : “enseigner” ; “renseigner”. Ou encore : “armement”, “changement”. Ou encore : “éducation”, “apprentissage”.

Conclusion : tous ces mots, dans le contexte associatif, ont quelque chose en commun... C’est la théorie structurelle de l’utilisation du langage en quelques mots.

Sémantique.

Les relations (*EDM-harm 77 ; 80*) entre ce qui est appelé signe dans le langage courant et ce qui est signifié par ce signe, mentalement ou extra-mentalement (en dehors de notre vie d’âme), sont l’objet de la sémantique logique. Si vous voulez : la relation ‘signe/ signifié’. Ce qui diffère de ‘signifiant/ signifié’, ci-dessus. Soyez donc très attentif.

G. Frege (1848/1925 ; mathématicien allemand) a introduit le couple “Sinn/ Bedeutung”. Le “sens”, dans sa signification, est le contenu de la connaissance et de la pensée (concept). Ainsi, par exemple, “étoile du matin” et “étoile du soir” (deux “phrases”, concepts). L’“indiqué” : dans le langage de Frege, est ce qui est “indiqué”, “visé” par le concept. Ici, dans ce cas, la planète Vénus (et l’étoile du matin et du soir).

Note -- Notez que dans l'exemple donné, la paire "contenu/portée" (EDM 29) ne s'applique pas tout à fait : le contenu "étoile du soir" fait référence à Vénus dans une position différente, cosmologiquement, de la position de Vénus en tant qu'"étoile du matin". Classiquement et logiquement, il s'agit de deux contenus et de deux circonférences.

Note - On dit parfois que les signes ne sont pas des "réalités", mais qu'ils indiquent des "réalités".

En langage ordinaire, c'est correct. Mais, d'un point de vue strictement ontologique, il faut noter que le signe aussi - même s'il n'est que psychique, comme le signe de Saussure - est un type de "réalité", c'est-à-dire de "réalité" psychique (qui n'est pas rien). Cfr EDM 10.

Une définition sémantique.

J.H. Walgrave, *Sur le problème du symbolisme*, in : *Tijdschr. v. Philos*, 1959 : 2, 298/316, parle de Suzanne K. Langer, *Philosophy in a New Key*, Harvard Univ. Press, 1957-3 (ouvrage qui traite du regain d'intérêt pour le symbolisme, au sens large de ce mot, en philosophie). Walgrave évoque la définition la plus générale : "Une représentation concrète qui - par son être même - transmet la conscience à la connaissance de quelque chose d'autre (...)". (A.c.,299).

Deux commentaires :

(i) Cette définition rappelle beaucoup l'une des significations du mot "symbole" utilisé, par exemple, en religion. Par exemple, une image de Dieu est un "signe", un symbole, qui "transporte" la conscience du croyant primitif vers la connaissance de "quelque chose d'autre", à savoir une réalité transempirique et transrationnelle.

Après tout, dans la conscience du primitif, qui connaît un peu sa religion, l'image est "la divinité qui y est visiblement et tangiblement présente, bien qu'elle reste elle-même invisible, intangible". "Dans et en même temps au-dessus" de la réalité phénoménale.

(ii) Walgrave dit "concret" (représentation)... Comme si un signe abstrait des mathématiques ou de la logistique ne transférerait pas aussi "la conscience à autre chose", c'est-à-dire au contenu de connaissance et de pensée qui lui correspond (EDM-harm 80v.).

Conclusion : nous omettons "concret", et la définition est correcte, sauf pour le terme "représentation". Un panneau indicateur n'est pas une représentation. Et pourtant, c'est un signe. -- Ainsi, "quelque chose qui se réfère à quelque chose (d'autre)" sera une définition plus solide, une définition ontologique, travaillant avec le terme "quelque chose", "quelque chose d'autre", etc.

Une application.

Revenons un instant à la sémiologie (théorie des signes) de Saussure (*EDM arm 99*) : l'image (acoustique), l'"image" (pratiquement : le mot utilisé) et le concept vont de pair. Pourquoi ? Par quoi, plutôt ? Parce qu'ils se réfèrent l'un à l'autre, même si c'est au sein de la psyché (vie de l'âme).

La théorie des signes de Peirce.

Située dans une doctrine véritablement générale du signe, une triade de "signes pensants, parlants et écrivants" est mise en avant.

i. Le concept (avec ce qui l'accompagne, comme une "image" dans l'imagination) est - pour Peirce - déjà en soi un signe.

ii.a. Le signe linguistique ou le mot est le deuxième signe.

ii.b. Le signe de la langue écrite est à nouveau un signe.

Ils se réfèrent les uns aux autres. Pour "quelque chose pointe vers quelque chose", "met sur la voie de".

Encore une fois, l'incarnation (EDM--harm 80, 83).

Nous avons dit : il y a eu beaucoup de discussions sur l'"implication". Ne serait-ce pas parce que les gens n'ont pas compris que l'implication n'est qu'une autre forme de "signe", c'est-à-dire de faire référence à, de mettre sur la voie de ?

(i) Réflexif : "a implique (implique ou fait référence à) a".

(ii) Non-réflexif : "Les parties (éléments, en langage platonicien) incluent, se réfèrent au tout (ensemble ou système) et vice versa". -- C'est ainsi que nous ordonnons les données. Identique, c'est-à-dire réflexif, (totalement identique) ou non réflexif (partiellement identique, analogue).

L'interprétation tropicale.

Nous reprenons EDM 20 et suivants.

(i) Métaphore : "Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion". "Il était là comme un lion". Compris : si l'on sait comment il s'est battu et si l'on sait aussi comment agit un lion, alors "il s'est battu comme un lion" (comparatif, c'est-à-dire implication similiaire). Les deux ensemble - A., le colonel, et le lion, impliquent une ressemblance. Sur lequel repose la métaphore. Mais alors A est "signe pour" (se référant à) le lion (et vice versa).

(ii) Métonymie : "Manger des pommes, c'est aussi être en bonne santé". Ou "(...) est aussi une cause de santé". - Tous ceux qui comprennent le lien entre le fait de manger des pommes et la santé, voient que manger des pommes implique la cohérence. C'est-à-dire : s'y référer comme à un signe.

(iii) Synecdoque : "Les pommes (= une pomme) sont saines". Qui peut voir que "toutes" les pommes impliquent "une seule" (en tant que spécimen) (en est le signe et s'y réfère donc) ? Et vice versa.

Qui ne voit pas que “toutes” les parties de la maison à vendre comprennent également, en tant que partie, le “seuil” -- s’y référant ainsi, y faisant “signe” ? Et vice versa ?

Encore une fois : soit la similitude, soit la cohérence.

Conclusion.-- Un signe est soit métaphorique (collection, -- fondé sur la ressemblance distributive), soit métonymique (systémique, -- fondé sur la connexion collective) ; également : synecdoque (co-signifiant sous forme de ressemblance entre les éléments d’une collection ou sous forme de cohésion entre les parties d’un système).

Dessinez et structurez.

Ceci nous amène à *EDM-harm 90*.-- Un signe se réfère à, - implique - la relation, autrement dit, à quelque chose (autre) soit sous la forme de la structure distributive, soit sous la forme de la structure collective.

La carte et le panneau indicateur.

Ceux qui trouvent les deux pages précédentes trop “abstraites”, prenez une application.

(a) Une carte est un signe métaphorique (basé sur la ressemblance) du paysage qui y est représenté.

(b) Mais un panneau indicateur est un signe métonymique : il ne repose pas sur la ressemblance, mais sur la cohérence. Il renvoie à une destination qu’il “désigne”, -- “à laquelle, comme un bon signe, il renvoie”.

Note.-- Dans certains usages linguistiques, le signe métaphorique est appelé “signe iconique”, tandis que le signe métonymique est appelé “signe indicatif”.

Théorie du modèle

L’original (inconnu) - sujet dans le jugement (*EDM 67*) - implique (sous-entend), lors de la comparaison entre les deux, le modèle (connu) - proverbe dans la phrase.

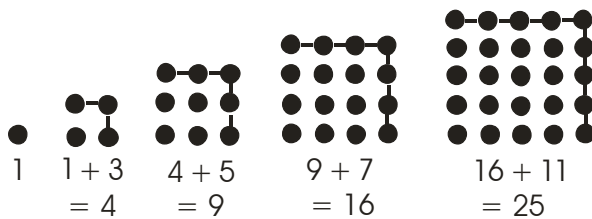
Le modèle est cependant double : modèle métaphorique (basé sur la ressemblance) ou modèle métonymique (basé sur la cohérence). Mais alors le modèle est un double “signe” et renvoie à son original (double). Et vice versa... Ou le signe est un signe synecdoque.

Valeur heuristique (= informationnelle).

Celui qui voit une relation de signe, son esprit est mis sur la voie de la perspicacité, de la vérité. Obtient des informations sur la signification du signe.

Une application paléopythagoricienne.

Cfr EDM 03. -- EDM-arm 93 (numberconcept) nous a appris, sans dessin, une idée ancienne sur le 'nombre'. - Nous allons maintenant montrer, très brièvement, comment un dessin peut être un signe.-- On sait que les plus anciens pythagoriciens avaient déjà une première théorie des nombres. Voici comment eux, qui n'ont jamais séparé la géométrie de la théorie des nombres, ont "représenté", "dessiné", le nombre carré.



Note -- (1) Il est clair, après un examen attentif, que chaque dessin "se réfère au numéro indiqué en dessous". Il y a un "panneau" devant.

(2) Si c'est le cas, alors les mathématiques de l'espace (configurations) sont un modèle pour les mathématiques des nombres. Et vice versa.

Ce qui est une idée principale des mathématiques modernes depuis la Renaissance (pensez aux coordonnées cartésiennes).

A propos : (3) le dessin montre que les multiplications (1x1 ; 2x2 ; 3x3 ; (etc.) peuvent être traduites en additions : "4 x 4 = 16" n'est-il pas égal à "1 + 3 + 5 + 7" (c'est-à-dire la séquence de nombres impairs correspondante) ?

En d'autres termes, l'agrégation renvoie à la multiplication et vice versa. L'addition et la multiplication sont des "modèles" l'une pour l'autre.

Les théoriciens actuels des modèles ont fait remarquer à juste titre que le dessin ci-dessus - aussi ancien soit-il - est l'un des premiers témoignages d'une ancienne compréhension de la théorie des modèles.

Le pragmatisme.

Les relations (EDM-harm 77 ; 80) entre le signe et celui qui le remarque et/ou l'utilise sont l'objet de la pragmatique logique. Ce sont surtout les résultats escomptés (ce qui est typiquement "pragmatique") de la rencontre entre le signe et celui qui l'utilise qui sont devenus l'objet de l'attention (pragmatique).

Ainsi, un signe peut être utilisé par quelqu'un comme un signal pour quelqu'un (d'autre) - appliqué de manière pragmatique.

Significa.-- Lady Victoria Welby, dame de compagnie de la reine Victoria (1819/1901), a lancé l'étude de la signification en 1896. Significa' s'intéresse aux moyens d'expression de l'homme, notamment en tant que moyens de compréhension entre ceux qui utilisent ces moyens d'expression comme moyens de compréhension.

Il existait autrefois un Cercle de la Signification, dont les membres étaient G. Mannoury (1867/1956) - mathématicien (recherche fondamentale), auteur du *Handbook of Analytical Significance* (2 vol., 1947/1948, et de *Significa* (1949).

-- L.E.J. Brouwer (1881/1966) ; *Recherche fondamentale en mathématiques* ;
-- Père J. van Ginneken, S.J., professeur de *littérature*, Univ. Nijmegen ;
-- Frederik van Eeden (1860/1932 ; médecin, orateur, poète, écrivain, philosophe ; très doué dans le domaine occulte (transempirique-transrationnel)) ;
-- en outre, le Dr Godefroy, le professeur Clay, le professeur Westendorp Boerma, le professeur Fischer et d'autres. L'aspect psychologique et sociologique du signifiant a particulièrement retenu l'attention.

La rhétorique.

Nous traiterons de la rhétorique séparément... Un petit mot maintenant... Ceux qui connaissent un peu la rhétorique traditionnelle savent qu'elle est structurée de manière sémiotique.

1.-- Sémantique.

Celui qui fait de la publicité, qui parle aux gens (par exemple à la télévision), a "quelque chose" (un message, une information) à dire à quelqu'un d'autre. Cela signifie que ses paroles (ses gestes, ce qu'il montre) font référence à quelque chose (pour donner des informations à son sujet). L'"invention" (rhétorique heuristique) aboutit à ce contenu sémantique.

2.-- Syntaxe.

Ce que l'on appelle la "disposition" du message, en texte ou en images, relie syntaxiquement et logiquement les parties du texte ou de l'affichage. Qu'est-ce qui donne la rhétorique de l'harmonie.

3.-- Pragmatique (significatif).

La "conception" (= stylisation, soin stylistique) - à l'intérieur du texte - et la "présentation" (rhétorique hypocrite) expriment ce que la publicité, l'orateur veulent obtenir comme résultat, c'est-à-dire arriver à une réelle compréhension du message (qui est bien mémorisé dans la rhétorique mnémotechnique), "persuader", "être convaincant".

Conclusion. - Une bonne théorie est pratique. Une bonne théorie du dessin est très pratique. Nous pouvons le voir très clairement dans l'application à la rhétorique.

Note : L'enseignement est un type d'action rhétorique : il serait intéressant d'examiner l'enseignement en tant qu'acte de manière sémiotique :

- i.** le message (l'invention) ;
- ii.** la disposition (d'une leçon, par exemple),
- iii.** styliser le message - imprimé dans la mémoire - et le réciter réellement.

Les enseignants sont donc sémiotiquement impliqués ("engagés"). Un aperçu sémiotique pourrait clarifier cela.

Echantillon 16.-- Harmologie : similarité et cohérence dans le psyché. (106/111)

“*Si l’âme écoute*”, le vivant a son “langage et son signe”, (ainsi disait *G. Gezelle*). C’est ce que nous allons voir maintenant, mais de manière harmonieuse.

Prenons deux exemples psychologiques.

1. -- Théodule Ribot (1839/1916)

Il était à la fois un psychologue expérimental et un philosophe. Son livre toujours précieux, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l’association des idées*), nous enseigne que l’esprit aussi - compris comme la capacité de valeur (*EDM 33*), qui valorise tout ce qui est, quelque part positif ou négatif - a des identités.

(i) Les phénomènes (ii) peuvent être abordés de manière rationnelle. Ce que nous faisons depuis toutes ces pages. Mais les phénomènes (i) (ii) **peuvent** aussi être abordés de manière axiologique (théorème de la valeur). La valeur est échangeable (“convertible”) avec des “êtres”, c’est-à-dire avec la réalité.

1.A. -- Faits. Les données empiriques (expérience) que Ribot nous donne sont typiquement - après les pages précédentes qui ne sont plus “accidentelles” - doubles.

A.1.--La ressemblance. “Une mère peut, soudainement, sentir une sympathie monter en elle. Ceci, -- par exemple, pour un jeune homme qui ressemble à son fils ou, plus simplement, qui a le même âge”. -- Nous disons, après ce qui précède : “le jeune homme est “signe” (modèle métaphorique) de son fils” ; “en vertu d’une certaine ressemblance, le jeune homme “incarne” son fils (et, immédiatement, “droit à la sympathie”)”.

Deuxième modèle : “ De même, il existe des réactions de peur dites “ inconsidérées “ (“ instinctives “). Mais une observation, qui pénètre un peu plus profondément, peut les ramener à un même motif d’explication - comme le cas de la mère à la sympathie spontanée, où la ressemblance a joué un rôle”.

Nous pouvons encore dire : “un donné est un “signe” (modèle métaphorique) pour l’esprit comme un sursaut” ; “le donné, en raison de la ressemblance (avec des expériences choquantes antérieures), “contient” comme réaction quelque chose d’analogue”.

A.2.- - Frontière (cohésion).

(i) -- “L’amant amoureux transfère le sentiment qui, à l’origine, était causé par la personne elle-même - de sa ‘maîtresse’ à ses vêtements, ses meubles, sa maison”.

Reformulé : “ les choses de la maîtresse font ‘signe’ de sa personne, comme des modèles métonymiques “ ; “ ces choses “ impliquent (une référence à) celui qui est en relation avec elles, -- ici comme possesseur, par exemple .

(ii)-- “Pour la même raison, l’envie et la haine refroidissent leur fureur sur les objets inanimés qui appartiennent à l’ennemi ou aux ennemis”.

(iii)-- “Dans les monarchies absolues, le culte du souverain est transféré sur son trône, sur les emblèmes (= signifiants) de son pouvoir”.

Il est précisé : “ les objets inanimés - il peut s’agir de trônes, d’emblèmes ou autres - qui appartiennent à un même ensemble, métonymiquement parlant, “ contiennent “, en tant que “ signes “ (ici : modèles métonymiques), (une référence aux) êtres, qui leur sont liés “.

Note -- Ce que les psychologues et les sociologues appellent le “fétichisme” - une psychologisation et/ou une sociologisation d’une compréhension religieuse originale - est évident dans les exemples de Ribot. Un “fétichiste” identifie l’objet de quelqu’un et ce quelqu’un lui-même. Sensiblement.

B.-- Explications (“déclarations”).

Ribot, parlant de cas similaires, dit : “L’explication de beaucoup de ces cas réside dans un état inconscient, qui n’est pas si facile à saisir. Mais si cet état pénètre à nouveau dans la conscience - et la volonté y joue un rôle (mais très indirectement) - il éclaire l’ensemble”.

Selon Ribot : “On sait que l’association des contenus de pensée (‘pensées’) s’est réduite à deux lois fondamentales : la loi de similitude et la loi d’adjonction”.

Note : La loi de similitude prend pour prémisse la notion de “collection” (structure distributive) ; la loi des adjoints prend pour prémisse la notion de “système” (structure collective). Ou encore : métaphore, métonymie et synecdoque.

Ribot touche ainsi à un concept de base (*EDM 36 : catégories*), à savoir le “transfert”. Notamment : “transfert par contiguïté”, apposition, contiguïté, -- cohérence et “transfert par ressemblance”.

Au fait : Freud, le fondateur de la psychanalyse, connu pour emprunter abondamment à de brillants prédécesseurs, n’a pas manqué d’intégrer la notion de transfert de Ribot dans son système de pensée. Ecoutez : Ribot appelle ces deux lois “descriptives plutôt qu’explicatives”.

Pourtant, comme il l’ajoute immédiatement, elles révèlent “quelque chose en sus” (“something above that”).

Selon lui, plusieurs auteurs ont mis en évidence une influence souvent latente mais efficace. “Une influence’ souvent latente mais efficace”. Disons simplement que “caché” ou “latent” signifie “l’inconscient de notre vie spirituelle”.

Charles Baudouin (1893/1963)

C’était un psychanalyste suisse, avec une longue expérience de l’analyse des enfants, à Genève. Ouvrage principal : *L’ame et l’action (Prémises d’une philosophie de la psychanalyse)*, Genève, 1969-2.

2. A. -- Faits.

Là encore, deux types se distinguent clairement.

A.1.- - Modèle d’égalité.

Dans ses *Etudes de psychanalyse*, Baudouin s’est attardé sur une certaine Berthe, qui, à une certaine époque, souffrait de névralgie du bras (une sorte de douleur nerveuse dans le bras). Regardez le phénomène.

La psychanalyse, du moins selon Freud, cherche l’explication rationnelle avant tout dans les relations de valeur (“les tendances”) émanant de l’inconscient et du subconscient.

1. Ainsi, Baudouin, par une analyse patiente, s’est aperçu que Berthe, sans le vouloir, a imité toute la situation de sa camarade. Ce qui implique une ressemblance.

De plus, cette camarade de classe portait aussi le même nom, Berthe. Elle s’est identifiée à cette Berthe. Ce qui est une application possible de l’identité.

2. Qu’est-ce que Berthe imitait exactement - mimèsis (R. Girard) ? Pas sa camarade de classe, mais la “chance” de celle-ci. Cette Berthe - parangon après tout - a eu, pendant un certain temps, une maladie du bras ... qui lui a donné beaucoup de temps libre. En conséquence - et c’est là que la chaussure psychanalytique se pince - cette même Berthe avait pu devenir “une femme instruite”.

C’est précisément ce qu’il y a dans Berthe - modèle de cohérence - qui a mobilisé une sorte d’envie (inconsciente) - peut-être dans un sens sain - : tout comme Berthe - parangon, Berthe - imitatrice voulait devenir une “femme instruite” (un idéal). Berthe-1 a agi comme un “signe” (modèle) métaphorique pour Berthe-2, qui voulait lui ressembler. Voici la répartition des valeurs.

3. Explication complémentaire... le mécanisme.

(1) “On saisit, immédiatement, le raisonnement par analogie, qui avait conduit à l’identification et à l’imitation pathologique. -- Ainsi Baudouin.

En d’autres termes : l’esprit raisonneur non(dé)conscient (la raison et le raisonnement) exécute des “mécanismes” inconsiderés, oui, oubliés ou presque, c’est-à-dire des processus non contrôlés par lui-même. Ici de nature logique (sous forme d’harmologie).

(2) Dit Baudouin :

(i) Le souvenir de “Berthe” et de son bras appartient à la sphère strictement individuelle ;

(ii) mais le mécanisme inconscient par lequel ce souvenir “fonctionne” (cause), c’est-à-dire en “produisant” le symptôme (la douleur au bras) - littéralement, dit Baudouin - appartient - du moins dans la perspective psychologique profonde (= interprétation) - à “une couche primitive” (on sait que, depuis Freud et al.

En résumé, un énoncé de valeur (moment axiologique) utilise un raisonnement (analogique) (moment logique) pour atteindre son but... Par “moment logique”, nous entendons avant tout la logique appliquée, bien entendu.

A.2.- - Modèle de cohésion.

On pourrait aussi dire, avec Ribot, “modèle adjacent”.

Ch. Baudouin, *L’âme enfantine et la psychanalyse*, I (*Les complexes*), Neuchâtel/ Paris, 1950-2 ; II (*Les cas*)/ III (*Les méthodes*), Neuchâtel/ Paris, 1951, est une véritable mine d’or d’expériences et d’interprétations psychologiques. Dans II/ III (*Les méthodes*), 162, l’auteur déclare ce qui suit.

(a) L’enfant n’est pas un adulte en miniature, mais un être en phase préliminaire de maturité.

En passant, cela est confirmé par d’autres.

(b) “Il a été constaté que les enfants, en particulier les jeunes enfants, ont été profondément modifiés seulement parce qu’un ou deux des parents avaient eux-mêmes subi une “psychanalyse”. Et ce, sans avoir besoin de traiter le petit sujet lui-même.

Ce à quoi Baudouin ajoute : “C’est explicable :

(a) si, d’une part, il est supposé que les affections de l’enfant en question n’étaient pas encore solidement établies, et

(b) d’autre part, si l’on part du principe que les situations traumatisantes (qui provoquent des maladies), qui ont donné lieu à ces maladies, dépendent essentiellement du centre de vie, en particulier de l’environnement familial, et qu’en changeant ce centre de vie, on peut changer tout le contexte (“tout le tableau”).

Pour être plus précis, par analogie (identité partielle) : lorsqu’un professeur est aux prises avec des “ problèmes “, il semble évident, après ce que dit Baudouin, qu’aussitôt toute la classe “ s’embrouille “, -- que quelque enfant “ sensible “ capte dans son âme quelque chose de ce que le professeur est aux prises avec son âme, -- que le professeur - pour le dire un peu crûment, mais clairement - “ infecte “ un ou plusieurs élèves (sensibles) de ses “ maladies “.

En outre, si un tel enfant suit un traitement, l'enseignant infecté doit immédiatement être impliqué dans ce traitement.

B.-- Explications (déclarations).

Baudouin s'appuie sur elle : les faits sont "irrécusables". "Après les phénomènes, les explications rationnelles (voire transrationnelles).

Baudouin pense que l'approche psycho-individuelle, dans le cadre des psychologies des profondeurs de C.G. Jung (1875/1981), pourrait offrir une autre explication (également valable).

En d'autres termes : Baudouin est inclusif - et non exclusif - d'autres interprétations que la sienne. Ce qui nous amène à *EDM 08 (Zenon)* - "ni toi ni moi" (ici, à l'inverse, "ni moi ni toi" (peut tout expliquer)) -- à *EDM-HARM 86 (assertion/antilogue/ contre-antilogue)*.

Wickes dit que, dans la petite enfance, entre, d'une part, l'inconscient de l'enfant et, d'autre part, l'inconscient des parents, par exemple, il existe une sorte d'"identité" (sic). Ontologiquement : une identité partielle, bien sûr. Ici, l'identité de similarité et l'identité de cohérence.

Un enfant a vécu -- dans son rêve (confirmant l'intuition de Freud que le rêve était peut-être la "voie royale" de l'analyse) le conflit vécu -- non pas de lui-même, mais -- de son père (P. Wickes, o.c.,26).--

Modèle appliqué - Modèle appliqué. -- Un enfant a vécu -- dans son rêve le conflit -- non pas de lui-même, mais -- de son père (Fr. Wickes, o.c.,26).-- (Cela confirme l'intuition de Freud selon laquelle le rêve était peut-être la "voie royale" de l'analyse).

Baudouin est plutôt distant à l'égard de ces facteurs 'irrationnels'. Mais il est formel : "C'est certain : un enfant comprend, quelque part, les atmosphères qui l'entourent" (o.c., 162).

"Perception intuitive" (Wickes), "osmose spirituelle" (Benoist-Hanappier) ou encore "participation mystique" (L. Lévy-Bruhl (1857/1939 ; ethnologue, qui a étudié les Primitifs - un peu comme les Postmodernes (*EDM 41*) - avec une mentalité beaucoup plus ouverte (lisez : inclusive), C. G. Jung),-- ce sont plusieurs noms pour le même phénomène ambigu (*EDM-harm 79*).

J.L. Moreno (EDM 79).

Son ouvrage *Gruppenpsychotherapie und Psychodrama (Einleitung in die Theorie und die Praxis)*, Stuttgart, 1973-2, 14, mentionne quelque chose qui peut nous donner une idée de ce qu'est la "participation mystique" : cela s'est passé chez les Indiens Pomo (côte ouest de la Californie).

Dans un village, un ethnologue est devenu le témoin d'une forme primitive de "psychodrame". -- Un Indien -- dont tout porte à croire qu'il était mourant -- a été amené au village. Immédiatement, le *we man* (EDM 03) ou "shaman" ("medecine man") est apparu, avec ses assistants.

1.-- Informations.

Tout d'abord, il s'est informé : l'homme qui avait amené le "malade" l'avait dit :

a. il avait rencontré une queue de dinde, quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant ;

b. lorsqu'il était submergé par des sentiments de peur.

Le présentateur météo s'est retiré, pour réapparaître un peu plus tard.

2.-- Action

2.1.- Il a représenté, avec ses assistants, la situation qui a provoqué le choc. Ainsi, le présentateur de la météo, au milieu d'un groupe d'amis et de voisins, a joué le rôle d'un coq de bruyère, faisant des cercles autour du "malade" comme un oiseau battant des ailes sauvagement.

2.2. - Mais il y a une grande différence : il a fait cela de manière à ce que le "malade" se rende progressivement compte que le dindon n'a rien de mauvais et que sa peur n'est donc pas fondée.

Commentaire.

(1) C'est évident : la ressemblance joue un rôle prépondérant. On imite l'événement traumatisant - aussi précisément que possible.

(2) En cela, parmi beaucoup d'autres, voisins, amis, la personne concernée - le patient - y participe également (ce qui est la cohérence).

Ces deux similitudes et cohérences sont les piliers de soutien d'une thérapie. La "participation mystique" est présente ici : non pas les Occidentaux, mais les Primitifs participent d'une manière fluide, liée à la force vitale (EDM 05 : *la force vitale mythique est "fluide"*). Ce qui, peut-être, est encore vrai chez les enfants, même dans des conditions de vie modernes. Cfr EDM--harm 75 (*commande*)

Echantillon 17.-- Harmologie : théorie oppositionnelle. (112/124).

Jusqu'à présent - sauf dans l'ontologie du rien (négatif et/ou privé) - EDM 50 - l'accent a été mis sur l'identique (similarité, cohérence). Une harmologie équilibrée met désormais l'accent sur l'étude des contraires.

Commander, c'est aussi voir les contraires.

Le fait que l'ordre réel, en plus de voir les similitudes et les cohérences, expose également les oppositions - les distinctions, les séparations - apparaît déjà, il y a des siècles, dans la définition de *Saint Augustin*, dans sa grande et très influente œuvre religieuse et historico-culturelle *De civitate Dei* (Sur l'état de Dieu).

Il y définit l'essence de l'"ordre" : "L'ordre est la configuration (*c'est-à-dire le placement, le positionnement*) qui assigne aux choses - par comparaison - la place qui leur revient en tant que données correspondantes ("parium") et non correspondantes ("dis.parium")."

Cette définition est restée célèbre. Le grand Père de l'Église l'a empruntée au non moins grand orateur et rhétoricien M. T. Cicéron (-106/-43), qui lui-même s'inscrivait encore, en partie, dans l'ancienne tradition paléopythagoricienne et platonicienne.

Veillez noter deux choses :

- a. ordre(s) est "placer", situer, c'est-à-dire configurer ;
- b. ordre(s) est le placement des données correspondantes (identité) et non correspondantes (non-identité). En d'autres termes : le placement de ce qui est identité et de ce qui est non-identité.

Différentiel de base.

Donnons d'abord le schéma de base de tout ordre.

Totalement identique :	Partiellement identique	Totalement non-identique :
Ressemblance (métaphorique)	Analogique (partiellement identique, partiellement non identique)	Distinction (métaphorique : Séparation (métonymique) (synecdoque)
Cohérence (métonymique) (synecdoque)		

En d'autres termes, une chose est soit totalement identique (par exemple, l'identité réflexive d'une chose avec elle-même (a suppose a)), soit analogue, soit totalement différente.

Relisez maintenant EDM 20/27 (tropologie), et vous verrez que la tropologie, dans sa forme linguistique (stylistique), reflète le différentiel de base, ci-dessus, -- au moins en ce qui concerne les identités partielles.

Dans sa *Métaphysique*, livre *Delta*, il complète cette “hypothèse” : il mentionne comme “éléments” présupposés : un/plusieurs, même/pas pareil (ce dernier : différence), égalité/dissimilarité, -- opposés, plus tôt/plus tard, quantité/qualité, relation, -- complétude, limite, configuration, tout/partie, etc.

Bien qu'en rupture majeure avec un Aristote, le rationaliste éclairé David Hume (1711/1776 ; figure de proue du rationalisme empiriste ; *EDM 16* : parallèle avec l'empirisme logique) présente néanmoins des conceptions de base très similaires.

En tant que penseur associationniste de la méthode comparative, il extrait, des données internes et externes de l'expérience, des “éléments” tels que - synchroniquement - la ressemblance et la limite (= signe, connexion, contiguïté, contact) et - diachroniquement - l'ordre (signe/continuité ; par exemple, dans le processus “cause” (= signe)/”effet” (=continuité)).

Auguste Comte (1798/1857 ; fondateur du Positivisme, c'est-à-dire d'une forme française plutôt intellectualisée de l'Empirisme) voit également que les “faits” (*EDM 35, 58*) - comme les “éléments” - sont connectables (“associables”) par leur similitude (synchronique) et leur succession (diachronique).

Bertrand Russell (1872/1970 ; le célèbre défenseur libéral des droits de l'homme), après avoir tourné le dos au platonisme, l'a également vu d'une manière similaire.

La théorie de l'opposition.

Il est à noter que nous avons déjà rencontré cette doctrine sous une autre forme, à savoir *EDM 50v*. (néant absolu ou relatif).

Commençons par un modèle littéraire.

Le contraste n'est pas seulement un phénomène logique mais aussi, par exemple, un procédé littéraire. Écoutons la liturgie byzantine, pendant la semaine sainte, à savoir pendant “le saint et grand mercredi”.

Échant. bibl. : E. Mercier, *La prière des églises de rite byzantin*, II (*Les fêtes*), Cheve-togne, 1948, 127... “ Alors que le pécheur - une prostituée - t'offrait, Seigneur, un parfum très précieux, le disciple - Judas, le traître - passait un “ accord “ avec les administrateurs.

Avec grand plaisir, elle a versé ce qu'elle avait acheté à prix d'or. En toute hâte, elle a vendu celui qui ne peut être payé à aucun prix. -- elle a accepté “le Seigneur” en Jésus. Il a pris position contre “le Seigneur”. -- Ainsi, elle a été libérée, tandis que Judas a agi comme l'esclave de l'ennemi héréditaire (Satan).

La bassesse de Judas est terrifiante. Exalté soit le repentir de la prostituée : Accorde-le moi, Sauveur, toi qui es mort pour nous, et sauve-nous tous.

Misérable est le sort de Judas : alors qu'il voyait la prostituée embrasser les pieds de Jésus, il réfléchissait à la manière dont il allait lui infliger ce baiser perfide.

Elle a détaché les cheveux du nœud ; il a mis son âme dans un nœud : au lieu de répandre un parfum précieux, il s'est inculqué une malice répugnante. La convoitise préfère ce qui n'est pas préférable : protège nos âmes, Seigneur, d'une telle chose".

Les mêmes mots sont censés être prononcés, mais pas sous cette forme opposée. Résultat : l'impression puissante du texte est, pour l'essentiel, perdue.

Voyons maintenant la structure logique de la contradiction. Prenons comme guide *D. Mercier, Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 107s.

En termes néoscolastiques, le cardinal distingue un pluriel d'"opposition".

a.-- *Le contraste transcendantal.*

Il s'agit, bien sûr, de l'opposition contradictoire... Exemple : " être (le) " et " non-être (le) ". C'est être (le) comme ne pas être (le). Et vice versa.

L'incohérence (le conflit absolu ou la non-conjonction complète) du blanc, par exemple, qui s'oppose à tout ce qui n'est pas blanc - ce dernier étant compris comme "en tant que non-blanc" - est immédiatement apparente. Il n'y a pas de terme intercalaire (*EDM 71 (loi du tiers exclu)*) entre des choses inconciliables.

b.-- *Les oppositions catégoriques.*

Catégorique' signifie "tout ce qui n'est pas transcendant" (*EDM 30v.*).-- On observe ici un pluriel.

b.1.-- *Le contraire ou la contradiction ordinaire.*

Ici encore une dichotomie, mais maintenant à l'intérieur des éléments d'une collection (ou des parties d'un système) : un ou plusieurs de ses éléments ne sont pas les autres éléments ; une ou plusieurs de ses parties ne sont pas les autres.

Modèle appliqué - Prenons la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel : le blanc n'est pas le reste (c'est le contraire, non pas au sens contradictoire, mais au sens contrefactuel, de toutes les nuances non blanches, par exemple le violet ou le noir : elles sont simplement différentes, chacune séparément). Ils existent simultanément dans l'arc-en-ciel.

-- "Blanc" et "non-blanc comme non-blanc" n'existent pas en même temps. Conséquence : quelque chose ne peut pas être blanc et non-blanc en même temps et du même point de vue. Mais l'arc-en-ciel peut être blanc, rouge, noir et bleu en même temps. Raison : ces couleurs sont tout simplement - de manière contraires, et non contradictoires - les opposés les uns des autres.

Autre exemple : un homme est sans scrupules dans ses affaires, mais très consciencieux dans son mariage : les deux traits existent ensemble dans le même homme ; mais là où il est sans scrupules, là il est impossible de dire qu'il est consciencieux (ce qui serait une contradiction absurde, une contradiction absolue) : là ils n'existent pas ensemble. Car ce qui est sans scrupules est sans scrupules.

b.2.-- La corrélation ou l'opposition mutuelle.

Ici, une relation mutuelle est à l'œuvre (symétrie) : les termes (éléments, parties) sont distincts, oui, séparés, mais ils ne sont possibles (significatifs, concevables, réels ; EDM 32 ("vrai"), (43) "possible" comme modalité)) que dans la relation mutuelle dans laquelle ils existent,

Modèle appliqué. - Le père et le fils n'existent que parce que le père a un fils et que le fils a un père. Pourtant, le père n'est pas le fils et vice versa.

Double" et "moitié" vont de pair : le double n'existe que s'il y a deux moitiés. Pourtant, le double n'est pas la moitié.

La "connaissance" et l'"objet de la connaissance" n'existent pas sans cette relation mutuelle. Pourtant, la connaissance n'est pas l'objet connu de la connaissance, mais seulement la connaissance de celui-ci... Ainsi : opposition symétrique, qui donne lieu à sa propre dichotomie (complémentation).

b.3.-- L'opposition privative (vol).

Considérez les suffixes privatifs, dans le discours : -less, -free. Par exemple : chômeur, insensé, -- effronté, effronté. Pensez aux verbes privatifs : éplucher une pomme, c'est la dépouiller de sa peau. -- Le négateur (négation) exprime, ici, un manque, c'est-à-dire la privation de ce qui devrait, normalement et/ou idéalement, être là.

Modèle appliqué : "Cette dame ne voit pas". -- Elle est, dans l'exercice du sens de la vue, privée d'une faculté active que l'homme possède normalement ou idéalement.

Quand on dit : "Une pierre ne voit pas", il ne s'agit pas d'une négation privée, mais d'un contraire. Avec une pierre, ne pas voir n'est pas un vide.

Conclusion. - Le mot "pas" est ambigu. Et la contradiction est là.

Note. - La contradiction restrictive.

Relisez EDM 68 ; 70... Ne disons-nous pas parfois : “ Voici la contradiction et non la contradiction “. “ Cette femme est consciencieuse et non consciencieuse ” ; “ Il est le fils de son père et non le fils de son père ”. “ Elle voit et elle ne voit pas ”, et d’autres déclarations similaires ?

La contradiction - contradictoire, réciproque, robotique - peut être ignorée (ou affirmée) avec réserve. Dans ce cas, il s’agit de nuances. Une contradiction affaiblie.

Taséologie (théorie de la tension).

Ce qui précède semble étranger à la vie. Pourtant, le contraste est plus que cela. Nous l’avons déjà vu dans le texte de la liturgie byzantine (Judas opposé à la prostituée).

Pour des raisons d’importance (vitale, existentielle), nous nous tournons maintenant vers la “ tension ” en tant qu’application de la théorie des contraires.

En grec ancien, “ Tasis ” signifie “ tension ”. Le jeu et le conflit sont deux utilisations de la tension. Ils jouent un rôle énorme dans le cosmos et dans la société. Par conséquent, une analyse de la structure (EDM-harm 90 : Structure). La “ structure ” est le réseau de relations.

La structure de la tension.

Pensez à un terrain de football : les deux équipes jouent pour mettre la main sur le ballon et le contrôler.-- Pensez à deux garçons qui se battent pour le même ballon.

La concurrence présente également cette structure : deux entreprises se font concurrence pour le même territoire de vente. Deux élèves font tout leur possible pour être les premiers de leur classe.

Quelle structure de base est à l’œuvre dans tous ces cas ?

- (1) Il y a toujours au moins deux “ camps ”.
- (2) Il y a un seul et même “ enjeu ” (le football, le ballon, l’argumentaire, la première place), l’enjeu étant ce qui est en cause dans le jeu, le conflit, la compétition, la rivalité.
- (3) Les camps ont un intérêt opposé pour le même enjeu... Exprimé de manière plaisante, “ il y a trop de candidats pour trop peu d’objets ”.

Dans le jeu, par exemple, cela est même délibérément organisé. Sinon, ce n’est plus un “ jeu ”.

Modèle mécanique.

La mécanique parle de forces. Ceux-ci peuvent être amenés dans une relation de tension. Pensez à la force ascendante, dans une montagne de feu, qui travaille contre la force de compression de la paroi du cratère, alors qu’elle “ annule ” les forces descendantes de la gravité.

La force ascendante veut que la lave sorte ; la force descendante de la gravité veut qu'elle entre et la force latérale des murs l'empêche, plus vers le bas que vers le haut.

Analyse structurelle : dans cette union des forces, le "pieu" est la lave (un seul fait) et les "camps aux directions opposées" sont les forces (plus d'un en nombre). Résultat : tension.

Modèle humain.

Le mimétisme (imitation, pensée par imitation) - "mimèsis", imitatio, reproduction, en grec ancien et en latin - de René Girard (1923/2015), culturologue français, est une des théories où la tension est centrale.

Il qualifie les théories des trois grands matérialistes " (culturels) critiques " - K. Marx, P. Nietzsche, S. Freud - de douteuses et, dans le cas de Freud, de dépassées.

Sa théorie du désir dit : le désir fondamental (désir de la nature) chez l'homme n'est pas le désir sexuel ou le désir de tuer (*EDM 52vv*), mais le désir d'imitation. Selon Girard, tout comportement humain est régi par l'hypothèse mimétique (imitation), qui est mal comprise par les gens eux-mêmes et par certains théoriciens ("méconnaissance"). Le désir de suivre reste donc presque inconscient.

Ce qui, en passant, est une application du concept platonicien de "para.frosunè", penser à côté de la réalité (*EDM 61 ; 74*).

Le moment de lucidité de Freud.

Lisez maintenant *EDM 56* : "mon voisin a exactement les mêmes désirs que moi". Girard cite Freud : " Le petit garçon montre un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce que son père est, -- oui, le remplacer sous tous les points de vue.- Doucement exprimé : il fait de son père son idéal.

Cette attitude envers le père - ou envers tout homme en général - n'a rien de passif ou de féminin : elle est essentiellement masculine. Et elle est d'ailleurs très facilement conciliable avec le complexe d'œdipe qu'elle contribue à préparer".

Ainsi, littéralement, Freud lui-même. Freud a vu le mimétisme en termes purement érotiques (pas dans son ampleur globale), - dans un moment de clairvoyance.

Identification et mimétisme.

Selon Girard : “Il y a une ressemblance très nette entre l’identification (*note* : identification à quelqu’un que l’on admire) - surtout l’identification au père - et le désir d’imitation : tous deux consistent à choisir un parangon (...). Ce choix peut être fixé sur n’importe quel homme (...), qui prend alors la place normalement accordée au père dans notre société, celle d’un parangon”.

Note -- Relisez, maintenant, EDM- harm 103 (*l’imitation de Berthe 1 par Berthe 2*).

La tension “père/fils”.

Échant. bibl. : H. Robinson, *Renascent Rationalism*, Toronto, 1875, 171.

Robinson s’y attarde sur la structure du conflit. Au sein d’une même et commune situation (*note* : similitude et cohérence) - aspect convergent - des relations de valeur (‘tendances’) mutuellement exclusives - aspect divergent - sont à l’œuvre : elles sont fondées sur l’imitation (convergente à première vue), mais une imitation qui vise un seul et même objet (‘enjeu’) (divergent).-- Une telle chose se produit parfois entre le fils et le père.

Le complexe d’Oedipe.

On sait le rôle plus que central - pourrait-on dire - joué par Freud et les freudiens de ce genre de “complexe”, c’est-à-dire de structure, donnant lieu à des tensions.

Girard sur ce point : “ Le petit garçon se rend compte que le père empêche son accès à la mère. Son identification au père prend donc une teinte hostile et finit par coïncider avec le désir de remplacer le père, voire avec la mère. -- Cette identification est, en revanche, “ambivalente” (*note*: à deux valeurs, à deux visages) dès le départ”. (O.c., 252). Là encore, le texte de Freud lui-même.

On comprend tout de suite comment naît “la rivalité”, c’est-à-dire l’envie (la jalousie) : en imitant son père dans sa relation avec sa mère et, dans la rivalité, en le réprimant, le fils crée inconsciemment le complexe d’Oedipe. Ainsi la théorie de Girard, qui reproche à Freud de ne pas voir (ou de ne voir qu’indirectement) la pulsion mimétique. “C’est le père qui montre au fils ce qui est désirable, précisément parce qu’il le désire lui-même (la mère)”. (O.c.,253).

La structure

Celui-ci est clair :

- i.** un seul “objet” (enjeu), la mère ;
- ii.** seulement deux candidats, le père et le fils. L’imitation est le facteur qui génère le conflit.

Note -- EDM 59 (*P. Diel*) nous a appris que la vanité peut aussi jouer un rôle.

Le concept de “complexe”.

Échant. bibl. :

-- Ch. Baudouin, *L'âme et l'action*, Genève, 1969-2, 97/141 (*Esquisse d'une théorie des complexes*) ;

-- J. Jakobi, *Complexe, archétype, symbole*, Neuchâtel (CH), 1961 (traduction de *Complex, Archetypus, Symbol*).

La réalité psychologique profonde “complexe” est, au mieux, définie comme une “tension, de préférence conflictuelle, entre plus d'une tendance (valeur) dans l'âme”. Ici, la tension devient quelque chose de psychologique”.

Par exemple, une tendance en nous “veut” (“désire”) un objet de plaisir, par exemple un homme - hors mariage, -- ce qui, dans la révélation biblique par exemple ou dans d'autres cultures, qui imposent des normes strictes sur le mariage, est interdit par les normes de conscience.

- i. Le même enjeu, c'est-à-dire l'homme extramarital ;
- ii. mais deux tendances, une valorisation de la jouissance ou hédoniste et, en même temps, par exemple par l'éducation ou le sentiment personnel, une valorisation éthique (= morale), -- en langage freudien “deux désirs”.

La tension, telle que nous l'avons décrite ci-dessus, est donc une structure invariante, c'est-à-dire que, inchangée dans son noyau, la tension réapparaît dans des domaines très différents de la réalité. Ce qui apparaît à travers (induction sommative ou amplificative).

Jouer n'est pas se battre.

Robinson a tendance à voir une sorte de conflit déjà en jeu.-- Pourtant, la différence est visible à travers l'analyse des phénomènes (*EDM 17*) eux-mêmes.

Lorsque deux équipes de football s'affrontent autour d'un seul ballon, des tensions apparaissent : le désir d'une équipe d'“avoir” ce ballon est diamétralement opposé à celui de l'autre équipe, qui veut “avoir” ce même ballon.

2. -- Cependant, lorsqu'une règle du football est clairement enfreinte, par exemple, l'arbitre intervient. C'est toujours “jouer”, même si c'est parfois “brutal”. Mais peut-être avec une dose de “violation” des règles du jeu.

3.- Si, par contre, certains joueurs deviennent “brutaux”, c'est-à-dire font preuve d'une réelle violence, l'arbitre sera confronté à une “intention d'attaquer” au sens strict - l'agression. Le jeu devient alors un “combat”. Elle devient alors ce que montrent les querelles, les coups et les guerres de toutes sortes : la tension devient une véritable tension de conflit. Cela fait une différence phénoménale.

Conclusion : il est préférable de ne pas appeler la tension “conflit”.

Conflictologie.

Un conflit, stricto sensu, est une contradiction qui implique la violence.-- Ici aussi, une structure est visible.

(1) Une “identité” - par exemple un homme, un gang - fait preuve d’“assertivité”, c’est-à-dire de résistance consciente de soi (ce qui est en un sens normal, surtout dans notre société moderne agressive). Il s’agit, en termes platoniques, du petit lion (*EDM 61v.*). Dans la langue de Paul Diel, on parle de “vanité”.

(2) Les enjeux à l’occasion desquels cette pulsion d’argent s’éveille pleinement sont **a. le repos** (repos nocturne), **b. le manger et le boire**, **c. la vie sexuelle**, **d. la richesse** (ensemble, en langage platonicien, le grand monstre). -- ce que l’on appelle aussi : les valeurs matérialistes de la vie. Le père Engels (1820/1895 ; contemporain de K.Marx) écrit dans ce sens.

(3) Le degré d’affirmation de l’identité en question est tel que l’on persévère, si nécessaire avec une violence physique et morale (force du poing, cynisme (*EDM 61 v.*)) : on exerce la violence sans grande conscience. La “moralité” est une “faiblesse” dans la lutte pour la vie.

En termes platoniciens, il s’agit du “petit homme”, c’est-à-dire de l’homme qui manque d’“esprit”, c’est-à-dire du sens de “tout ce qui est supérieur” (ce qui est aussi appelé “spiritualisme”). Dans la mesure où la personne violente fait preuve d’un “esprit”, cet “esprit” est au service du petit lion et du grand monstre.

Modèle applicatif. -- En bref, la structure est

- i.** identité propre (manière d’être)
- ii.** persévérer contre le reste.

Nous lisons maintenant *P. Sigaud, États-Unis. - Les autorités montent en ligne contre les gangs de jeunes (Journal de Genève, 13.07.1990)*. Dans cet article, la différence entre le jeu et le conflit (la violence) est clairement exprimée, telle qu’une psychologie platonicienne la conçoit.

Voici le texte : “Les Américains ont appris à vivre avec le problème général de la violence sous toutes ses formes : Grand banditisme, syndicat du crime, trafic de drogue

Mais, au cours des derniers mois, ils ont pris conscience de l’émergence d’un phénomène relativement nouveau, et ce en raison de son ampleur alarmante : les “gangs” de jeunes âgés de quinze à vingt ans, qui délimitent par des coups de feu des quartiers entiers de la ville, au sein desquels ils mènent une vie organisée (...).

Echantillons... - Selon les dernières analyses, les 50 États - Alaska et Hawaï compris - sont touchés par ce mal toxique.

a. Los Angeles. Cette ville californienne est la plus ancienne zone d'action des gangs de jeunes. Nombre de personnes concernées : environ 80 000, réparties comme suit : 59% d'Hispaniques, 39% de Négro-Américains, 2% d'Asiatiques ; seulement 72 Blancs. Tous ces gangs réunis avaient, en 1989, 554 crimes à leur actif (cambriolages, hold-up, vols à main armée, extorsions en tous genres, infractions à la législation sur les drogues, meurtres).

b. Chicago. En deuxième position. 15 000 jeunes répartis en 125 gangs. La grande majorité sont des Noirs, plus nombreux que les Hispano-Américains. 1989 : 72 crimes (12 de plus qu'en 1988).

c. New York. Seulement une quarantaine de gangs. Selon certains sociologues, cela est dû à la fragmentation profonde de la population en une multitude de groupes ethniques.

d. Boston. Quarante gangs, dont quelque 2 000 jeunes. 80% de Noirs, 13% de Portoricains. 1989 : 9 meurtres (trois fois plus qu'en 88)

e. Washington. 1589 : 434 crimes, le record.

Ces échantillons conduisent à une induction (généralisation) - *EDM 39* (également 47, 54, 113) - : la peste devient commune.

Déclarations (interprétations).

EDM-harm 79 nous a appris la relation d'un syllabe (par exemple dans l'interprétation). -- Cf. également *EDM-harm 111*.

1.-- Un policier. -- "C'est toujours le même problème : bientôt les enfants qui jouent encore à la marelle auront le droit de posséder une arme à feu. Si les armes à feu et les revolvers ne pouvaient pas être achetés aussi facilement, les jeunes régleraient leurs différends différemment".

2. Un psychiatre... Armando Morales (professeur de psychiatrie à l'Université de Californie)... Il voit les choses de deux façons.

a. La négligence de la vie affective, dont souffrent de nombreux jeunes, fonctionne : "Le gang remplace la structure familiale, que les gangsters n'ont pratiquement jamais connue.

Note.-- C'est encore un cas du néant privatif (*EDM 50* (// 70,78, 82, 84), c'est-à-dire de l'absence de ce qui est attendu ("frustration", qui, ici, conduit à l'envie d'attaquer ; la soi-disant "frustration-agression"), dont parlent les ontologues traditionnels.

b. "Ils ont, en outre, l'impression qu'il n'y a pas de place pour eux dans la société américaine. Le 'gang' leur donne une place basée sur la haine et la violence brutale". -- Selon Morales.

Note - Encore une fois : le rien privé, un manque vital.

La bande.

Ces jeunes ne sont pas des criminels ordinaires. Ce ne sont pas non plus des meurtriers recherchés par toute la police... Alors qu'est-ce qu'ils sont ?

a. Ils affichent des "rites", des "codes", des "coutumes". À Washington, les membres du gang s'habillent en sweat-shirt noir à capuche. A Pine Bluff (Arkansas), il faut avoir commis un cambriolage approuvé par "le chef" pour devenir membre des Folks. A San Antonio, les terroristes locaux ont eu l'audace - sans sourciller - de distribuer aux policiers - après une fête de carnaval - des cartes de visite mentionnant "toutes sortes de vandalisme".

Note -- Ceci prouve ce que nous avons vu EDM 61 v. (cynisme) - voir aussi EDM 64 (profanation).

b. Morales : "Le nombre de membres varie de cinq à plusieurs centaines". Mais cela n'a guère d'importance.

c. Tout dépend du champ d'action, des objectifs poursuivis et de la personnalité du leader. Ce qui est décisif, c'est le comportement de chaque membre, la mentalité qui unit.

Le leader.

"The Man", -- le surnom de Rayful Edmond (25 ans), est maintenant en prison à Marion, Illinois.

Entre 1986 et 1989, il était la principale figure du trafic de cocaïne et de crack (une drogue) dans tout le district de Columbia.

Siège : la maison de sa grand-mère dans un quartier noir. Avec une vingtaine de proches, il contrôlait 20 % du commerce de la drogue dans cette région.

Recettes hebdomadaires : 2 000 000 \$. -- De Los Angeles, ils recevaient 700 kg. de cocaïne par mois.

Pendant trois ans, l'homme a mené une vie princière : voyages à Las Vegas, une Jaguar, une magnifique villa, des meubles somptueux, un bracelet à 45 000 dollars.

Il a distribué des billets de 100 dollars à tous les enfants de son quartier. Il offrait des boucles d'oreilles en or à ses nombreuses admiratrices.

"J'étais le Roi, le Roi", a-t-il dit dans sa cellule. "J'avais des amis partout. Dès que je sortirai de prison - dans un an ou deux - j'ouvrirai une boîte de nuit".

Conclusion.

Les crimes, sous toutes leurs formes, présentent des intérêts opposés qui deviennent violents à la suite d'un engagement quelconque. Ces intérêts - l'identité - poussent en avant contre le reste. C'était la structure (*EDM--harm 117. -- 121*). à l'instant.

Oppositionnisme.

Échant. bibl. : J. Muurlink, *Anthropologie voor Opvoeders en hulpverleners (Ideologische manipulatie of zelfbepaling)*, Bloemendaal, 1981, 17/18 (*Oppositionalism*).

Le terme est nouveau, mais la matière qu'il désigne est ancienne. "Il y a 'oppositionnisme' lorsqu'on s'oppose fermement à un certain terme ou concept et qu'on lui oppose un autre terme ou concept, auquel on attribue une validité absolue". (O.c.,17).

En termes platoniciens, un concept est confondu avec l'indignité totale (*EDM 50 : privative nihil*) tandis que son modèle opposé est confondu avec la valeur sans plus (le bien, dans le langage de Platon).

Modèle appliqué.

On le voit chez un certain nombre de biologistes et/ou de psychologues.

a. Les Unes "absolutisent" le rôle de la prédisposition : à la naissance, dans un être biologique individuel ou dans une âme individuelle, toutes ou presque toutes les possibilités de vie sont prédéterminées, -- fixées.

b. L'opinion opposée, ou mieux : " oppositionnelle ", exagère le rôle de l'environnement : un être individuel est, dans son destin et son cours de vie, entièrement ou presque entièrement " déterminé " par le milieu dans lequel il se trouve.

Note : Maintenant, relisez brièvement l'*EDM 68 (restrictif)*.

Dans le platonisme, il n'y a, en principe, pas de place pour la " pensée oppositionnelle " : depuis Platon, il est reconnu que contre toute affirmation (affirmative), on peut, pratiquement toujours, opposer une opinion contraire (négative). De quoi ? Pourquoi ? Parce que dans la vie réelle, des choses apparemment absolument opposées sont imbriquées. La "koinonia", l'interconnexion, c'est ainsi qu'on l'appelle. Le bon sens détermine déjà régulièrement qu'un être jumelé est déterminé à la fois par ses dispositions et par son environnement. Le vrai est généralement un hybride.

Modèle appliqué.

a. Les uns, les subjectivistes modernes, dont Descartes, absolutisent fortement le sujet individuel (= le moi).

b. Récemment, les structuralistes, entre autres, Saussure en tête, ont dans une large mesure - ce que l'on appelle - absolutisé les structures (dans ce cas : les règles par lesquelles nos vies individuelles sont déterminées, le plus souvent de manière inconsciente).

Restrictif : le soi ("sujet") et les structures jouent tous deux un rôle. -- Koinonia", entrelacement des deux.

8.1. Éléments de philosophie 1990/1991	Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.
Le titre	1
Exemple 1.-- Ontologie. (08/11 - 08/71).....	8
Exemple 2.-- La méthode ontologique. (12/15)	12
Echantillon 3.-- Phénoménal, rationnel, transempirique/transrationnel (16/19).....	15
Exemple 4.-- Tropologie (études tropicales) : métaphore, métonymie, synecdoque.	20
Exemple 5.-- Les concepts ontologiques sont transcendants. (28/35)	28
Echantillon 6.-- digression : catégories (lieux communs). (36/42)	36
Exemple 7.-- Les modalités alethiques (“physiques”). (43/49).....	43
Echantillon 8.-- L’être(s) et le néant. (50/57).....	50
Exemple 9.-- Être(s) comme inviolable(s) (“saint(s)”). (58/64)	58
Exemple 10.-- Les jugements ontologiques sont des jugements transcendants. (65/ 71)	65
Exemple 11.-- Harmologie (théorie de l’ordre) (72/76).....	72
Exemple 12. - - Harmologie : théorie des relations. (77/79).....	76
Exemple 13.-- Harmologie : relations, logistique. (80/89).	80
Exemple 14.-- Harmologie : structure/système de collecte. (90/97).....	90
Exemple 15.-- Harmologie : signe (symbole) et modèle. (98/105).....	98
Echantillon 16.-- Harmologie : similarité et cohérence dans le psyché. (106/111)	106
Echantillon 17.-- Harmologie : théorie oppositionnelle. (112/124).	112